

Guy Lacombe

**CAPSULES D'HISTOIRE  
DE L'ALBERTA**

Edmonton, Alberta

1993

## AVANT-PROPOS

C'est pour répondre à la demande de plusieurs auditeurs de CHFA que j'ai décidé de publier ces «capsules d'histoire de l'Alberta» qui ont été radiodiffusées en Alberta sur une base quotidienne, du lundi au vendredi, de septembre 1990 à juin 1991, puis reprises en 1992-1993. La brièveté de ces textes semble plaire à bien des gens que la petite histoire de l'Alberta intéresse mais qui se sentent rebutés par des textes trop longs.

Comme chaque capsule ne devait pas excéder 90 secondes, il fallait résumer au maximum ces tranches d'histoire. À vrai dire, il serait préemptif de parler ici d'histoire. Il s'agit plutôt d'anecdotes historiques pour lesquelles j'ai cependant fourni mes sources pour faciliter une recherche plus approfondie si on le désire. J'ai aussi ajouté à la fin 10 annexes qui pourront apporter un certain éclairage sur les sujets traités. Ces annexes, ce sont en fait des éditoriaux ou des articles que j'avais écrits pour *Le Franco*, ou encore des conférences ou discours que j'avais été appelé à faire.

Malgré leur brièveté, ces capsules peuvent quand même suffire, bien souvent, à mettre en évidence les qualités de courage, d'audace, de ténacité, qui ont caractérisé les pionniers de notre province et qui ont en quelque sorte façonné notre histoire et même notre culture.

Comme plusieurs de ces anecdotes se rapportent à une journée ou à une date précise, j'ai cru bon les présenter ici dans le même ordre qu'elles ont été présentées à la radio, soit du mardi 11 septembre 1990 au vendredi 28 juin 1991.

Le réalisateur et l'inspirateur de ces émissions radiophoniques a été M. Ronald Tremblay de Radio-Canada. Sa collaboration et son encouragement m'ont été précieux et je l'en remercie.

Guy Lacombe

## TABLE DES MATIÈRES

Clifford Sifton . . . . .	1	M <sup>gr</sup> Joseph-Maxime Pilon . . . . .	38
Première école à Morinville . . . . .	2	A.C. Rutherford . . . . .	39
Roper Hull . . . . .	3	La Relève albertaine . . . . .	40
Le premier cow-boy de l'Alberta . . . . .	4	Un météorite au Lac Sainte-Anne . . . . .	41
Frank Oliver . . . . .	5	Nellie McLung . . . . .	42
M <sup>gr</sup> Ubald Langlois . . . . .	6	M <sup>gr</sup> Célestin Joussard . . . . .	43
Un pays pour les hommes . . . . .	7	Le <i>Lacombe Home</i> de Midnapore . . . . .	44
L'automobile en 1906 . . . . .	8	Bérangère Mercier . . . . .	45
Edmonton - 1885 . . . . .	9	La ville de Leduc . . . . .	46
Les soeurs Grises au Lac Sainte-Anne . . . . .	10	Patrick Burns . . . . .	47
Le père Jean Patoine. . . . .	11	Stony Plain . . . . .	48
Les Polonais de l'Alberta . . . . .	12	Voyage à Beaumont . . . . .	49
L'abbé Joseph Bourassa . . . . .	13	L'hôpital Saint-Vincent de Pincher Creek . . . . .	50
Le père Lacombe devient un Oblat . . . . .	14	Inauguration du poste CHFA . . . . .	51
Ouverture de l'école de Guy . . . . .	15	Lucien Maynard . . . . .	52
Le collège des Jésuites . . . . .	16	<i>Bible Bill</i> . . . . .	53
Incendie du pensionnat de Donnelly . . . . .	17	Ernest Charles Manning . . . . .	54
Le nouveau Fort Edmonton . . . . .	18	Le premier train à entrer à Edmonton . . . . .	55
Le révérend John McDougall . . . . .	19	Eva Charest . . . . .	56
Le Canadien Pacifique relie des villes d'Edmonton et de Calgary . . . . .	20	Denis Lord . . . . .	57
Le père Léon Doucet. . . . .	21	Une histoire de chien . . . . .	58
Jean-Léon Côté . . . . .	22	Ordination épiscopale de M <sup>gr</sup> Grandfin . . . . .	59
Emily Murphy . . . . .	23	Arrivée des premiers Oblats au Canada . . . . .	60
Saint-Paul-des-Métis . . . . .	24	Les Cris attaquent les Pieds-Noirs . . . . .	61
Le père Alphonse Jan . . . . .	25	M <sup>gr</sup> Henry O'Leary . . . . .	62
L'école industrielle de Dunbow . . . . .	26	Les femmes et le droit de vote . . . . .	63
Nouvelle politique de <i>L'Union</i> . . . . .	27	Le pensionnat de Falher . . . . .	64
La tente dans la maison . . . . .	28	Edmonton - 1902 . . . . .	65
Georges Bugnet . . . . .	29	Les écoles catholiques et M <sup>gr</sup> Grandin . . . . .	66
Émouvante messe à Calgary . . . . .	30	Jubilé d'or du père Albert Lacombe . . . . .	67
Lettre à Wilfrid Laurier . . . . .	31	Les soeurs de l'Assomption . . . . .	68
La ville de Red Deer en 1913 . . . . .	32	Le village de Legal . . . . .	69
Orteil coupé . . . . .	33	Kootenay Brown . . . . .	70
CHFA et Radio-Canada . . . . .	34	Le <i>Calgary Trail</i> . . . . .	71
Lettre prophétique du père Lacombe . . . . .	35	Le naufrage du père Desmarais . . . . .	72
Paroisse Immaculée-Conception . . . . .	36	Saint-Paul . . . . .	73
Le chemin de fer de Peace River . . . . .	37	Le père Henri Giroux . . . . .	74
		Une nuit au milieu des neiges . . . . .	75

Peace River Jim .....	76	Le père Valentin Végréville .....	111
Le Juniorat Saint-Jean .....	77	Joseph-Henri Picard .....	112
Un homme mort à la pompe .....	78	D'Ottawa à l'océan Arctique: 300 dollars .	113
Un Jour de l'An dans les bois de l'Alberta .	79	M <sup>gr</sup> Émile Tessier .....	114
La disparition du buffalo .....	80	Une histoire de serpent à sonnettes .....	115
«Twelve-Foot Davis» .....	81	Villes-fantômes de l'Alberta .....	116
Wilfrid Gariépy .....	82	Le fort Victoria .....	117
Nordegg .....	83	Le village de Grouard .....	118
M <sup>gr</sup> Grandin apprend qu'il est nommé		M <sup>gr</sup> Émile Grouard .....	119
évêque .....	84	Les piscines sulfureuses de Banff .....	120
Sam Levingston .....	85	Le mission Saint-Thomas de Duhamel ..	121
Le village de Lamoureux .....	86	Bonnyville .....	122
Comment la paroisse de Lamoureux est		La Coal Branch .....	123
devenue la paroisse Notre-Dame de Lourdes	87	La dégringolade d'Antonio Prince .....	124
Pied-de-Corbeau, chef des Pieds-Noirs ...	88	Frédéric Villeneuve .....	125
Alberta, «pays des espoirs perdus» .....	89	Les Franco-albertains se fâchent .....	126
Milton Martin .....	90	Le <i>Courrier de l'Ouest</i> .....	127
Grand émoi à Falher .....	91	Monseigneur Émile Legal .....	128
Le village de Trochu .....	92	M <sup>e</sup> Louis-A. Desrochers .....	129
Ursule Beaugard donne son fils à M <sup>gr</sup>		L'homme des montagnes .....	130
Grandin .....	93	Stanislas Larue .....	131
Les bâtisseurs de cathédrales .....	94	Les <i>Snake Indians</i> .....	132
Le juge Lucien Maynard .....	95	Incendie de l'école du fort Vermilion .....	133
Opposition féroce à la radio française en		Fort Dunvegan .....	134
Alberta .....	96	L'humilité de M <sup>gr</sup> Vital Grandin .....	135
La communauté francophone de Red Deer	97	Les conservateurs de l'Alberta .....	136
Le chorale chantait en anglais .....	98	Le Cercle Jeanne d'Arc .....	137
Dans le trou du goffeur .....	99	La radio française inquiète les anglophones	138
Arrivée des soeurs Grises à Calgary .....	100	Ernest Manning appuie la radio française	139
Bénédictin du couvent de Morinville .....	101	Le fort Normandeau .....	140
«Mariage» d'Edmonton et Strathcona ...	102	Le frère Antoine Kowalczyk .....	141
Le village de Villeneuve .....	103	Calgary en 1906 .....	142
Prosper-Edmond Lessard .....	104	60 milles en ski... en douze heures .....	143
William Leising: Oblat-pilote .....	105	Arrivée des premiers colons à Morinville .	144
L'Oblat-dentiste .....	106	Massacre des pères Marchand et Fafard .	145
Fort McMurray .....	107	M <sup>gr</sup> John McNally .....	146
Le père Omer Langevin .....	108	Vente de CHFA .....	147
Le collège de Falher .....	109	L'abbé Jean-Baptiste Thibault .....	148
Les soeurs de la Providence et les		Les <i>trails</i> de l'Alberta .....	149
Pieds-Noirs .....	110	Le sentier d'Athabasca Landing .....	150

Le faisan du père Le Treste (1) . . . . .	151	Mort de M <sup>gr</sup> Grandin . . . . .	188
Le faisan du père Le Treste (2) . . . . .	152	Le frère Michel Dabrowski . . . . .	189
Les Oblats vendent le Collège Saint-Jean	153	La Fête-Dieu à Saint-Albert . . . . .	190
François Larocque . . . . .	154	Maskepetoon . . . . .	191
Le fort Vermilion . . . . .	155	M <sup>gr</sup> Denis Croteau . . . . .	192
La mission de Lac la Biche . . . . .	156	Les Oblats et l'oeuvre de presse . . . . .	193
Le père Végréville ensevelit M <sup>gr</sup> Taché . .	157	La communauté juive d'Edmonton . . . . .	194
Le frère manchot . . . . .	158	Le Collège de Pédagogie Saint-Jean . . . .	195
M <sup>gr</sup> Grandin et le comte de Minto . . . . .	159	Le Carrefour . . . . .	196
Fort Kent . . . . .	160	La légende des maringouins . . . . .	197
M <sup>gr</sup> Henri Faraud . . . . .	161	La grotte de Saint-Albert . . . . .	198
La paroisse-mère d'Edmonton . . . . .	162	Le père Louis Culerier . . . . .	199
Le père André Mercure . . . . .	163	Désastre à la Passe du Nid-de-Corbeau .	200
Robert Rundle . . . . .	164	M <sup>gr</sup> Henri Routhier . . . . .	201
Les soeurs Grises à l'Île-à-la-pêche . . . .	165	Arrivée des premières soeurs Grises à	
La compagnie de la Baie d'Hudson . . . . .	166	Saint-Boniface . . . . .	202
Le Québec appuie Radio-Ouest . . . . .	167	La Saint-Jean-Baptiste . . . . .	203
Le frère Guillaume Letourneau . . . . .	168	Le père Christophe Tissier . . . . .	204
Le père Jos vient s'établir dans l'Ouest . .	169	Les journaux français de l'Alberta . . . . .	205
Alvine Cyr Gahagan . . . . .	170	La paroisse Saint-Thomas d'Aquin . . . . .	206
Voyage à Plamondon . . . . .	171	La législature albertaine abolit les droits	
Le père Moïse Blais . . . . .	172	des Franco-albertains . . . . .	207
Chauvin . . . . .	173		
Le père Clément Desrochers . . . . .	174	ANNEXE 1: Situation scandaleuse	
L'hôtel MacDonald . . . . .	175	à Morinville . . . . .	208
Medicine Hat . . . . .	176	ANNEXE 2: Ensemble nous en sortirons .	210
M <sup>gr</sup> Grandin au Fort Éthier . . . . .	177	ANNEXE 3: Bérangère Mercier, une artiste	
Les premiers colons de Rivière-la-Paix . .	178	de chez nous . . . . .	211
Mort de M <sup>gr</sup> de Mazenod . . . . .	179	ANNEXE 4: «Village on the Hill» . . . . .	213
Edmonton 1911-1912 . . . . .	180	ANNEXE 5: «The Coming of the Missionary	
Tangent . . . . .	181	Oblates to America . . . . .	215
L'élection provinciale de 1913 . . . . .	182	ANNEXE 6: Le père Albert Lacombe, o.m.i.	218
Du bois de chauffage pétillant . . . . .	183	ANNEXE 7: Le père Joseph Forget, o.m.i.	221
Le père Grollier atteint l'Arctique . . . . .	184	ANNEXE 8: Comment se fait l'histoire . . .	223
L'Affaire Lavoie . . . . .	185	ANNEXE 9: Lac la Biche . . . . .	225
Les soeurs de l'Assomption au		ANNEXE 10: «J'aime mon pays et j'ai assez	
Lac d'Oignon . . . . .	186	travaillé pour le prouver . . . . .	226
Cold Lake . . . . .	187		

11 septembre

## CLIFFORD SIFTON

Clifford Sifton est surtout célèbre pour le travail de promotion agressive qu'il a fait pour peupler l'Ouest canadien, en qualité de ministre de l'Immigration dans le cabinet Laurier, de 1896 à 1905.

Sifton avait une foi sans limite dans les possibilités d'avenir qu'offrait l'Ouest canadien. Pour lui il était important d'y faire venir des colons en grand nombre. Et c'est ce qu'il fit. En 1896, on comptait 16 835 immigrants dans l'Ouest canadien. En 1905, ce chiffre s'élevait à 141 465. En 1914, quand la grande vague d'immigration a cessé à cause de la guerre, on comptait un million d'immigrants qui étaient venus s'établir dans l'Ouest.

Ces immigrants, Sifton était allé les chercher surtout en Angleterre, en Europe et aux États-Unis. Mais la préférence de Sifton allait aux Écossais qui étaient, selon lui, les «meilleurs colons au monde». Sifton employa tous les moyens de publicité disponibles pour attirer ses immigrants. Par exemple, on voyait de belles cartes du Canada dans les bureaux de poste d'Angleterre, mais aussi dans les salles de classe, dans les écoles.

Mais Sifton voulait des gens courageux, des débrouillards, des gens capables de travailler depuis l'aube jusqu'au coucher du soleil et qui ne compteraient pas sur le gouvernement pour vivre. «Dès qu'un homme dépend du gouvernement, disait-il, il semble acquérir la mentalité d'un mendiant, et jamais plus après il ne sera capable de se tenir sur ses deux pieds ou subvenir à ses propres besoins».

Sifton démissionna du cabinet Laurier en 1905 en raison d'une divergence de vue sur la question des écoles dans les deux nouvelles provinces de l'Alberta et de la Saskatchewan. Celui qui lui succéda fut Frank Oliver, un Albertain célèbre lui aussi, qui avait fondé le *Edmonton Bulletin* en 1880<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup>Sources: Jean Bruse, *The Last Best West*, Toronto, 1976, pp 1-14; aussi *The Canadian Encyclopedia*, Hurtig, Edmonton, 1985.

12 septembre

## PREMIÈRE ÉCOLE DE MORINVILLE

Lorsque le premier contingent de colons de l'abbé Morin arriva à Calgary, au mois de mars 1891, ces gens durent prendre leur courage à deux mains pour entreprendre, en charettes, le long voyage d'une semaine qui les conduirait à Edmonton. À Hobbema toutefois, ils avaient rencontré une gentille personne, Mlle Ada Latulipe, que le père Victorin Gabillon avait engagée peu de temps auparavant pour enseigner à l'école. Les voyageurs jasèrent longtemps avec elle.

Lorsque les colons furent installés à Morinville, ils songèrent presque immédiatement à l'éducation de leurs enfants et tâchèrent de mettre une école sur pied. Mais ce n'est qu'en 1899 que le curé, l'abbé Jolicoeur, put ouvrir une vraie école. Et pour y enseigner, on alla chercher cette Mlle Latulipe dont on avait gardé un bon souvenir.

Il s'agissait d'une école complètement libre, ne se trouvant d'aucune façon sous le contrôle du gouvernement. Mais comme il y avait de petits anglophones d'origine allemande dans la région, on embaucha pour assister Mlle Latulipe, Mlle Katheleen Steffes, de sorte que le français et l'anglais étaient enseignés dans cette école à la satisfaction de tous<sup>2</sup>.

Ce bel exemple de tolérance et de coopération, tiré des débuts de l'histoire de Morinville, mérite d'être noté. Les anglophones, qui étaient en minorité, n'ont pas eu besoin de faire des pressions ou d'aller en cour pour faire éduquer leurs enfants dans leur langue: ils ont été traités avec équité et dignité<sup>3</sup>.

---

<sup>2</sup>Aristide Philippot, *Morinville*, Edmonton, 1941, p. 77. Selon soeur Alice Trottier (*Foi et Ténacité*, Winnipeg, 1991, page 58), «l'ouverture officielle [de l'école] fut faite à l'automne de 1899 par Demoiselle Angéline Desroches qui eut plus tard pour l'assister, Demoiselle Katherine Steffes de Morinville qui enseignait l'anglais.»

<sup>3</sup>À ce sujet, voir un éditorial de l'auteur, paru dans *Le Franco* du 9 septembre 1988 et repris en Annexe 1, en pages 208-209.

13 septembre

## ROPER HULL

Il est difficile de s'imaginer comment, en 1883, un homme pouvait partir de Kamloops, en Colombie-Britannique, avec 1,200 chevaux, et venir les vendre à Calgary. En fait, ça semble impossible, compte tenu du fait que la ligne de chemin de fer du Canadien Pacifique n'était pas encore terminée et qu'il n'y avait aucune route entre ces deux endroits.

Pourtant il y a un homme qui a accompli cet exploit extraordinaire: il s'agit de Roper Hull, un personnage dont toute la vie a été une série d'aventures qui ont d'ailleurs presque toujours tourné à son avantage.

Né en Angleterre, Roper Hull était venu avec son frère rejoindre son oncle à Kamloops en 1873. Ils étaient âgés respectivement de 17 et 18 ans. Ils s'étaient rendus à Kamloops en passant par Panama et en traversant les États-Unis: un voyage de plusieurs mois dont une bonne partie s'était faite à pied!

À Kamloops, les deux frères s'étaient mis à élever des chevaux comme leur oncle, pour le simple plaisir de la chose. Mais un jour, Roper eut l'idée que ce serait plus intéressant s'il pouvait les vendre. Et comme personne n'en avait besoin à Kamloops et qu'il avait entendu parler des possibilités de marché à Calgary, il décida de partir avec ses 300 chevaux pour le sud de l'Alberta. D'autres éleveurs lui confièrent aussi leurs chevaux de sorte que c'est avec 1 200 chevaux qu'il entreprit son voyage de six à sept cents milles. Une vingtaine d'hommes l'accompagnèrent.

Cette aventure extrêmement difficile fut couronnée d'un tel succès que Roper Hull décida de revenir à Calgary l'année suivante et de s'y installer pour de bon, consacrant ses énergies à l'élevage et au commerce de la viande. Il devint un homme d'affaires et un philanthrope absolument remarquable<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup>D'après Grant McEwan, *Blazing the Old Cattle Trail*, Saskatoon, 1962, pp 152-158.

14 septembre

## LE PREMIER COW-BOY DE L'ALBERTA

Les Missionnaires Oblats ont été les premiers dans bien des domaines en Alberta, mais c'est à un missionnaire méthodiste, John McDougall, que revient l'honneur d'avoir été le premier cow-boy de l'Alberta.

Quand il est venu au Fort Edmonton en 1862, McDougall avait dit que ce qu'il fallait dans le «Far-West», c'était «la chrétienté et des vaches». À cette époque-là, l'agriculture n'était guère pratiquée en Alberta, et personne n'avait encore songé à y faire de l'élevage ou encore à développer l'industrie laitière.

En 1864, McDougall se rendit donc à la Rivière Rouge et il y acheta quatre vaches, un taureau, cinq boeufs, un cheval «Colt», trois chiens et dix sacs de farine. Puis il entreprit le long périple du retour au mois de juillet, avec l'aide de quatre autres hommes. Il faut s'imaginer ce que pouvait être un tel voyage par des sentiers mal définis, avec de larges rivières à traverser, sans oublier, bien sûr, les hordes de maringouins qui n'avaient pas voulu manquer le voyage... Cela a pris 56 jours pour se rendre de Fort Garry à la mission de Victoria, au nord-est d'Edmonton<sup>5</sup>: un voyage de plus de 1,600 kilomètres.

«Comme de vrais pionniers, raconte Grant McEwan<sup>6</sup>, les quatre vaches et le taureau, n'ont pas failli à leurs responsabilités. Les vaches ont fourni leurs produits laitiers là où c'était inconnu jusqu'alors, et elles ont mis bas de petits veaux, les premiers de cette espèce dans cette partie du pays».

John McDougall mérite sûrement une place d'honneur dans l'histoire agricole de l'Alberta.

---

<sup>5</sup>En 1862, le révérend George McDougall choisit cet endroit comme site de sa mission méthodiste et le nomma Victoria en l'honneur de la reine d'Angleterre. En 1864, la Compagnie de la Baie d'Hudson y établit un poste de traite. Par la suite, en 1887, on nomma cet endroit Pakan pour éviter toute confusion avec Victoria, C.B. (Holmgren, Eric and Patricia, *Over 2000 Place Names of Alberta*, 3e édition, Saskatoon, p. 210).

<sup>6</sup>Grant McEwan, *Blazing the Old Cattle Trail*, Saskatoon, 1962, pp 62-68.

17 septembre

## FRANK OLIVER

En 1906, Frank Oliver succéda à Clifford Sifton comme ministre de l'Immigration. Il était lui aussi du parti libéral. La politique de Sifton était d'attirer le plus d'immigrants possible. Il n'était pas question de les «passer au peigne-fin», ou de les «examiner au microscope», comme il disait. «Ca m'est parfaitement égal la langue qu'un homme parle ou la religion qu'il professe, disait encore Sifton. S'il est honnête, s'il est respectueux des lois, s'il peut tirer sa subsistance et celle de sa famille de sa terre, il est un colon désirable pour le Dominion du Canada»<sup>7</sup>.

Si les préoccupations de Sifton étaient davantage d'ordre économique, celles d'Oliver étaient davantage d'ordre social. Son ambition était d'édifier dans l'Ouest «une des grandes civilisations du monde», ce qui supposait une immigration sélective. La préférence d'Oliver allait donc vers «une classe choisie d'immigrants britanniques. Quand les Anglais, les Irlandais ou les Écossais arrivent au Canada, disait-il, ils sont déjà tout prêts à devenir des citoyens canadiens. Ils sont de la même race et parlent la même langue que les Canadiens. Ils sont donc des immigrants de choix». Oliver aimait bien les colons Américains aussi parce que, disait-il encore, «ils fréquentent les mêmes Églises et ont les mêmes idéaux politiques»<sup>8</sup>.

Évidemment, les idées d'Oliver étaient partagées par un grand nombre de politiciens, même ses adversaires politiques. Le député conservateur de Victoria, par exemple, E.G. Prior, estimait que ce qu'il fallait au Canada, c'étaient «des gens qui contribueraient à édifier l'Empire britannique et à perpétuer ses institutions, des gens avec qui nos jeunes peuvent s'associer et s'assimiler».

Frank Oliver fut le fondateur et l'éditeur du *Edmonton Bulletin*. Il a été ministre de l'Immigration et surintendant général des Affaires indiennes dans le cabinet Laurier de 1905 à 1911.

---

<sup>7</sup>Sources: Jean Bruse, *The Last Best West*, Toronto, 1976, p. 18.

<sup>8</sup>Ibidem, p 11.

18 septembre

## M<sup>gr</sup> UBALD LANGLOIS

Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de la mort d'un grand évêque de l'Alberta, M<sup>gr</sup> Ubald Langlois, o.m.i., dont plusieurs parmi les plus anciens se souviennent sûrement.

M<sup>gr</sup> Langlois avait vu le jour à Bourget, en Ontario, en 1887. Avant même d'être ordonné prêtre, il était venu en Alberta, à Pincher Creek plus précisément, où il avait enseigné au Juniorat Saint-Jean que venait de fonder le père Daridon. C'était en 1909. Ubald Langlois devait avoir une influence déterminante sur le jeune Henri Routhier qui venait de s'inscrire au Juniorat!

Ordonné prêtre à Ottawa en 1914, le jeune père Langlois est revenu en Alberta où il a de nouveau enseigné au Juniorat Saint-Jean qu'on avait, depuis, déménagé à Edmonton. Il y est demeuré huit ans, après quoi il a passé quatre ans à Prince-Albert comme assistant-directeur du journal *Le Patriote de l'Ouest*. En 1927, il est revenu à Edmonton comme curé de Saint-Joachim, et deux ans plus tard, il devenait le supérieur provincial des Oblats de la province d'Alberta-Saskatchewan.

Le 29 mars 1938, il succéda à M<sup>gr</sup> Joseph Guy comme vicaire apostolique de Grouard. C'est lui qui, en 1943, transporta le siège du vicariat de Grouard à McLennan où il construisit une cathédrale et un évêché. On lui doit aussi, entre autres choses, l'établissement du sanctuaire marial de Girouxville en 1941.

M<sup>gr</sup> Langlois est décédé à Montréal le 18 septembre 1953 et il a été inhumé à Grouard<sup>9</sup>. Celui qui devait lui succéder n'était autre que son ancien élève du Juniorat, M<sup>gr</sup> Henri Routhier, o.m.i.

---

<sup>9</sup>D'après le père Gaston Carrière, *Dictionnaire biographique des Oblats de Marie-Immaculée au Canada*, Tome II, Ottawa, 1977, pp 249-250.

19 septembre

## UN PAYS POUR LES HOMMES

Un dépliant du ministère de l'Intérieur du Canada, publié en 1906, expliquait que l'Ouest canadien était surtout un pays pour les hommes. Effectivement, à cette époque-là, le nombre des hommes, en Saskatchewan et en Alberta, était supérieur de 57 851 à celui des femmes!<sup>10</sup>

Cela n'est pas trop étonnant si l'on considère que quelques années auparavant, en 1900, un autre dépliant du ministère de l'Intérieur disait explicitement que les seuls emplois disponibles pour les femmes, dans l'Ouest, étaient des emplois de bonnes ou de servantes. Mais dans ce secteur-là, la demande était très forte et le gouvernement fédéral ne ménagea pas sa publicité pour attirer de telles femmes dans l'Ouest canadien. Dans cette publicité, on disait que les bonnes pouvaient gagner de 10 \$ à 25 \$ par mois au Canada; mais les ménagères (*housekeepers*) pouvaient gagner de 30 \$ à 40 \$ par mois. On précisait néanmoins que la journée de travail comprenait douze heures, soit de 6 heures ou 7 heures du matin à 6 heures ou 7 heures du soir<sup>11</sup>. De fait, entre 1911 et 1914, il y en a 60,776 qui sont entrées au Canada en réponse à cette propagande d'Ottawa<sup>12</sup>.

Une autre brochure, publiée celle-là en 1913, mettait les femmes en garde contre l'idée de venir au Canada pour se marier. Les occasions de se marier sont nombreuses<sup>13</sup>, disait-on, mais les femmes sur les fermes doivent travailler très fort et elles ne sont pas payées.

---

<sup>10</sup>Dépliant cité dans *The Last Best West*, de Jean Bruce, Toronto, 1976, p. 22.

<sup>11</sup>Ibidem, p. 33.

<sup>12</sup>Ibidem, p. 47.

<sup>13</sup>Selon la *Canadian Annual Review*, il y avait en 1913, 500,000 hommes de plus que de femmes au Canada.

20 septembre

## L'AUTOMOBILE EN 1906

En 1906, un règlement municipal de la ville de Calgary avait fixé la vitesse permise pour les automobiles à six milles à l'heure. Il faut dire que l'automobile était un phénomène nouveau dans la ville, comme le rapporte un article du *Calgary Herald* en date du 25 juillet de la même année<sup>14</sup>.

Jusqu'à ce moment-là, ce n'est pas tout le monde qui voyait l'automobile comme une grande commodité, surtout à cause du fait qu'assez peu de gens se sentaient assez compétents pour en faire l'entretien ou les réparations. «Mais maintenant que nous avons un garage, disait le *Calgary Herald*, cette peur n'a plus sa raison d'être. Un garage, poursuivait l'article, est un entrepôt, un hôpital, une atelier et une remise. On y garde des autos pour les vendre ou les louer, il y a toujours des chauffeurs experts qui sont disponibles, il y a de l'espace de stationnement pour les automobiles privées dont on prend soin moyennant un paiement mensuel. En outre, on peut s'y procurer de l'essence, de l'huile, des pneus, etc.»

En 1906, la voiture automobile ne supplantait pas encore le cheval, mais les chevaux s'y habituaient assez bien, sauf les chevaux de la campagne qui sursautaient, dit-on, quand ils voyaient pour la première fois ces «monstres à gazoline».

À cette époque-là, on pouvait se procurer une automobile pour environ 2 000 \$. L'essence coûtait de 35 à 40 cents du gallon. On rapporte que les routes dans les environs de Calgary étaient très bonnes mais que les rues de la ville étaient tout simplement exécrables. L'enregistrement de la voiture coûtait 3,00 \$.

L'article ne dit pas combien il y avait de voitures automobiles à Calgary en 1906, mais il prévoyait que l'année suivante, il y en aurait de 40 à 50!

---

<sup>14</sup>Cité dans *Alberta History*, Autumn 1983, p. 37.

21 septembre

## EDMONTON - 1885

Lorsque les soldats du 65<sup>e</sup> Bataillon sont arrivés à Edmonton le 28 juin 1885, ils ont été amèrement déçus. Ces soldats étaient partis de Montréal le 2 avril, s'étaient rendus jusqu'à Calgary sur le Canadien Pacifique et avaient fait à pied le trajet Calgary-Edmonton. Inutile de dire qu'ils avaient grandement hâte d'arriver «en ville»...

Mais, raconte le soldat Daoust<sup>15</sup> qui faisait partie du Bataillon, Edmonton n'était «rien d'autre qu'une bourgade à laquelle les citoyens de la place donnait le titre pompeux de ville». Puis il ajoutait: «Cette ville (puisqu'ils l'appellent ainsi) est située à un mille de la rivière Saskatchewan et, d'une façon générale, est bien construite. Tous les édifices sont en bois, sauf deux maisons qui sont en briques. Presque tous les habitants sont des Anglais et les Canadiens français demeurent en banlieue sur des terrains qu'ils ont déblayés.

«Sur les rives de la rivière Saskatchewan, poursuit le soldat Daoust, il y a le Fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson... Il s'y trouve un bon puits qui pourrait fournir une quantité d'eau illimitée à une importante garnison et qui pourrait donc soutenir un très long siège pourvu que les assaillants ne soient pas munis d'artillerie...

«Cette expédition dans le Nord-Ouest a été un vrai bonanza pour la région. Quand nous sommes arrivés à Edmonton, l'argent était très rare. Les fermiers échangeaient leurs produits pour obtenir des marchandises et la plupart du temps on n'utilisait pas d'argent dans les transactions. Notre arrivée, écrivait-il enfin, a été comme un torrent d'argent qui a envahi le pays...»

---

<sup>15</sup>Charles R. Daoust, *Cent Vingt Jours de service actif*, Lachine, Québec, 1886. Ici nous avons utilisé la traduction anglaise, Wetaskiwin, Alberta [sans date].

24 septembre

## LES SOEURS GRISES AU LAC SAINTE-ANNE

Au milieu du siècle dernier, dans l'Ouest canadien, les trafiquants de fourrures disaient qu'il n'y avait pas de place dans ce pays-ci pour les femmes blanches, «surtout pas celles qui avaient reçu leur éducation raffinée dans les couvents»<sup>16</sup>.

Pourtant les Soeurs Grises n'hésitèrent pas à relever ce prodigieux défi. Elles étaient venues à la Rivière Rouge, à la demande de M<sup>gr</sup> Provencher, dès 1844; et voici que le 24 septembre 1859, les soeurs Lamy, Alphonse et Emery<sup>17</sup> arrivaient au Lac Sainte-Anne, après un long et difficile voyage de 85 jours, depuis Montréal.

Dès leur arrivée au Lac Sainte-Anne, les soeurs se sont mises à apprendre le cri, et quinze jours plus tard seulement, elles ouvraient une école pour une trentaine d'enfants autochtones.

Mais comme la mission du Lac Sainte-Anne offrait assez peu d'avenir, les soeurs acceptèrent l'offre du père Lacombe de le suivre à Saint-Albert deux ans plus tard. Elles amenèrent avec elles sept petites orphelines. Elles ont immédiatement ouvert un orphelinat à Saint-Albert, puis une école résidentielle qui desservait des jeunes autochtones de cinq réserves et, en 1891, un hôpital.

En 1894, six jeunes médecins demandèrent aux Soeurs Grises de fonder un hôpital Général à Edmonton. Les Soeurs acceptèrent ce nouveau défi et en dedans d'un an, le nouvel hôpital de l'avenue Jasper accueillait ses premiers patients. Ces religieuses ont par la suite fondé des hôpitaux à Calgary, Saint-Paul, Cardston et Fort McMurray, sans parler de leur travail dans de nombreuses écoles indiennes.

Les Albertains ont une grande dette de reconnaissance à ces filles de Mère Youville qui continuent toujours à rendre de grands services un peu partout dans la province.

---

<sup>16</sup> Bolton, Fogarty, Saul, Ursan, *The Albertans*, Edmonton, 1981, p. 20.

<sup>17</sup> Estelle Mitchell, *Les Soeurs Grises de Montréal à la Rivière-Rouge 1844-1984*, Montréal, 1981, p. 69.

25 septembre

## LE PÈRE JEAN PATOINE, O.M.I.

Plusieurs Franco-albertains se souviennent du père Jean Patoine, o.m.i., qui a été un grand apôtre de la francophonie albertaine. Originaire de Montréal, il était venu dans l'Ouest au début des années 30 pour y faire ses études philosophiques et théologiques, puis, en 1939, après son ordination sacerdotale à Richelieu, il avait été envoyé à la paroisse Saint-Joachim d'Edmonton. C'est là qu'il a passé presque toute sa vie, sauf les deux ans où il a été supérieur du Juniorat Saint-Jean (1942-44).

Il y a 18 ans aujourd'hui qu'il est décédé, alors qu'il était en voyage d'affaires à Montréal. Il mérite qu'on se souvienne de lui à plusieurs titres: il a été vicaire et curé de Saint-Joachim, fondateur de la paroisse Sainte-Anne d'Edmonton, directeur et rédacteur de *La Survivance* (c'est pendant qu'il avait cette responsabilité que le journal a changé de titre et de format et est devenu *Le Franco*), directeur général de l'ACFA pendant de longues années, secrétaire de Radio-Edmonton Ltée, de l'Association des éducateurs bilingues de l'Alberta, du Service animation sociale, membre du Conseil de la Vie Française en Amérique, de l'Association France-Canada, co-fondateur du club Richelieu d'Edmonton, et j'en passe, bien sûr.

Lors de ses funérailles à la paroisse Saint-Joachim, l'avocat Louis-A. Desrochers avait rappelé avec éloquence la vie de dévouement du père Jean Patoine: «Son oeuvre survivra tant à cause de sa pertinence que des bases solides qu'il a érigées avec tant de peine, a-t-il dit. De plus, il avait une saine politique d'outre-frontière qui lui permettait d'aider les compatriotes francophones des autres provinces de l'Ouest et de tout le Canada». Puis il avait eu cette belle pensée en terminant: «Et toujours il restait dans l'ombre pour mieux servir. Ça, c'est une vraie prêtrise et nous autres qui l'avons connu, en avons été marqués si ce n'est que par l'importance qui s'en dégage. Jean Patoine s'est donné à ses compatriotes. La francophonie canadienne était sa paroisse»<sup>18</sup>.

---

<sup>18</sup>Sources: Les archives oblates de Saint-Albert, Alberta

26 septembre

## LES POLONAIS DE L'ALBERTA

En 1981, il y avait 37 655 citoyens d'origine polonaise en Alberta. Les premiers immigrants polonais sont arrivés ici en 1890 et se sont établis dans le nord-est d'Edmonton. En 1897-98 un nouveau contingent est arrivé. Ces gens se sont établis à Rabbit Hill et à Skaro (appelé jadis Edna), village situé à quelques milles au nord-est d'Edmonton. Plusieurs autres communautés ont vu le jour par la suite, par exemple celles de Radway, Ardmore, Kopernik ou Sexsmith dans la Rivière-la-Paix.

Vers 1912, d'autres groupes ont pris racine dans le sud: Tide Lake, Canmore, Calgary, Coleman, Lethbridge, etc. Plusieurs autres Polonais viendront par la suite, en particulier après la Guerre de 14-18 et celle de 39-45.

Contrairement aux Canadiens français qui venaient du Québec ou des États-Unis, la plupart des Polonais venaient d'un pays déchiré, persécuté, surtout après la deuxième guerre mondiale. Comme les Canadiens français cependant, ils étaient presque tous catholiques. Dès qu'ils étaient établis, leur première préoccupation était de bâtir une chapelle ou une église. Les prêtres polonais étaient très en demande et, dès le début, M<sup>gr</sup> Grandin fit le nécessaire pour faire venir ici des prêtres polonais.

Selon Joanna Matejko<sup>19</sup>, «le rôle du prêtre au Canada était encore plus important que dans les vieux pays. Ses fonctions ne se limitaient pas au domaine religieux: il était conseiller familial ou agricole, servait d'intermédiaire entre les immigrants et le gouvernement du Canada, aidait dans la correspondance, servait d'interprète, procurait des médicaments aux malades et même pratiquait la médecine au besoin. Ils étaient aussi impliqués dans l'éducation et l'oeuvre de presse catholique.»

Plusieurs enfants polonais furent envoyés au Juniorat Saint-Jean où se trouvait d'ailleurs le Frère Antoine Kowalczyk, le premier Oblat polonais à venir au Canada. Un grand nombre d'entre eux sont devenus prêtres Oblats dont le père Stanley Wachowicz, le premier prêtre polonais à être né en Alberta.

---

<sup>19</sup> Joanna Matejko, *The Polish Experience in Alberta*, dans *Peoples of Alberta*, Western Producers Prairie Books, Saskatoon, 1985.

27 septembre

## L'ABBÉ JOSEPH BOURASSA

Qui a été le premier missionnaire de Rivière-la-Paix? Le père Falher? Le père Giroux? M<sup>gr</sup> Grouard? Non aucun de ceux-là! Je vous donne un autre indice: ce n'était pas un Oblat!

Et bien, je vais vous le dire: le premier missionnaire de la Rivière-la-Paix a été l'abbé Joseph Bourassa, un prêtre originaire de Saint-Joseph-de-Lévis, au Québec. Il partit pour l'Ouest le 27 avril 1844, quelques jours seulement après son ordination. Ce n'est que l'année suivante que les premiers Oblats arriveront dans l'Ouest. À cette époque, on voyageait en canot. Le voyage de Montréal à la Rivière Rouge prenait environ deux mois et ne comportait pas moins de 145 portages!

L'abbé Bourassa fit le voyage avec M<sup>gr</sup> Provencher et l'abbé Lafèche et ils arrivèrent à Saint-Boniface le 20 juin [1844]. Dès le mois de juillet de la même année, l'abbé Bourassa arrivait au lac Sainte-Anne où se trouvait déjà l'abbé Jean-Baptiste Thibault. Il se mit immédiatement à l'apprentissage de la langue crise et en septembre il partait pour le nord en direction du Petit Lac des Esclaves. Il se rendit ensuite à Fort Dunvegan. Plus tard, il se rendra au Fort Vermilion, puis à Grande Prairie, Heart Lake [aujourd'hui Bear Lake], etc. Partout il enseignait, baptisait, bénissait des mariages, etc.

On dit de l'abbé Bourassa qu'il était un homme joyeux, pieux, affable, qu'il aimait bien rencontrer les gens. Il était aussi toujours disposé à rendre service. Il a donné douze ans de sa vie aux missions de l'Ouest canadien. En 1856, il est retourné au Québec et a continué son ministère avec la même ardeur. Il est décédé à Lévis le 18 avril 1900 à l'âge de 83 ans<sup>20</sup>.

---

<sup>20</sup>Source: Roland Bérubé, *The First Catholic Missionaries in Western Canada*, 1986.

28 septembre

## LE PÈRE LACOMBE DEVIENT UN OBLAT

J'ai déjà eu l'occasion de le mentionner à cette émission, quand le père Albert Lacombe est venu dans l'Ouest en 1852, il n'était pas un Oblat, mais un prêtre séculier que M<sup>gr</sup> Taché avait recruté lors d'un voyage au Québec.

Par la suite cependant, il demanda à faire partie de la congrégation des Oblats. Cela n'a rien d'étonnant car à cette époque la grande majorité des prêtres de l'Ouest étaient des Oblats. Le père Lacombe n'est d'ailleurs pas le seul prêtre séculier à avoir demandé son admission chez les Oblats une fois rendu ici. Plusieurs autres ont fait la même chose.

Devenir Oblat, cela voulait dire s'engager officiellement par des vœux de religion à faire partie pour toujours de cette famille religieuse. Comme un tel engagement est sérieux, toutes les communautés religieuses d'hommes et de femmes exigent que les candidats et candidates fassent au préalable une année de noviciat sous la direction d'un maître des novices ou, pour les religieuses, d'une maîtresse des novices. Il s'agit là d'ailleurs d'une exigence du droit canonique qui précise que le noviciat doit durer une année complète.

Et c'est ainsi que le 29 mai 1855, l'abbé Lacombe commença son noviciat au Lac Sainte-Anne sous la direction du père René Rémas qui était son supérieur et maître de novice. Ce qu'il y a de singulier dans tout cela, c'est que le père Lacombe était le curé de la paroisse et le père Rémas était son vicaire! Imaginez la situation! Et le noviciat du père Lacombe a dû subir bien des interruptions puisque c'est seulement un an et demi plus tard que cette période de probation s'est terminée et que le père Lacombe a fait ses vœux d'Oblat. Mais, comme devait l'avouer plus tard le père Lacombe lui-même, dans ce temps-là, et dans les conditions dans lesquelles nous nous trouvions, nous devions forcément faire des entorses au droit canonique de temps à autre...<sup>21</sup>

---

<sup>21</sup>Source: James G. MacGregor, *Father Lacombe*, Edmonton, 1975, pp 91-93.

1 octobre

## OUVERTURE DE L'ÉCOLE DE GUY

C'est le 1<sup>er</sup> octobre 1947 que les Soeurs de Sainte-Croix ont ouvert la première école de Guy, dans la région de Rivière-la-Paix. Guy est un petit hameau situé à quelques kilomètres au sud de Donnelly, et qui doit son nom à M<sup>gr</sup> Joseph Guy, o.m.i., qui a été vicaire apostolique du vicariat de Grouard de 1930 à 1937<sup>22</sup>.

Les Soeurs de Sainte-Croix étaient arrivées dans la région en 1920, à la demande de M<sup>gr</sup> Grouard<sup>23</sup> et elles s'étaient tout d'abord installées à Falher où elles avaient ouvert un premier pensionnat. Par la suite elles fondèrent d'autres écoles: à Donnelly, Grande Prairie, Girouxville, Tangent, Jean-Côté, ainsi que dans d'autres régions, notamment à Chauvin et à Sainte-Lina...

Toujours est-il que le 1<sup>er</sup> octobre 1947, c'était le tour de Guy et une soixantaine d'enfants se présentèrent à l'école. Là comme partout ailleurs, les débuts ne furent pas faciles. Écoutons ce que nous raconte Soeur Alice Giroux:

«Les petits n'ont pas de livres. Une feuille de papier d'emballage en guise de tableau noir. L'église et la nature serviront de livres d'images. La plupart des petits Canadiens français n'ont jamais été enseignés dans leur langue maternelle...»<sup>24</sup> (Et cela ne manque pas d'étonner car en 1947 la population de Guy était francophone à 90%). En réalité, il n'y avait d'ailleurs pas d'école. Les petits commencèrent leurs classes dans le presbytère qui était en voie de construction. On improvisa des pupitres avec des madriers. Quant aux grands, on les installa dans l'église et ce sont les bancs qui leur servirent de pupitres...

Les gens de Guy ont une dette de reconnaissance envers les Soeurs de Sainte-Croix. Elles y sont demeurées jusqu'en 1969.

---

<sup>22</sup>Eric et Patricia Holmgren, *Over 2000 Place Names of Alberta*, Saskatoon, 1976, p. 119.

<sup>23</sup>Sr Alice Giroux, *Les Soeurs de Sainte-Croix dans l'Ouest canadien*, Montréal, 1973, p. 7.

<sup>24</sup>Ibidem, p. 169.

2 octobre

## LE COLLÈGE DES JÉSUITES

C'est en ce jour, en 1913, que le Collège des Jésuites a ouvert ses portes, à Edmonton. Il était situé là où se trouve aujourd'hui l'hôpital Charles Camshell.

Les Jésuites étaient venus à l'invitation de l'archevêque d'Edmonton, M<sup>gr</sup> Émile Legal, o.m.i., et ils devaient servir la population francophone de l'Alberta pendant une trentaine d'années, soit jusqu'en 1943. Au début, il y eut 60 étudiants, et lors de la dernière année, il y en avait 96, mais durant les meilleures années, l'inscription monta à 221.

Ce collège offrait le cours classique traditionnel et était affilié à l'Université Laval de Québec. Il y a quelques mois, il y a eu à Edmonton une réunion des anciens du Collège des Jésuites d'Edmonton. Il y en a une vingtaine qui sont venus et parmi eux il y avait le juge Lucien Maynard, M. Roger Motut, le juge André Déchène, M<sup>e</sup> Louis A. Desrochers et le D<sup>r</sup> Joseph Moreau. Lors d'une conférence qu'il avait faite en 1976, le D<sup>r</sup> Moreau racontait que ses frais de pension et de scolarité au Collège s'élevaient à 15 \$ par mois seulement. «Ce n'est pas moi qui ai enrichi les Jésuites», commentait-il...<sup>25</sup>

De fait, c'est à cause de difficultés financières que le Collège a dû fermer en 1942. Après la bataille de Pearl Harbour, les Américains avaient besoin d'une base militaire à Edmonton et le Collège, situé à proximité de l'aéroport municipal, constituait un endroit idéal. Ce fut la fin de l'institution, mais fort heureusement, ce Collège a laissé derrière lui des professionnels dont la compétence et la qualité ont été tout à l'avantage de la population locale et en particulier des Franco-albertains.

---

<sup>25</sup>Dr Joseph Moreau dans *Aspects du passé franco-albertain*, Edmonton, 1980, pp 21-34.

3 octobre

## INCENDIE DU PENSIONNAT DE DONNELLY

Le village de Donnelly, dans la région de Rivière-la-Paix, a eu plus que sa part d'incendies. En 1956, le 3 octobre précisément, le vieux couvent de Donnelly était rasé par les flammes.

Soeur Gertrude Hurteau raconte que vers 4 h du matin, elle fut réveillée par la fumée et le pétilllement des flammes. En sortant de sa chambre, elle vit de gros tourbillons qui sortaient par la bouche de chaleur du corridor. Aussitôt, elle est allée réveiller les petites filles qui sortirent en toute hâte par la chute de sauvetage du pensionnat. Au dortoir des petits garçons, on fit la même chose. Soeur Hurteau réussit aussi à sortir la Soeur Supérieure qui était nouvelle dans la maison et qui aurait sûrement péri sans le secours de cette religieuse.

En dix minutes, raconte encore Soeur Hurteau, toute la maison était en flamme.

À 4 h 30 du matin, les Soeurs se rendirent chez les Soeurs de Sainte-Croix de Falher pour y emprunter des vêtements. Quant aux enfants, pieds nus, vêtus uniquement de leurs pyjamas, ils avaient froid car il y avait une grosse gelée ce matin-là. Ils furent placés dans des familles du village et plusieurs furent reconduits chez eux.

Fort heureusement, et presque miraculeusement, il n'y eut aucune perte de vie<sup>26</sup>.

---

<sup>26</sup>Source: Sr Alice Giroux, *Les Soeurs de Sainte-Croix dans l'Ouest canadien*, Montréal, 1973, pp 241-245.

4 octobre

## LE NOUVEAU FORT EDMONTON

Dans un livre qu'il a publié à Edmonton en 1954, et qui a pour titre *Fort Augustus-Edmonton*<sup>27</sup>, George Heath MacDonald rapporte que c'est John Rowand qui a construit, en 1825, - quatre ans donc après l'amalgamation de la Compagnie de la Baie d'Hudson et de la Compagnie du Nord-Ouest - le Fort Edmonton dont nous avons une réplique fidèle dans la capitale albertaine, et qui a servi par la suite pendant une cinquantaine d'années. Les derniers édifices du Fort original ont été démolis en 1913.

Le Fort Edmonton était situé sur le bord de la rivière Saskatchewan, juste au sud de la Législature actuelle. Il y a d'ailleurs une intéressante photo aux archives provinciales, prise vers 1910, et qui montre ces édifices tels qu'ils étaient à cette époque.

Mais ce qui pourra être une révélation pour plusieurs dans ce livre de George Heath MacDonald, c'est que - et je le cite - «la langue utilisée dans le commerce des fourrures jusqu'en 1840 tout au moins, était surtout le français du Québec qui avait d'ailleurs été la langue d'usage dans les Forts Edmonton et Augustus [qui avaient précédé]». À ce sujet, l'historien Donald Smith de Calgary, se référant à l'Affaire Piquette, écrivait en décembre 1987<sup>28</sup>: «Ca me semble ridicule que le français ne puisse être parlé à la Législature albertaine alors qu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, sur ce même site, c'est cette langue qui était ordinairement utilisée...»

---

<sup>27</sup> George Heath MacDonald, *Fort Augustus - Edmonton*, Edmonton, 1954, pp 61 et 126.

<sup>28</sup> Lettre personnelle à Guy Lacombe. Archives de Guy Lacombe.

5 octobre

## LE RÉVÉREND JOHN McDOUGALL

Le sud de l'Alberta est considéré comme le meilleur endroit de l'Ouest pour faire l'élevage du boeuf. Certains éleveurs disent même qu'il n'y a pas de meilleur endroit au monde! Or c'est le révérend John McDougall qui a été le pionnier de l'élevage dans cette partie de l'Alberta. C'est ce même McDougall qui, en 1864, s'était rendu jusqu'à la Rivière Rouge pour aller chercher les premières vaches et le premier taureau afin de commencer l'élevage à Victoria, au nord-est d'Edmonton, un voyage de 1 600 kilomètres qui lui avait pris 56 jours!

Or voici que neuf ans plus tard, John McDougall se sent appelé à aller évangéliser les Indiens Assiniboines dans la vallée de la rivière Bow. À la fin d'octobre 1873, sa caravane se met en route à partir du Fort Edmonton. C'était toute une caravane, en effet. Imaginez: un «train» de 29 chariots de la Rivière-Rouge, des wagons chargés d'équipement et d'approvisionnement, des chevaux, onze vaches et un taureau, tous descendants directs du petit troupeau qu'il avait amené de Fort Garry une dizaine d'années plus tôt!

Ce voyage à la rivière Bow n'était pas une entreprise aussi audacieuse, mais c'était quand même un voyage difficile et parsemé de dangers. La seule traversée de la rivière Saskatchewan au Fort Edmonton, dès le premier jour, était déjà tout un exploit.

Un incident important se produisit là où se trouve aujourd'hui Innisfail: tous les animaux disparurent pendant la nuit. On avait d'abord cru - à tort - à un vol d'animaux pur et simple, vraisemblablement perpétré par des Indiens, mais on devait retrouver tous les animaux le lendemain à quelques kilomètres plus loin. Ce qui était arrivé, c'est tout simplement qu'ils s'étaient mis à la suite d'un troupeau de bisons qui avait passé non loin de là durant la nuit!

L'expérience de John McDougall, comme on s'en doute bien, a été un succès remarquable et on peut à juste titre considérer cet homme comme le pionnier du ranching dans le sud de l'Alberta<sup>29</sup>.

---

<sup>29</sup>D'après Grant McEwan, *Blazing the Old Cattle Trail*, Saskatoon, 1962, pp 69-75.

8 octobre

## LE CANADIEN PACIFIQUE RELIE LES VILLES D'EDMONTON ET DE CALGARY

C'est au mois de septembre 1891 que les villes d'Edmonton et de Calgary étaient reliées par la voie ferrée du Canadien Pacifique. Les travaux avaient commencé le 30 juillet 1890. En réalité, la voie ferrée ne se rendait pas à Edmonton mais plutôt à Strathcona qui était à ce moment-là une municipalité distincte. Le terminus se trouvait précisément à la gare qui est encore située à l'angle de la 103<sup>e</sup> rue et de la 82<sup>e</sup> avenue. Ce n'est que plus tard que les deux municipalités seront amalgamées. Par ailleurs, il faudra attendre la construction du pont High Level, plusieurs années plus tard, pour que la voie ferrée du Canadien Pacifique se rende jusqu'au centre-ville d'Edmonton.

En 1891, la seule voie ferrée transcontinentale était celle du Canadien Pacifique. Quand on venait de l'Est et qu'on voulait se rendre à Edmonton, il fallait aller à Calgary et là trouver un moyen pour se rendre à Edmonton. C'est ainsi que le premier contingent de colons de l'abbé Jean-Baptiste Morin avait fait ce trajet, au mois de mars de la même année, en charettes. C'était un voyage long et fatigant, d'autant plus qu'il n'y avait pas de pont pour traverser la rivière la Biche, à Red Deer.

En 1891, Edmonton n'était en réalité qu'une petite bourgade, mais l'avènement de la voie ferrée allait changer avec une vitesse incroyable le visage de la future capitale albertaine. Un des résultats immédiats de la voie ferrée, en effet, fut d'intensifier le mouvement de colonisation et de faire d'Edmonton l'emporium du Nord!<sup>30</sup>.

---

<sup>30</sup>Source: *Album souvenir de Saint-Joachim 1859-1959*, Edmonton, 1959, p. 12.

9 octobre

## LE PÈRE LÉON DOUCET, O.M.I.

Le père Léon Doucet mérite qu'on se souvienne de lui à plusieurs titres. Par exemple, il fut le premier prêtre à être ordonné en Alberta. Originaire de France, il avait été attiré vers les missions de l'Ouest canadien par M<sup>gr</sup> Grandin, et il était arrivé ici avant même d'avoir fini ses études théologiques. Il les termina au Lac Sainte-Anne. Le 9 octobre 1870, il était ordonné prêtre à Saint-Albert.

Le père travailla d'abord à Saint-Paul-des-Cris (Brosseau), à l'Île-à-la-Crosse, au Lac Vert en Saskatchewan et à Saint-Albert. Mais en 1875, il se rendit à Notre-Dame-des-Prairies (Bow River) et fut le premier Blanc à planter sa tente à l'embouchure des rivières Bow et Elbow (ou la rivière de l'Arc et la rivière du Coude, comme on les appelait alors). Six mois plus tard, ce nom de Notre-Dame-des-Prairies fut changé pour celui de Fort Brisebois puis en 1876, pour celui de Calgary.

À partir de ce moment-là, le père Doucet passa 64 ans dans le sud de l'Alberta et dans des conditions souvent particulièrement ardues. Il n'y a pas de village ou de mission qui n'ait bénéficié de son dévouement apostolique: Fort McLeod, Brocket, Cluny, Lethbridge, Canmore, Cochrane, Banff, Medicine Hat, etc. Ces missions étaient extrêmement difficiles à cette époque et il n'est pas exagéré de dire que le père y a mené une vie héroïque. Il a quand même trouvé le temps d'écrire plusieurs manuscrits en langue indienne.

Il s'est retiré à Saint-Albert en 1939 et il y est décédé en 1942 à l'âge de 95 ans<sup>31</sup>.

---

<sup>31</sup> Source: Gaston Carrière, *Dictionnaire biographique des Oblats de Marie-Immaculée au Canada*, Ottawa, 1976, Vol. I, pp 295-295.

10 octobre

## JEAN-LÉON CÔTÉ

Au palmarès des grands Canadiens qui se sont illustrés en Alberta, il faut donner une place toute spéciale à Jean-Léon Côté qui est né et qui est mort aux Éboulements, dans la province de Québec, mais qui a passé la majorité de sa vie en Alberta.

Arpenteur de profession, Jean-Léon Côté s'est illustré comme homme d'affaires, comme député et comme sénateur. Une montagne au nord-ouest de Jasper porte son nom, de même qu'un ruisseau dans la région de Rivière-la-Paix ainsi qu'un petit village que tout le monde connaît bien, Jean-Côté.

Jean-Léon Côté est venu en Alberta en 1886. Il n'avait que 19 ans. Il venait de terminer ses études à l'Académie Commerciale de Montmagny et s'était trouvé un emploi avec le gouvernement fédéral dans le ministère de l'Intérieur. Il est cependant retourné à Ottawa peu après pour obtenir son diplôme d'arpenteur puis il est revenu en Alberta où il a eu une carrière longue et fructueuse. C'est lui qui, en 1912, a réussi à intéresser le gouvernement provincial et le gouvernement fédéral au grand projet des sables bitumineux de Fort McMurray.

En juillet 1909, il avait été élu député d'Athabasca au cours d'une élection partielle, et plus tard il représenta la circonscription de Grouard. Quand les Fermiers Unis de l'Alberta prirent le pouvoir en juillet 1921, Jean-Léon Côté conserva néanmoins son siège comme député libéral de Grouard. On lui confia aussi des postes importants dans le gouvernement provincial. En 1919, il fonda le Conseil de recherche scientifique et industriel de l'Alberta.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur cet illustre Franco-albertain, mais le plus beau témoignage que j'ai lu à son sujet est qu'il demeura toujours un homme profondément honnête qui savait allier la simplicité et la dignité<sup>32</sup>.

---

<sup>32</sup>D'après un article écrit par son fils, J.G. Côté, dans *Alberta History*, Autumn 1983, pp 28-32.

11 octobre

## EMILY MURPHY

Si les femmes albertaines, et même les femmes canadiennes, sont considérées aujourd'hui comme des «personnes», c'est grâce en grande partie à Emily Murphy, une femme de grand talent, née en Ontario, et qui vint en Alberta avec son mari en 1907. Cette femme semblait devoir faire une carrière comme journaliste et écrivain, mais arrivée en Alberta, elle s'orienta surtout du côté de la politique.

Elle fut éventuellement nommée à la magistrature - la première femme d'ailleurs à accéder à ce poste dans tout l'Empire britannique - mais un avocat, Eardly Jackson, refusa de se sentir lié par ses jugements parce que, disait-il, elle n'était pas une personne juridiquement. D'autres avocats emboîtèrent le pas à la suite de Jackson. La Cour suprême de l'Alberta reconnut l'autorité d'Emily Murphy, mais il n'en demeurait pas moins qu'à ce moment-là, au niveau fédéral, les femmes n'avaient pas accès au sénat parce que l'Acte de l'Amérique du Nord Britannique ne les reconnaissait pas comme des personnes.

Emily Murphy et quelques autres femmes luttèrent pendant de longues années pour se faire reconnaître comme des personnes. Même la Cour suprême du Canada leur nia ce droit. Mais elles ne se tinrent pas pour battues et elles allèrent jusqu'au Conseil Privé de Londres; c'est là que finalement, en 1929, on décréta que les femmes étaient des personnes.

Immédiatement avant sa mort, Emily Murphy fit une visite à la cour où elle avait servi pendant 17 ans. À cette occasion, quelqu'un lui fit ce beau compliment: «Nous sommes honorés aujourd'hui par la présence de Mme Emily Murphy, Magistrat de police et Juge. Il manquait une note féminine dans cet édifice... mais voici qu'elle nous est redonnée grâce à la figure aimable et souriante de cette grande dame».

Et qui, croyez-vous, lui fit ce beau compliment? Eardly Jackson, cet avocat même qui, à plusieurs reprises, avait mis son autorité en question quelques années auparavant<sup>33</sup>.

---

<sup>33</sup>Bolton, Fogarty, Saul, Ursan, *The Albertans*, Edmonton, 1981, pp 36-37. Aussi *The Canadian Encyclopedia*, Edmonton, 1985, Vol. II, p. 1178.

12 octobre

## SAINT-PAUL-DES-MÉTIS

La fondation de la ville de Saint-Paul remonte à 1895. Le 28 décembre plus précisément. Et cet endroit s'est d'abord appelé Saint-Paul-des-Métis, car les fondateurs de Saint-Paul, les pères Albert Lacombe et Adéodat Thérien, avaient d'abord voulu que ce soit une colonie pour les Métis.

La rébellion de la Saskatchewan avait eu lieu dix ans plus tôt et les Métis ne s'étaient pas remis de cette catastrophe. Ils vivaient dans des conditions misérables. Le père Lacombe sentait que l'Église catholique, et les Oblats en particulier, avaient une dette de reconnaissance envers les Métis, car sans eux le travail des missionnaires dans les premiers temps aurait pratiquement été impossible.

Avec l'aide du père Thérien, il entreprit donc la fondation de cette colonie. Les deux Oblats contribuèrent des efforts inouïs pour réaliser un projet de cette envergure. Un des éléments de base pour assurer le succès à long terme du projet était l'établissement d'un pensionnat. De peine et de misère, on construisit un beau pensionnat de quatre étages que les Soeurs de l'Assomption acceptèrent de diriger. Mais les enfants métis étaient malheureux dans cette institution. Tellement qu'à plus d'une reprise, ils essayèrent d'y mettre le feu. Le 15 janvier 1905, ils y réussirent et il y eut une perte de vie. Pour la colonie, dont le développement était d'ailleurs très lent, cet incendie a été tout simplement catastrophique. L'école n'était pas assurée et on ne pouvait songer à reconstruire. Ce fut pour ainsi dire l'épisode final d'un effort extraordinaire pour mettre sur pied cette colonie.

Tout ne fut pas perdu cependant. Le père Thérien décida, en 1909, d'ouvrir aux Blancs la colonie. Et le 10 avril de cette même année, comme on le verra un peu plus tard, un nouveau projet vit le jour: c'était le nouveau début de la ville de Saint-Paul<sup>34</sup>.

---

<sup>34</sup>Source: Éméric O. Drouin, o.m.i., *Joyau dans la plaine*, Québec, 1968, pp 53-251. Voir aussi Jean Duvic, *Terrible incendie à la mission S.-Paul des Métis*, dans *Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, 1905, pp 130-132.

15 octobre

## LE PÈRE ALPHONSE JAN, O.M.I.

L'école *Father Jan* de Saint-Albert est bien connue, mais je parierais qu'il y a bien peu de gens qui savent qui était ce *Father Jan*. Ça prendrait pas mal de temps pour raconter la carrière bien remplie de ce prêtre, mais je voudrais au moins révéler une page de son histoire.

Disons tout d'abord que celui dont nous parlons était un Oblat français, le père Alphonse Jan, ce qui pourra en surprendre plusieurs. Né en Bretagne en 1874, il vint dans l'Ouest canadien en 1898, et il y dépensa toute sa vie, surtout en Alberta mais aussi en Colombie-Britannique et en Saskatchewan. Il est décédé à l'hôpital *St. Paul* de Saskatoon le 25 juillet 1934.

En Alberta, le père Jan a fait un premier séjour à Saint-Albert, comme curé, en 1904, puis il y est revenu au mois d'août 1926 pour une période de cinq ans. C'est lui qui, à ce moment-là, a réussi à «enchâsser» et à mettre à l'abri des intempéries la minuscule cathédrale en troncs d'arbres de M<sup>gr</sup> Grandin, et que nous connaissons aujourd'hui comme «la chapelle du père Lacombe». Il a rassemblé dans cette chapelle de nombreux souvenirs des premiers missionnaires oblates de l'Alberta.

Grâce à la généreuse coopération de personnages influents, il a pu tracer autour de cet édifice, dans le flanc de la colline de Saint-Albert le *Father Lacombe Memorial Park* et ériger au sommet de la montée la statue de bronze du père Albert Lacombe, apôtre des Pieds-Noirs et des Cris. Le dévoilement de cette statue et l'inauguration de ce parc ont eu lieu le 21 juillet 1929. Lors du décès du père Jan, on écrivait dans *La Survivance* que ce projet fut «le point culminant de sa carrière»<sup>35</sup>.

Il est heureux qu'on ait décidé de perpétuer la mémoire de ce grand missionnaire en donnant son nom à une école, mais il ne faut pas oublier que *Father Jan* a été, en réalité, le père Alphonse Jan.

---

<sup>35</sup> *La Survivance*, le 1er août 1934.

16 octobre

## L'ÉCOLE INDUSTRIELLE DE DUNBOW

C'est en 1884 qu'ont été ouvertes dans l'Ouest canadien les deux premières écoles-pensionnats à l'intention des autochtones. L'une était située à Qu'Appelle, en Saskatchewan, et l'autre à Dunbow, dans le sud de l'Alberta. Par la suite, il y en aura beaucoup d'autres. Dans l'Ouest, il y en a eu une cinquantaine.

Au début, ces institutions étaient appelées «Écoles industrielles» parce qu'elles visaient à enseigner aux autochtones des métiers. Pour les garçons, c'étaient surtout l'agriculture, l'élevage, la menuiserie et la mécanique. Pour les filles, c'étaient surtout l'économie domestique et les soins de la ferme.

L'école de Dunbow était située à 22 milles à l'Est de Calgary et avait été fondée par le père Lacombe. Lors de son ouverture, en novembre 1885, il n'y avait que 13 jeunes garçons Pieds-Noirs qui y étaient inscrits. Les débuts ont été extrêmement pénibles: il était bien difficile pour ces jeunes de s'assujettir à la discipline d'une école, eux qui étaient habitués à la liberté la plus totale. De fait, l'école de Dunbow n'aura pas la vie très longue contrairement à celle de Qu'Appelle<sup>35A</sup>.

Mais à ce moment-là, le bison avait disparu des plaines, les Blancs envahissaient le pays et les missionnaires estimaient que ces écoles étaient le meilleur moyen d'assurer la survie de ces tribus indiennes dont le nombre diminuait d'année en année.

Les écoles indiennes ont duré jusque dans les années 70. Ce n'était pas une réponse parfaite aux problèmes des Indiens, mais ce fut probablement la meilleure. Aujourd'hui, les leaders et les personnes les plus influentes parmi les autochtones sont en majorité des anciens et des anciennes de ces écoles.

---

<sup>35A</sup>Source: *Missions des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée*, 1985. Aussi *Bulletin du projet d'histoire oblate*, avril 1990, N° 12, pp 5-9.

17 octobre

## NOUVELLE POLITIQUE DE L'UNION

Il y a eu plusieurs hebdomadaires de langue française en Alberta avant *Le Franco*, presque une dizaine. L'un des plus importants et des plus influents a été *L'Union* dont le rédacteur a été, à un moment donné, Georges Bugnet.

Mais voici que le 18 octobre 1928, ce journal annonçait qu'il ne voulait plus publier des articles de fond. Les groupes qui voudraient en publier devraient payer 20 cents la ligne. C'était énorme.

À ce moment-là l'Association canadienne-française de l'Alberta (ACFA) n'avait que deux ans et avait recours à *L'Union* pour renseigner ses membres, dispersés aux quatre coins de la province, pour communiquer avec eux et pour passer ses mots d'ordre. *L'Union* était en quelque sorte le porte-parole officiel de l'ACFA. Vous pensez bien que cette politique a eu l'effet d'un coup de masse, car l'ACFA n'avait évidemment pas les moyens de payer ça.

Cette politique devait d'ailleurs créer un conflit entre Georges Bugnet qui était un co-fondateur de l'ACFA, et le propriétaire de l'Union, un nommé Pierre Féguenne, originaire de la Belgique. Au mois de mai 1928, Bugnet démissionna et fut remplacé par Rodolphe Laplante qui était aussi directeur général de l'ACFA. Cela n'arrangea cependant rien, et après toutes sortes de pourparlers, l'ACFA, avec l'aide des Oblats, fonda un nouveau journal, *La Survivance*.

Ce fut le coup de grâce de *L'Union* qui publia son dernier numéro le 18 avril 1929<sup>36</sup>. Quant à *La Survivance*, elle a «survécu» depuis, même si, en 1967, elle a changé son nom pour celui du *Franco* qui a maintenant l'âge respectable de 62 ans!

---

<sup>36</sup>A. Trottier, *Aspects du passé franco-albertain*, Edmonton, 1980, pp 113-121.

18 octobre

## LA TENTE DANS LA MAISON

Si je vous demandais quelle est la plus ancienne mission catholique de l'Alberta, plusieurs répondraient sans doute que c'est Saint-Albert. Pourtant non. La plus ancienne mission est celle du Lac Sainte-Anne. Et ce qui pourra étonner plusieurs aussi, c'est que ce ne sont pas les Oblats qui l'ont fondée, mais un prêtre séculier, l'abbé Jean-Baptiste Thibault. L'abbé Thibault a fondé cette mission en 1843, donc deux ans avant que les premiers Oblats n'arrivent dans l'Ouest. Ce n'est qu'en 1856 que les Oblats assumeront la responsabilité de cette mission. Et ils y sont depuis.

L'abbé Thibault, qui était originaire de Lévis, Québec, avait d'abord décidé d'établir une mission au Lac Grenouille, en Saskatchewan, mais s'étant ravisé, pour des raisons géographiques et agricoles entre autres, il opta pour le Lac Sainte-Anne qui s'appelait à ce moment-là le lac *Manitou Sakahigan*, le lac du Diable .

Il demanda donc à Pierre Thibert d'y construire une maison. Quand l'abbé Joseph Bourassa vint rejoindre l'abbé Thibault le 1<sup>er</sup> septembre 1844, Thibert était encore à monter les murs de la maison. Les deux prêtres lui aidèrent à finir la maison et à y mettre un toit car l'hiver approchait. Mais comme on n'avait pas eu les matériaux nécessaires pour faire les portes et les fenêtres, les deux missionnaires installèrent leur tente au beau milieu du plancher, et c'est ainsi qu'ils passèrent ce premier hiver à la mission du Lac Sainte-Anne!<sup>37</sup>

---

<sup>37</sup>Roland Bérubé, *The First Catholic Missionaries in Western Canada*, Edmonton, 1986, pp. 45 et 62.

19 octobre

## GEORGES BUGNET

Depuis quelques années, le nom de Georges Bugnet est surtout identifié, chez nous, à un groupe de parents d'Edmonton qui se sont débattus avec beaucoup d'énergie en faveur de l'école française et dont la persévérance les a menés jusqu'à la Cour suprême du Canada pour défendre les droits scolaires des Franco-albertains.

Qui était ce Georges Bugnet? Et bien il faut dire tout d'abord que c'était un Français de naissance qui avait immigré au Canada avec sa jeune épouse Julia alors qu'il avait 25 ans, avec l'idée de se faire une petite fortune de 25,000 \$ en quelques années, puis de retourner en France pour y vivre aisément.

Les choses n'ont pas tourné comme il avait prévu, mais tant mieux pour nous! Georges Bugnet s'est d'abord fait connaître comme journaliste, mais aussi par les livres qu'il a écrits, notamment *Nypsis*, *La Forêt* et *Voix de la solitude*. Mais M. Bugnet avait aussi une passion pour les fleurs et on lui doit cette très jolie rose à laquelle il a donné le nom de l'une de ses filles, *Thérèse Bugnet*. Cette rose a été le résultat de 25 ans de patientes expériences.

Georges Bugnet a aussi été un commissaire d'école pendant 47 ans! On raconte qu'un jour il a marché 20 milles dans la boue pour aller prendre le train pour Edmonton où il comptait rencontrer le premier ministre Aberhart et le convaincre d'accorder plus d'argent à sa commission scolaire! Cette opiniâtreté a sûrement servi de modèle au groupe de parents de l'Association Georges et Julia Bugnet!

Il faut ajouter que M. Bugnet a aussi participé à la fondation de l'Association canadienne-française de l'Alberta, notre ACFA. À la fin de sa vie, on a reconnu ses mérites de bien des façons, mais lui-même devait déclarer qu'il n'avait toujours pas réussi à faire son 25 000 \$<sup>38</sup>!

---

<sup>38</sup>Source: Bolton, Fogarty, Saul, Urgan, *The Albertans*, Edmonton, 1981, pp 77-79.

22 octobre

## ÉMOUVANTE MESSE À CALGARY

Partis de Montréal le 2 avril 1885 afin de contrer la rébellion de Louis Riel, les soldats du 65<sup>e</sup> Bataillon arrivèrent à Calgary dix jours plus tard, le 12 avril. Le dimanche 19, ils avaient l'occasion d'assister à la messe. C'était la première fois depuis leur départ de Montréal. Voici le récit qu'a fait de cet événement le soldat Charles Daoust.<sup>39</sup>

«À 7 h 30, tout le monde était prêt et le Bataillon se mit en marche vers la mission qui était située à environ deux milles du camp. Après une marche d'environ 20 minutes, nous pouvions voir l'humble croix de bois qui indiquait l'entrée de la petite chapelle. Cette maison, travail des pieux missionnaires, avait été construite avant qu'il y eut des édifices commerciaux dans le village. Ce n'était pas un modèle d'architecture. Mais elle arborait le sceau de l'humilité qui caractérisait le premier apôtre qui y avait vécu.

«... Il est difficile de décrire l'impression que fit sur les soldats cette modeste chapelle. Elle était à peine assez grande pour les contenir tous. Ils étaient habitués à prier dans des édifices dont l'architecture et les peintures étaient parfaites, où le ciel était reproduit en bronze, où les autels étaient faits de marbre. C'était émouvant de sentir la présence de Dieu entre ces murs blanchis à la chaux. Il y avait deux prie-Dieu, un autel de petite dimension, une statue de la sainte Vierge et une statue de saint Joseph. Pour tout meuble, il n'y avait que cent bancs de bois.

«Et pourtant, c'était la demeure du même Dieu!

«... Durant le service, le prêtre nous a brièvement adressé la parole. Nous étions émus jusqu'au plus profond de notre cœur par la voix grave du prêtre qui nous a dit combien nous serions bien accueillis lors de notre retour à Montréal après la campagne, ajoutant toutefois que si nous étions tués, nous trouverions notre récompense au ciel.»

---

<sup>39</sup> Charles R. Daoust, *Cent vingt jours de service actif*, 1886, traduction anglaise, Wetaskiwin, pp 19-20.

23 octobre

## LETTRE À WILFRID LAURIER

En 1892, une ordonnance des Territoires plaçait le contrôle et la direction des écoles catholiques entre les mains de non catholiques. On enlevait aux catholiques le choix des livres, le droit de nommer des examinateurs, la possibilité de créer des écoles normales, le droit de commencer la classe par la prière, etc. La langue française était abolie pour les examens, etc.

Après de nombreuses démarches, M<sup>gr</sup> Grandin s'en plaignit directement au premier ministre du Canada qui était à ce moment-là Sir Wilfrid Laurier:

«Je puis assurer votre Honneur, écrivait l'évêque de Saint-Albert, qu'en fait de politique, je ne suis d'aucun parti. J'ai toujours été, je suis, et veux être pour le gouvernement existant, tant qu'il n'est pas contre Dieu et l'Église. Mon désir a toujours été de faciliter la tâche si difficile de nos gouvernants. Cependant, il y a une mesure que je veux d'autant moins dépasser, que je me vois plus près d'aller rendre compte à Dieu de ma trop longue administration. Ce n'est pas après avoir passé près d'un demi-siècle, dont plus de quarante ans d'épiscopat, pour répandre la civilisation chrétienne dans le Nord-Ouest, au prix de privations et de souffrances à peine croyables, que je consentirais à finir ma vie par une lâcheté.

«Je me permets d'ajouter, très honorable [premier ministre], que ce ne sont pas seulement les évêques qui devront rendre compte à Dieu de leur administration. La loi est générale; les grands et les puissants n'y échapperont pas; et ce jugement sera d'autant plus sévère et redoutable que la charge et l'honneur auront été plus grands.

«Que Votre Honneur veuille bien excuser la liberté d'un vieillard qui ne veut, du reste, que remplir son devoir et faciliter le bien»<sup>40</sup>.

---

<sup>40</sup>Lettre citée de Jonquet, o.m.i., *Mgr Grandin*, Montréal, 1903, pp 410-411.

24 octobre

## LA VILLE DE RED DEER EN 1913

Les origines de la ville de Red Deer remontent à 1882: c'était un poste de relais sur le *Calgary Trail* entre Edmonton et Calgary. Red Deer devint une ville incorporée en 1913.

Dans un petit livre qu'il a publié en 1985 et qu'il a intitulé *Retour à Calgary*, Bernard Gheur, un auteur français, raconte le séjour de son grand-père Ernest, dans l'Ouest canadien, au début du siècle. En 1913, justement, il avait décidé d'aller s'établir à Red Deer, et voici la description qu'il faisait de la ville à son épouse Marthe:

«Red Deer compte 6 000 habitants et est promise à un essor rapide, par sa situation sur la ligne du "Canadian Pacific Railway", à égale distance (150 km) d'Edmonton et de Calgary, qui ont chacune 70 000 habitants. Quatre heures de train suffisent pour se rendre dans l'une ou l'autre de ces villes.

«Claire, jolie, pleine de soleil et de blancheur l'hiver, Red Deer est maussade et sale au printemps, et quelconque en été.

«Les rues sont excessivement larges, comme c'est l'habitude dans l'Ouest, mais la brique et la pierre ont fait leur apparition plus qu'en Nouvelle-Écosse. Les gens se pavanent dans les deux rues principales où sont installés les magasins. Il y a, outre le chemin de fer, une rivière, quelques beaux édifices en briques, deux théâtres habituellement consacrés au cinématographe, mais où s'arrêtent parfois des troupes de passage, un ring où les messieurs s'adonnent aux douceurs du curling, puis des tas de résidences en recul du trottoir de bois.

Tout autour, le "Golden West" étale ses richesses immenses de blé et d'avoine...»<sup>41</sup>

---

<sup>41</sup>Bernard Gheur, *Retour à Calgary*, Editions A.C.E., 1985., pp 137-138.

25 octobre

## ORTEIL COUPÉ

Alors qu'il était encore un jeune missionnaire et qu'il se trouvait à la mission de Notre-Dame des Sept Douleurs, à Fond du Lac, le père Gabriel Breynat reçut un jour un message de son évêque, M<sup>gr</sup> Grouard, le priant de se rendre à la mission de la Nativité à Fort Chipewyan à l'autre bout du lac Athabasca: un voyage de 280 kilomètres.

Pour le père Breynat, c'est sa première traversée. On est en février. Depuis plusieurs jours, le froid oscille entre 45 et 55 sous zéro. Comme équipage, trois chiens malades et comme guide un Indien de 18 ans, Paulazé. Le voyage va durer neuf jours.

Dès le premier jour, le père s'est gelé le gros orteil. Mais avec l'aide de son guide, il a réussi à le dégeler en le frottant vigoureusement avec de la neige. Mais l'orteil gèle de nouveau le lendemain et c'est en vain qu'on essaie de le dégeler. Le père Breynat poursuivra sa route comme il le pourra avec un pansement de fortune. Pendant cinq jours il court devant ses chiens. Le sixième jour, une poudrière se lève pendant la nuit. Elle immobilise le missionnaire pendant deux jours.

À la mission de la Nativité, M<sup>gr</sup> Grouard et les Soeurs Grises désespèrent de revoir le P. Breynat vivant. Mais quand il arrive le neuvième jour, inconscient dans sa traîne, l'orteil est boursoufflé, noir, gangrené. Il faut l'amputer. M<sup>gr</sup> Grouard appelle le frère Julien Ancel: «Affûte ton couteau, enlève-moi ça». Il n'y a ni chloroforme, ni cocaïne: on s'en passera. «Père, du courage».

Du courage, le patient en a. Il dit simplement: Frère, faites vite, à la grâce de Dieu. La lame glisse sur un tendon. Un cri, un long cri de douleur. C'est fait.

En 1901, le père Breynat deviendra M<sup>gr</sup> Breynat, vicaire apostolique du Mackenzie, poste qu'il occupera jusqu'à sa mort en 1943<sup>42</sup>.

---

<sup>42</sup>Source: Louis-Frédéric Rouquet, *L'épopée blanche*, Paris 1926, pp 147 ss.

26 octobre

## CHFA ET RADIO-CANADA

Aujourd'hui, on prend souvent pour acquis notre poste de radio française, à Edmonton. On trouve que la Société Radio-Canada ne fait que son devoir en diffusant du français à la radio. Mais il y a peut-être beaucoup de gens qui ignorent que CHFA fut d'abord une station privée qui est née 1949 à la suite de difficultés incroyables et d'une opposition que nous aurions du mal à imaginer si nous n'en voyions pas encore des exemples fréquents, surtout quand on parle d'écoles françaises.

Et voici que trois ans plus tard, le 26 octobre 1952, notre poste privé était relié à la chaîne française de Radio-Canada, en même temps que les autres postes français de l'Ouest. C'était plus qu'une amélioration des services de CHFA, c'était en quelque sorte une reconnaissance officielle du français dans l'Ouest. Voici d'ailleurs ce qu'écrivait le père Paul-Émile Breton à ce sujet:

«Un pas important vient d'être franchi: la reconnaissance du fait français à la radio, du caractère bilingue de notre pays d'un bout à l'autre du Canada.

«C'est une leçon à ne pas oublier, poursuivait-il. En dépit de leur force numérique restreinte, nos minorités françaises de l'Ouest ont gagné, avec l'aide de leurs compatriotes des autres provinces, une des plus grandes luttes de notre histoire. La clairvoyance, le courage, la persévérance, ont vaincu les oppositions les plus fanatiques.

«Nous pourrions, nous devrions en tous les autres domaines mettre à profit cette leçon», concluait le père Breton<sup>43</sup>.

---

<sup>43</sup>P.-E. Breton, o.m.i., CHFA et le réseau français, *La Survivance*, le 22 octobre 1952.

29 octobre

## LETTRE PROPHÉTIQUE DU PÈRE LACOMBE

Le 27 octobre 1887, le père Lacombe écrivait cette lettre qui avait une allure prophétique. Je la cite.

«Je ne prétends pas être prophète», écrivait le missionnaire qui travaillait dans l'Ouest depuis une trentaine d'années, «mais il me semble qu'un orage gronde à l'horizon. L'élément anglais, avec son fanatisme et sa brutalité habituelle, va tâcher de voir si le temps n'est pas venu de nous attaquer de front, avec des chances de succès. Je m'attends au déchaînement de la tempête parmi les membres de notre législature et dans la presse...»<sup>44</sup>

Commentant ces mots du père Lacombe, l'historien anglophone de Calgary, Donald Smith, de l'Université de Calgary, écrivait ceci en 1979:

«Cette lettre de 1887 était prophétique, effectivement, car moins de cinq ans plus tard le Conseil des Territoires du Nord-Ouest allait abolir le français de l'assemblée territoriale, des cours de justice, et des écoles - presque entièrement - dans cette partie du pays comprise par l'Alberta et la Saskatchewan».

Il y a eu bien d'autres suites à cette prophétie dans les années subséquentes, notamment quand il s'est agi de fonder une radio française en Alberta et, plus récemment, le 30 juin 1988, lorsque le gouvernement Getty a aboli d'un coup de plume le peu de droits qui restaient aux francophones de l'Alberta en faisant adopter son projet de loi C-60<sup>45</sup>.

---

<sup>44</sup> Donald B. Smith, dans *Peoples of Alberta*, Saskatoon, 1985, p. 84.

<sup>45</sup> Voir à ce sujet un éditorial de l'auteur paru dans *Le Franco* du 1<sup>er</sup> juillet 1988, en Annexe 2, page 210.

30 octobre

## PAROISSE IMMACULÉE-CONCEPTION

La paroisse Immaculée-Conception d'Edmonton remonte à 1906: 84 ans! Cette paroisse a été fondée par la paroisse-mère d'Edmonton, Saint-Joachim, comme l'ont été les paroisses Saint-Antoine, Saint-Joseph (la cathédrale)<sup>46</sup> et Sainte-Anne.

Il faut se souvenir qu'en 1900, Edmonton était une bourgade de deux mille âmes. Un tiers étaient des catholiques, répartis entre trois langues principales: le cri, le français, l'anglais. Mais il y avait aussi un quatrième groupe, de langue ruthène, qui commençait à prendre pied dans la localité...

Pour servir ces catholiques qui étaient de rite différent, et compte tenu aussi des développements rapides d'Edmonton, M<sup>gr</sup> Legal fit l'acquisition dans l'est de la ville d'un terrain d'environ deux hectares dont la moitié fut confiée aux Ruthènes pour une église de leur propre rite. Saint Josaphat fut le patron du nouveau sanctuaire... L'autre moitié du même terrain fut réservée pour un sanctuaire destiné aux catholiques de rite latin. On s'est vite aperçu qu'il y avait dans le quartier est à ce moment-là, 80 familles, soit environ 400 âmes, pour lesquelles les bienfaits de la religion étaient un fruit rare. C'est le père Pierre Hétu, de Saint-Joachim, qui fut chargé de mettre sur pied la nouvelle paroisse. Après beaucoup de travail, le 8 décembre 1906, l'église de l'Immaculée-Conception était ouverte au culte. En 1907, la paroisse qui comptait déjà 200 familles, eut son premier curé, le père Alphonse Lemarchand, o.m.i.

Dans les *Petites Annales des Oblats de Marie-Immaculée* de 1911, où j'ai puisé ces renseignements<sup>47</sup>, on conclut en ajoutant ceci: «Aujourd'hui, Edmonton est une vraie ville de 24,000 âmes. Les catholiques y figurent pour un septième. Ils y ont trois églises, deux grandes écoles, deux vastes hôpitaux».

---

<sup>46</sup> 1859 - Saint-Joachim - 1959 (Album souvenir du Centenaire), Edmonton, p. 14.

<sup>47</sup> *Les Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée*, 1911, p. 102.

31 octobre

## LE CHEMIN DE FER DE PEACE RIVER

C'est en décembre 1915 que pour la première fois le train atteignait la ville de Peace River. À bord, il y avait le premier ministre de l'Alberta, l'honorable Arthur Lewis Sifton. Ce chemin de fer avait été construit par la compagnie *Edmonton, Dunvegan and British Columbia Railway*.<sup>48</sup> Cette voie partait d'Edmonton et montait jusqu'à Smith, et de là elle tournait vers l'ouest pour longer la rive sud du Petit Lac des Esclaves.

Un an auparavant, en décembre 1914, elle avait atteint McLennan et de là elle bifurquait vers le Nord pour se rendre jusqu'à Peace River. Peu de temps après, on ajouta un nouveau tronçon depuis McLennan pour rejoindre Spirit River et Grande Prairie à l'ouest.

On avait donc choisi McLennan pour être un point divisionnaire à la condition que l'eau du lac pût être employée pour les locomotives. À cette fin, on avait envoyé à McLennan un monsieur Hunter chercher de l'eau pour en faire l'analyse. Il fit le voyage en voiture de Grouard à McLennan. Mais comme les sentiers n'étaient pas très carrossables, tous ses bidons d'eau s'étaient vidés durant son voyage de retour à Grouard!

Sans s'en faire pour autant, il embarqua sur le bateau *Northern Light* pour retourner à Edmonton et en chemin il se pencha sur le bord du bateau pour remplir ses bidons de l'eau du Lac des Esclaves. Rendu à Edmonton, il fit analyser ces échantillons qu'on croyait venir du lac de McLennan. Cette eau était parfaite pour les locomotives et on décida donc que McLennan serait le point divisionnaire entre Peace River et Spirit River.

Par la suite, on ne tarda pas à se rendre compte que l'eau du lac de McLennan était absolument impropre aux locomotives. Aussi on dut transporter l'eau du Lac des Esclaves jusqu'à McLennan aussi longtemps que les locomotives à vapeur ont été employées! Le lac Sale, à ce qu'on rapporte, n'était en réalité qu'un lac insignifiant, peu profond, et l'eau ne put jamais servir pour les besoins du chemin de fer.

---

<sup>48</sup> John A. Eagle, *J.D. McArthur and the Peace River Railway*, dans *Alberta History*, Autumn 1981, pp 33 ss.

1 novembre

## M<sup>GR</sup> JOSEPH-MAXIME PILON

De tous les curés qu'a eus la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Morinville, M<sup>gr</sup> Joseph-Maxime Pilon demeure sans doute le plus illustre quand ce ne serait que par les nombreuses années qu'il a passées à la tête de cette communauté: 26 ans!

Cette paroisse doit son nom à l'abbé Jean-Baptiste Morin qu'on peut considérer comme le fondateur puisque c'est lui qui y a amené les premiers colons entre 1891 et 1896. Mais il n'en a jamais été le curé. C'est l'abbé Amédée Harnois qui fut le premier curé. Après ça, il y a eu les abbés Jolicoeur, Ethier et Gauthier. Puis, en 1921, arrivait l'abbé Pilon qui devait y demeurer jusqu'à sa mort en 1947.

Ce prêtre était originaire de Saint-Louis-de-Gonzague, au Québec et, avant de venir en Alberta, il avait été professeur au séminaire de Valleyfield et vicaire à la cathédrale. C'est en 1909 qu'il arriva par ici et, avant d'être nommé curé de Morinville, il travailla à Edson et Lamoureux. Il fut aussi le curé-fondateur de la paroisse Sacred Heart d'Edmonton en 1912.

À Morinville, la principale préoccupation de M<sup>gr</sup> Pilon fut le soin des âmes, bien sûr; ses paroissiens disaient de lui: «Son zèle n'a pas de limite». Mais parmi les grandes réalisations qu'on lui attribue du temps où il a été curé, il y a l'embellissement du terrain de l'église, l'achèvement de l'école, la culture des vocations sacerdotales et religieuses en plus de plusieurs autres oeuvres proprement religieuses.

M<sup>gr</sup> Pilon est décédé le 15 août 1947 et il a été inhumé dans le cimetière de Morinville.<sup>49</sup>

---

<sup>49</sup>Source: Aristide Philippot, o.m.i., *Morinville*, Edmonton 1941, pp 121-122.

2 novembre

## A.C. RUTHERFORD

Quand on dit Rutherford à Edmonton, on peut penser à une école publique élémentaire qui porte ce nom, voisine de la Faculté Saint-Jean... On peut penser aussi à la bibliothèque Rutherford de l'Université de l'Alberta, ainsi nommée parce que ce M. Rutherford lui a laissé la belle collection de livres qu'il possédait...

Mais qui était au juste ce M. Rutherford?

Alexander Cameron Rutherford mérite qu'on se souvienne de lui tout d'abord parce qu'il a été le premier «premier ministre» de l'Alberta. En 1905, au moment où le premier ministre du Canada Wilfrid Laurier a créé la province de l'Alberta, Alex Rutherford était le président de l'Association libérale de l'Alberta. Et il est arrivé cette chose étrange que le lieutenant-gouverneur Bulyea l'a nommé automatiquement premier ministre de la nouvelle province. Comme on s'en doute bien, cette méthode a suscité toute une controverse. Mais ce choix ne devait pas être si mauvais puisque deux mois plus tard, lorsqu'a eu lieu la première élection provinciale, Rutherford a été confirmé dans son poste: les libéraux ont rafflé 23 des 25 sièges de la Législature albertaine!

Un des premiers gestes du gouvernement a été de choisir Edmonton comme capitale de la nouvelle province. Vous pensez bien que nos concitoyens de Calgary n'ont guère prisé cette décision. Mais ils espéraient qu'au moins leur ville serait choisie comme site de la nouvelle université qu'on se proposait de créer. Mais même cet honneur leur a été refusé. Le cabinet a choisi Strathcona comme site de cette nouvelle institution.

Rutherford, c'est donc plus qu'une vieille école ou même une prestigieuse bibliothèque. C'est d'abord et avant tout le premier premier ministre de l'Alberta, c'est le fondateur de l'Université de l'Alberta. C'est également celui qui a choisi le site de la Législature albertaine, celui qui a mis sur pied notre système provincial de téléphone, et celui aussi qui a participé à la fondation de la Société historique de l'Alberta<sup>50</sup>.

---

<sup>50</sup> Bolton, Forgarty, Saul, Ursan, *The Albertans*, Edmonton, 1981, pp 17-18.

5 novembre

## LÀ RELÈVE ALBERTAINE

Il y a 36 ans aujourd'hui, avait lieu le premier congrès de la Relève albertaine. Qu'est-ce que c'était que la Relève albertaine? Eh bien, c'était un organisme à caractère patriotique dont l'objectif était d'assurer la survivance canadienne-française en Alberta et qui voulait donc éventuellement alimenter l'ACFA. C'est un peu l'ancêtre de Francophonie-Jeunesse de l'Alberta, si l'on veut.

C'est le père Joseph Forget, qui était alors supérieur du Collège Notre-Dame-de-la-Paix de Falher, qui avait eu l'idée de ce mouvement en 1953<sup>51</sup>.

Donc le 5 novembre 1954, avait lieu le congrès de fondation à Edmonton: plus de 300 étudiants et étudiantes ont répondu à l'invitation et se sont rendus au Collège Saint-Jean à Edmonton. Des élèves de nombreuses écoles étaient présents, notamment les élèves de toutes les écoles des Soeurs de Sainte-Croix. Déjà, en 1935, les Soeurs de Sainte-Croix avaient elles-mêmes fondé un mouvement semblable qui s'appelait «l'Avant-Garde» et l'avait implanté à Falher, Donnelly, Chauvin<sup>52</sup>.

La Relève albertaine a fait un travail de sensibilisation important en son temps et a préparé un leadership pour la francophonie. Un de ses anciens présidents, par exemple, est aujourd'hui le supérieur provincial des Oblats de la province Grandin, le père Jacques Johnson.

Ce mouvement a duré jusqu'en 1960, soit jusqu'à ce qu'arrivent les grandes centralisations et la disparition des pensionnats.

---

<sup>51</sup>Au sujet du père Forget, voir Annexe 7 (pages 221-222).

<sup>52</sup>Sr Alice Giroux, *Les Soeurs de Sainte-Croix dans l'Ouest canadien*, Montréal, 1973, p. 104.

6 novembre

## UN MÉTÉORITE AU LAC SAINTE-ANNE

Un article paru dans le *Calgary Tribune* du 12 août 1887 rapportait qu'un météorite était tombé sur la réserve Assiniboine, près du Lac Sainte-Anne le dimanche 17 juillet à 6 h. On précisait que le météorite était tombé à un demi-mille des habitations des Indiens et à trois milles du poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

«Le ciel était clair, rapportait cet article, et comme on était en plein jour, les Indiens ont facilement pu voir l'aérolithe de leurs maisons. Il venait de l'Est et ressemblait à un petit nuage. Alors qu'il était encore à une hauteur considérable dans les airs, il a éclaté en faisant un bruit comme une détonation de canon et de mousqueterie. Ce bruit a été clairement entendu par Mr. Taylor au poste de la Baie d'Hudson à trois milles de là; en sortant de sa maison, il a vu comme des bouffées de fumée semblables à celles que produisent des coups de fusil, mais venant d'un point central dans les airs là où l'aérolithe a explosé. De leurs maisons, les Indiens ont aussi été témoins de ce même phénomène.

«L'explosion a eu lieu au-dessus des rives du lac et apparamment des morceaux du météorite sont tombés dans le lac, poursuivait toujours le même article, provoquant de nombreux jets de vapeur. Un des morceaux qui est tombé sur la rive a été recueilli par un Indien nommé Painted Stone. Ce morceau était de la grosseur de deux poings. Selon lui, cette pierre constitue une bonne médecine et il l'évalue à vingt-cinq dollars seulement. Pour les Indiens, la chute d'un météorite est un mauvais présage. On rapporte que des gens auraient vu passer ce météorite au-dessus de la colonie de Saint-Albert et aussi au-dessus du petit lac du Diable, à vingt milles de ce côté-ci du lac Sainte-Anne.»<sup>53</sup>

---

<sup>53</sup> Texte Publié dans *Alberta History*, Autumn 1981, page 32.

7 novembre

## NELLIE McCLUNG

Il y a une Albertaine qui a écrit il y a plusieurs décennies: «Le temps viendra, nous l'espérons, où les femmes seront économiquement libres, où elles seront suffisamment indépendantes - mentalement et spirituellement - pour refuser de se faire payer leur nourriture par les hommes; un temps viendra où les femmes recevront un salaire égal pour un travail égal et où toutes les avenues de l'activité humaine leur seront ouvertes. Un temps viendra, nous l'espérons, où les femmes seront libres de choisir leur mari sans que cela soit considéré comme une chose honteuse ou malséante; où l'homme ne considérera pas le mariage avec crainte parce que c'est un fardeau financier; le temps viendra, nous l'espérons, où des hommes libres et des femmes libres se marieront par amour et travailleront ensemble pour soutenir leurs familles».

C'était là presque une prophétie, mais une prophétie qui n'est pas encore complètement réalisée. Cette Albertaine, et bien c'était Nellie McClung qui était née en Ontario en 1873 et qui était venue s'établir avec sa famille en Alberta vers 1920.

Peu après son arrivée ici, elle a été élue à la Législature sous la bannière libérale et elle a profité de cette position avantageuse pour promouvoir les causes sociales qui lui tenaient à cœur, notamment les hôpitaux municipaux, les garde-malades au service du public, l'amélioration des soins de santé et de l'éducation des enfants, le droit des femmes à la propriété, etc. Elle a aussi travaillé aux côtés d'Emily Murphy pour faire reconnaître les femmes comme des personnes, dans le sens juridique du terme.

En outre Nellie McClung a publié 16 livres et elle fut la première au Canada à assurer sa subsistance comme auteur. Elle est décédée à Victoria en 1951. Elle était âgée de 78 ans<sup>54</sup>.

---

<sup>54</sup>Source: Bolton, Fogarty, Saul, Ursan, *The Albertans*, Edmonton, 1981, pp 49.50.

8 novembre

## M<sup>GR</sup> CÉLESTIN JOUSSARD, O.M.I.

Il y a un petit village dans la région de Peace River qui s'appelle Joussard. Ce nom lui vient d'un Oblat, comme c'est le cas de plusieurs villes et villages de l'Alberta tels que Lacombe, Leduc, Legal, Vegreville, Grouard, Falher.

Henri-Célestin Joussard mérite bien qu'on se souvienne de lui car il fut entre autres choses un promoteur de la colonisation française et catholique dans la région de Smoky River. Il parcourut lui-même à pied ce qui constitue aujourd'hui les paroisses de Falher, Donnelly, Girouxville, McLennan, etc.

Mais il a vécu et a travaillé surtout au milieu des Indiens. À l'exemple de M<sup>GR</sup> Grandin, dit-on, il a accompli dans l'ombre au milieu des neiges du Nord, le bel oeuvre de l'Église amenant au pied de Jésus-Christ tous les peuples et toutes les tribus<sup>55</sup>.

Cet Oblat, originaire de l'Isère en France est venu au Canada en 1880, après avoir été ordonné prêtre à Autun par un autre grand missionnaire Oblat, M<sup>GR</sup> Isidore Clut. Durant les 27 premières années de son apostolat, il a travaillé à Fort Smith, Fort Chipewyan, Fort Resolution, Fort Vermilion, Hay River et Peace River.

En 1907, il fut nommé évêque auxiliaire de M<sup>GR</sup> Grouard, et c'est précisément le 5 septembre 1909 qu'il fut consacré, à Vancouver, par M<sup>GR</sup> Augustin Dontenwill, o.m.i., qui était le Supérieur général des Oblats.

On a écrit encore au sujet de M<sup>GR</sup> Joussard qu'il fut une figure missionnaire remarquable par sa grande humilité et son zèle des âmes. Il est décédé à Grouard, le 20 septembre 1932, et a été inhumé au même endroit.

---

<sup>55</sup> Source: Les Archives oblates de Saint-Albert, Alberta

9 novembre

## LE LACOMBE HOME DE MIDNAPORE

Le dernier projet du père Albert Lacombe, celui qui allait «consommer» sa vie, comme il disait, fut celui d'un centre d'accueil pour des orphelins destitués et d'autres misérables de l'Alberta.

Et c'est ainsi qu'il obtint d'un de ses vieux amis, Pat Burns, un terrain de 200 acres à Midnapore, non loin de Calgary, et entreprit la construction de ce qui allait s'appeler le «*Lacombe Home*».

Notons en passant que le père Lacombe avait demandé à un autre vieil ami, Lord Strathcona, un «petit souvenir» pour son projet. Peu après, le «petit souvenir» lui arrivait, un chèque de 10 000 \$. Ce n'était quand même pas de trop pour un projet qui allait lui coûter 60 000 \$. Fort heureusement, les Soeurs de la Providence appuyèrent elles aussi cette initiative tant en argent qu'en personnel.

Le jour de l'ouverture officielle, le 9 novembre 1910, le Canadien Pacifique avait réservé deux chars spéciaux pour les visiteurs du père Lacombe qui se rendaient de Calgary à Midnapore. C'est l'archevêque d'Edmonton, M<sup>gr</sup> Émile Legal, qui fit la bénédiction solennelle de la nouvelle institution.

Quant au père Lacombe, il avait lui-même 83 ans à ce moment-là, et c'est là qu'il vécut jusqu'à sa mort, survenue en 1916.<sup>56</sup>

---

<sup>56</sup>Source: Grace Ballem, *The Lacombe Home*, dans *Alberta History*, Summer 1980, Vol. 28, No 3, p. 1 ss.

12 novembre

## BÉRANGÈRE MERCIER

Plusieurs Franco-albertains, surtout parmi les plus vieux, se souviennent de Mlle Bérangère Mercier, diplômée du Conservatoire de musique de Toronto, mais aussi peintre de grand talent.

Elle et ses soeurs avaient vu le jour à Brosseau, à ce qu'elle me racontait un jour, et son père, soucieux de donner à ses filles la meilleure éducation possible, était venu s'établir à Edmonton pour leur permettre de fréquenter un couvent de religieuses. C'était au début du siècle.

Un bon dimanche, Monsieur Mercier avait offert une sortie à ses filles. Un cirque était de passage en ville. Mais comme on était à construire le pont High Level à cette époque, les filles avaient préféré le «Pont» au cirque, et c'est ainsi que la famille s'était rendue sur les bords de la rivière Saskatchewan pour admirer cette incroyable structure d'acier qu'on achevait d'édifier pour lier Strathcona à Edmonton.

Un jour, en visitant une famille Poirier, Bérangère Mercier avait trouvé au sous-sol une vieille statue de saint Joseph, faite à la hache, sans doute par un missionnaire. Elle l'avait obtenue de ces gens en échange d'une peinture qu'elle leur avait promise. Plus tard, un représentant du Musée provincial d'Edmonton qui la visitait avait demandé avec insistance à Mlle Mercier de confier au Musée ce précieux objet historique. «Je vais vous le donner, avait-elle promis, quand vous aurez donné aux Canadiens français la place qu'ils méritent dans votre musée».

Les années passèrent et, en 1976, la statue était toujours chez elle. Plus tard, Bérangère est décédée. Je ne sais pas ce qui est arrivé à sa statue, mais elle n'est sans doute pas au Musée provincial car à ma connaissance, les Canadiens français n'y ont toujours pas la place qu'ils méritent<sup>57</sup>.

---

<sup>57</sup>D'après une entrevue que l'auteur avait eue avec Mlle Mercier et publiée dans *Le Franco* du 24 mars 1976. Voir cet article en Annexe 3, pages 211-212.

13 novembre

## LA VILLE DE LEDUC

Avez-vous jamais entendu parlé de «Leducville»? Je parie que non. J'ai lu dans les *Petites Annales des Missionnaires Oblats*<sup>58</sup> de 1901 que c'est le nom que les catholiques donnaient à la ville d'Edmonton à cette époque-là! Et c'était en l'honneur du père Hippolyte Leduc à qui on devait les principales institutions de la ville. Par exemple, c'est lui qui construisit l'église de Saint-Joachim en 1898 (l'église actuelle), établit l'hôpital général en 1897 et le couvent des Soeurs de la Miséricorde en 1900.

Comme on sait, le nom de Leducville est tombé dans l'oubli et c'est Edmonton qui est resté. Mais la petite ville de Leduc au sud d'Edmonton a pris la relève. On raconte qu'un soir d'été vers 1875 une bande de voyageurs en route pour Saint-Albert s'était arrêtée à cet endroit pour y passer la nuit. Le directeur de la caravane était justement le père Leduc. Il veillait à tout en fumant sa pipe selon l'antique usage des vieux missionnaires qui ont longtemps souffert de l'isolement... Plusieurs nouveaux missionnaires regardaient à droite et à gauche en attendant le souper. On parla de l'avenir du pays. Et ce soir-là, le père Leduc prédit que dans vingt ans, il y aurait là une ville ici.

Effectivement, lors de la construction du chemin de fer Calgary-Edmonton en 1891, on éleva un réservoir sur le bord du lac et on établit un arrêt qu'on appela Leduc. À la fin d'août 1898, le père Alphonse Lemarchand y construisit une église.

En 1901, le père Culerier écrivait: «Une petite église catholique s'élève maintenant à Leduc. On y dit la messe une fois par mois. Le village a doublé en importance depuis deux ans. On publie un journal. Quand le cycle de vingt ans renfermé dans la prédiction du R.P. Leduc sera expiré, on demandera pour Leduc un prêtre résidant»<sup>59</sup>.

---

<sup>58</sup> *Les Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée*, Janvier 1901, p. 23.

<sup>59</sup> *Ibidem*, p. 56

14 novembre

## PATRICK BURNS

Je me souviens d'avoir lu quelque part que c'est Pat Burns qui a payé la belle statue en bronze du père Lacombe qu'on peut admirer sur la colline de Saint-Albert.

C'est un cadeau appréciable, mais cela n'a pas dû le forcer beaucoup, car en 1928, il avait vendu son abattoir, à Calgary, pour 15 000 000 \$: on a dit que c'était la plus grosse entreprise de conservation de viande au monde.

Ce qu'il est intéressant de noter, c'est que Patrick Burns n'était quand même pas un homme qui avait fait de longues études. Alors qu'il était tout jeune, en 1878, son employeur lui avait donné une paire de boeufs parce qu'il était incapable de lui payer le salaire de 100 \$ qu'il lui devait. Il les a abattus et a vendu la viande pour 140 \$. Cela a été sa première bonne affaire. C'est cinquante ans plus tard qu'il a vendu son entreprise pour 15 millions de dollars.

Il avait commencé son entreprise à Calgary en 1890 et dès le début, profitant de la nouvelle ligne de chemin de fer, il s'est mis à envoyer de la viande en Colombie-Britannique et bientôt même au Yukon. Éventuellement, il fera affaire avec Montréal, la Grande-Bretagne et le Japon. C'est lui qui a financé le lancement du premier Stampede de Calgary.

Pat Burns était un homme très généreux. Un jour qu'il faisait peindre la petite église catholique de Midnapore, il demanda aux peintres d'en profiter pour peindre aussi la petite église anglicane. À l'occasion de son 75<sup>e</sup> anniversaire de naissance, on lui fit une grande fête à Calgary. Son gâteau de fête pesait 3 000 livres! En réponse aux nombreux témoignages d'amitié qu'on lui fit, il donna 2,000 rôtis de boeuf à des familles pauvres de Calgary et 2 000 bons d'achat pour un repas à des chômeurs<sup>60</sup>.

Pat Burns est décédé à Calgary le 24 février 1937 à l'âge de 81 ans.

---

<sup>60</sup>Sources: Bolton, Fogarty, Saul, Ursan, *The Albertans*, Edmonton, 1981, pp 66-67; et *Canadian Encyclopedia*, Edmonton, 1985, p. 242.

15 novembre

## STONY PLAIN

Quand l'abbé Jean-Baptiste Morin est venu visiter notre région, au mois de novembre 1890, en vue d'y amener des colons du Québec, c'est Stony Plain qui lui avait semblé l'endroit le plus propice pour réaliser son grand projet<sup>61</sup>.

Comment se fait-il alors que la plupart des colons ont préféré aller s'établir plutôt au nord de Saint-Albert? C'est une bien drôle d'histoire. Le premier contingent de colons est arrivé à Calgary le 24 mars 1891. Il n'y avait pas encore de train entre Calgary et Edmonton. Il a donc fallu faire le trajet en charrette. On suivait la route des «diligences» ou la «stage line», comme on l'appelait.

Durant le voyage de Red Deer à Saint-Albert, les nouveaux arrivants demandèrent aux conducteurs de charrette si Stony Plain (ou la Prairie Assiniboine, comme on l'appelait aussi) était bien le meilleur endroit pour prendre un homestead. Or un M. Paul Aubé leur répondit: «Mais y pensez-vous, Stony Plain est un lieu rempli de cailloux, comme son nom le dit, venez donc de mon côté, dans le Grand Brûlé...»

Comme on sait, Stony était tout simplement la traduction de Prairie Assiniboine. Il n'y avait absolument pas de cailloux... Quoi qu'il en soit, les colons firent davantage confiance à M. Aubé qu'à l'abbé Morin et décidèrent d'aller s'établir aux Lac des Oeufs. Quelque temps après, ils déménagèrent leur village un peu plus à l'est et lui donnèrent le nom de Morinville, en l'honneur de l'impétueux abbé Morin qui lui avait amenés dans l'Ouest...

En fin de compte, ce ne fut quand même pas un mauvais choix, comme on peut le voir aujourd'hui...

---

<sup>61</sup>P. Aristide Philippet, o.m.i., *Morinville*, Editions La Survivance, Edmonton, 1941

16 novembre

## VOYAGE À BEAUMONT

Aujourd'hui, Beaumont est considéré, à toutes fins pratiques, comme une banlieue d'Edmonton. Mais au début du siècle, alors qu'il n'y avait même pas de route tracée, ça pouvait être toute une aventure que de se rendre à Beaumont.

J'ai lu dans *Les Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée*<sup>62</sup> qu'un beau samedi après-midi, en 1898, le père Alphonse Lemarchand avait entrepris le voyage pour y célébrer la messe le lendemain. C'était en hiver. Vers cinq heures du soir, le ciel était devenu tout sombre et il ne pouvait plus distinguer le sentier. Pour comble de malheur, à un moment donné, cheval, traîneau et missionnaire roulèrent au fond d'un fossé. Comme le traîneau était brisé, le père monta à califourchon sur son cheval et tâcha de poursuivre sa route.

Mais bientôt, il perdit toute trace du sentier et dû se rendre compte qu'il était bel et bien perdu. Il faisait froid, ses pieds s'engourdisaient. Les larmes aux yeux, le missionnaire se recommanda à Dieu, assuré que c'était la fin. Mais après deux heures de marche, le cheval le ramena au traîneau. Au moins il pourrait s'envelopper dans sa peau de bison.

Une fois couché et emmitouflé, voici qu'il aperçut au loin une lumière. Il se leva et s'y rendit de peine et de misère. Il frappe, on lui ouvre, on l'accueille dans la chaleur et avec une bonne soupe. «Comment avez-vous la lumière de notre maison?», demande la fermière. «Par les carreaux de la fenêtre!», répond le père Lemarchand. «Tiens, reprit-elle, voilà qui est étrange. Cette fenêtre est condamnée; nous l'avons ouverte aujourd'hui pour la première fois, et tout à l'heure je grondais ma fille pour n'avoir pas baissé les rideaux!».

Le père Louis Culerier, qui racontait cette aventure, ajoutait en concluant: «Comment penser après de telles déclarations qu'il n'y a pas une Providence qui veille sur les missionnaires!»<sup>63</sup>.

---

<sup>62</sup> *Les Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée*, 1900, pp 85-91.

<sup>63</sup> Au sujet de Beaumont, voir en Annexe 4, pages 213-214, un éditorial que l'auteur avait publié dans *Le Franco* le 27 août 1975.

19 novembre

## L'HÔPITAL SAINT-VINCENT DE PINCHER CREEK

Les gens de Pincher Creek sont familiers avec le «Health Centre» qui leur rend régulièrement de grands services, mais il y en a probablement plusieurs qui ont oublié que cette institution s'appelait autrefois l'hôpital Saint-Vincent et qu'il fut fondé par les Filles de Jésus en 1924.

Les Filles de Jésus étaient arrivées à Pincher Creek en 1904<sup>64</sup>, à la demande du père Lacombe, et s'étaient d'abord consacrées à l'enseignement. Mais en 1924, les religieuses y avaient acheté la propriété d'un M. Lebel et avaient entrepris l'énorme projet de transformer cette maison en hôpital. L'ouverture officielle eut lieu le 19 novembre de la même année et on l'appela l'hôpital Saint-Vincent.

Comme on s'en doute bien, c'était un tout petit hôpital, mais au cours des années on allait faire des agrandissements et y ajouter des services: une chapelle, des chambres, un solarium en 1931, des chambres de maternité, une salle d'accouchement, une pouponnière, un laboratoire, etc.

C'est en 1971 que l'Hôpital Saint-Vincent a pris le nouveau nom de «Health Centre». Puis en 1976, les Filles de Jésus ont fait leurs adieux à cette institution où, pendant près d'un demi-siècle, elles ont travaillé au soulagement de l'humanité souffrante.<sup>65</sup>

---

<sup>64</sup>Alice Trottier, *Les Filles de Jésus en Amérique*, Québec, 1986, p. 211.

<sup>65</sup>Alice Trottier, *Ibid.* pp 213-214.

20 novembre

## INAUGURATION DU POSTE CHFA

L'an dernier, les Franco-albertains ont célébré le 40<sup>e</sup> anniversaire du poste CHFA. Ces fêtes sont passées, mais le 20 novembre doit demeurer une date inoubliable pour nous car c'est ce jour-là qu'en 1949, après quinze années d'efforts et de luttes, on inaugurerait cette station de radio qui allait devenir et qui demeure toujours «la voix française de l'Alberta».

Un programme spécial avait été organisé pour l'occasion et avait été diffusé «en direct» du théâtre Garneau, sur la 109<sup>e</sup> rue, avec un grand concours d'orateurs et d'artistes de marque.

Cette station de radio, disaient ses opposants, dont quelques-uns parmi les plus virulents siégeaient à la Législature albertaine, allait être un instrument de propagande pour l'Église catholique et un obstacle à l'unité canadienne.

La patience et la diplomatie de nos devanciers ont eu raison de ces adversaires. Aujourd'hui, nous synthonisons le 680 chaque matin sans même y penser et nous laissons le français pénétrer à profusion dans nos foyers. Mais ce jour-là, le 20 novembre 1949, c'était le premier en Alberta, et on raconte que bien des gens ont senti des larmes leur couler sur les joues quand ils ont entendu pour la première fois, dans leurs maisons, «Ici le poste CHFA, la voix française de l'Alberta»!<sup>66</sup>

---

<sup>66</sup> Au sujet de CHFA, voir aussi Guy Lacombe, *Bribes d'histoire franco-albertaine*, Edmonton, 1993, pp 1-24.

21 novembre

## LUCIEN MAYNARD

Dans le bel album-souvenir qu'ont fait les gens de Cluny il y a quelques années<sup>67</sup>, on retrouve des tas d'histoires absolument fascinantes dont celle de la famille de l'honorable juge Lucien Maynard, bien connu dans la francophonie albertaine.

Aujourd'hui, je voudrais relater la scène émouvante de la mort de Mme Maynard, telle que racontée par Rachel Maynard qui est la soeur du juge Maynard et également soeur de la Providence.

Ce 31 mai 1912, raconte-t-elle, Mme Maynard avait dit à son mari qu'elle désirait aller à la «Mission» pour assister au «Mois de Marie», ce qu'elle n'avait pu faire une seule fois durant le mois. Elle partit donc avec le buggy, accompagnée de Georges et de Rachel elle-même. Le père dut rester à la maison pour s'occuper du magasin alors que Simone, âgée de sept ans, gardait ses trois petits frères, dont Lucien.

Madame Maynard partit assez tôt pour aller visiter les soeurs de la Mission avant le mois de Marie, et pendant sa visite, elle sentit soudainement une vive douleur à la poitrine. Elle est tombée de sa chaise, raconte Rachel, et en tombant, elle dit: «Mes petits enfants». Ce furent ses derniers mots. M. Maynard fut appelé immédiatement à la mission et dès son arrivée, une soeur de la Providence se rendit à la résidence des Maynard pour s'occuper des enfants qui furent absolument bouleversés, comme on s'en doute bien, par cette terrible nouvelle.

Monsieur Maynard restait donc seul avec une famille de six enfants dont le plus jeune n'avait que huit mois. Au début, il dut en confier quatre au nouveau *Lacombe Home* à Midnapore, et éventuellement il réussit à donner à chacun une très bonne éducation. Nous aurons l'occasion de reparler de l'un d'entre eux, le juge Lucien Maynard.

---

<sup>67</sup> *Memories of Cluny. A Story of Cluny and the Surroundings Districts: Cluny, Ouelletteville, Crowfoot Creek, Blackfoot Reserve in Alberta Canada*, published by The Cluny & District Historical Society, 1985.

22 novembre

## BIBLE BILL

Aberhart est un nom qu'on entend encore souvent, dans notre province tout au moins, et ce n'est pas sans raison. C'est William Aberhart qui a mené au pouvoir, le 23 août 1935, le premier gouvernement créditiste au Canada. Et ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que ce jour-là, il est devenu le premier ministre de notre province bien qu'il ne fût même pas un candidat aux élections, selon ce que j'ai lu quelque part<sup>68</sup>.

De profession, William Aberhart était maître d'école. Originaire de l'Ontario, il était venu en Alberta en 1910 pour y enseigner, et cinq ans plus tard il est devenu le directeur de l'école Crescent Heights High School, à Calgary.

Mais c'est surtout comme prédicateur qu'Aberhart a d'abord été connu. Comme ministre baptiste, il a organisé des classes populaires de Bible et il a même fondé le *Prophetic Bible Institute* dont le premier diplômé devait être son successeur à la tête du gouvernement de l'Alberta, Ernest C. Manning. Et puis, Aberhart avait eu l'ingénieuse idée de se servir d'une nouvelle invention pour propager son message évangélique: la radio. En 1935, son programme hebdomadaire *Back to the Bible Hour* avait une cote d'écoute de 350 000 auditeurs! On comprend maintenant pourquoi on l'avait surnommé *Bible Bill*!

Aberhart avait l'habitude de mêler la religion et le crédit social dans son enseignement et ses classes de bible sont éventuellement devenues des groupes de travail du crédit social (il y avait 1 600 de ces groupes à travers la province!): cela lui a sûrement aidé à demeurer à la tête de la province jusqu'à sa mort, en 1943, même si la presse ne lui était guère favorable.

Il est décédé à Victoria et son épouse a insisté pour qu'il soit inhumé à cet endroit plutôt qu'en Alberta où, disait-elle, le couple avait été plutôt malheureux pendant des années<sup>69</sup>!

---

<sup>68</sup> Bolton, Fogarty, Saul, Ursan, *The Albertans*, Edmonton, 1981, pp 72.

<sup>69</sup> Ibidem, p. 74

23 novembre

## ERNEST CHARLES MANNING

Hier, nous avons parlé de William Aberhart, une figure importante de l'histoire de l'Alberta qui a été à la tête de la province de 1935 à 1943. Aberhart, qui était aussi un évangéliste, avait fondé une école appelée *The Prophetic Bible Institute*. Or le premier élève à s'inscrire à cette école devait être le jeune Ernest Charles Manning qui en fut aussi le premier diplômé. Il fut un disciple inconditionnel d'Aberhart ou «Bible Bill», comme on l'appelait, et en même temps qu'il adopta sa prédication évangélique, il adopta aussi sa doctrine du crédit social et ses idées politiques.

Tant et si bien qu'il se fit élire à la Législature albertaine alors qu'il n'avait que 26 ans et devint immédiatement ministre, le plus jeune ministre de l'histoire du Canada. À la mort de Aberhart, en 1943, il lui succéda à la tête du parti et du gouvernement de l'Alberta, et il demeura notre premier ministre pendant 25 ans, soit jusqu'en 1968 alors qu'il a pris sa retraite. On dit que ces années ont été les plus dynamiques de l'histoire de l'Alberta.

Manning a succédé à Aberhart non seulement à la législature, mais aussi à la radio. Il avait son programme hebdomadaire qui était diffusé à la grandeur du pays et dont la cote d'écoute était d'un demi-million d'auditeurs. Contrairement à Aberhart cependant, Manning évitait de confondre son message évangélique et sa philosophie politique.

Deux ans après qu'il eut démissionné comme premier ministre, en 1970, Manning fut nommé au Sénat. Il est devenu ainsi le premier créditiste à accéder à la Chambre Rouge<sup>70</sup>.

---

<sup>70</sup>Source: Bolton, Fogarty, Saul, Ursan, *The Albertans*, Edmonton, 1981, pp 149-150.

26 novembre

## LE PREMIER TRAIN À ENTRER À EDMONTON

Le premier train à entrer dans la ville d'Edmonton actuelle était un train du Canadien Pacifique qui fit son entrée à la gare de Strathcona à l'automne de 1891, en provenance de Calgary. À cette époque-là, Strathcona était une ville différente d'Edmonton et le pont High Level, qui enjambe la rivière Saskatchewan du Nord, n'existait pas.

Mais le «vrai» premier train à entrer à Edmonton même était un train de la *Canadian Northern Railway*, et c'est le 24 novembre 1905 que cet événement a eu lieu.

Par la suite, on a fait l'acquisition de la belle locomotive à vapeur (N° 103) - celle même qui avait fait cette entrée historique en 1905 - et on l'a placée sur le terrain de l'Exposition. Mais avec le temps, malheureusement, la rouille et le vandalisme ont eu raison de cette précieuse relique qui a fini ses jours dans un cour à rebus. Comme le dit l'axiome latin: «*Sic transit gloria mundi*»: «Ainsi passe la gloire du monde»

27 novembre

## EVA CHAREST

La vie nous réserve parfois de savoureuses rencontres. Des rencontres qui vous stimulent, qui vous émerveillent. Cela m'est arrivé l'an dernier lorsque j'ai rencontré à Leduc Madame Eva Charest, une femme au rire facile, pleine d'esprit, canadienne dans toutes ses fibres, bien au fait des actualités politiques de notre pays.

Mais, me direz-vous, il y a des centaines de femmes qui affichent de telles qualités! Oui mais, voyez-vous, Mme Charest, elle, avait 93 ans lorsque je l'ai rencontrée. Et c'est ça qui est remarquable: tant de fraîcheur, tant de lucidité, tant de bonne humeur à 93 ans, «il faut le faire»...!

Madame Charest est arrivée ici alors qu'elle était une toute petite fille, avant même que l'Alberta ne devienne une province. Et sa famille s'était établie à Beaumont. Elle se souvient qu'alors qu'elle était petite, M<sup>gr</sup> Grandin et le père Lacombe se rendaient chez elle de temps à autre parce que son père travaillait à la construction de l'église qui allait être dédiée à saint Vital, le patron de M<sup>gr</sup> Grandin.

Pendant qu'elle me parle, Madame Charest détache le bouton supérieur de sa robe de chambre et me montre, attachée à son vêtement, une médaille... mais une vieille médaille tout usée... médaille que lui avait donnée le père Lacombe.

Devenue veuve assez tôt, Madame Charest a élevé seule sa famille et s'est avérée une femme d'affaires remarquable. Aujourd'hui retirée à Leduc, elle aime bien causer quand elle en a l'occasion.

Lorsqu'on a la chance de parler avec de tels pionniers, on a tout à coup l'impression qu'on touche l'histoire du doigt: cette personne-là a connu ces grands personnages qui ont fait notre histoire... Elle fait elle-même partie de cette belle histoire!

28 novembre

## DENIS LORD

Du temps que le Collège Saint-Jean était une école secondaire, on y offrait ce qui s'appelait alors le «cours classique» au terme duquel les élèves obtenaient leur baccalauréat ès arts de l'Université d'Ottawa. Car le Collège Saint-Jean était affilié à cette université. Les classes avaient des noms bien particuliers. Au lieu de 8e année, on disait «éléments latins», au lieu de 9e année, c'était la «Syntaxe», puis il y avait les classes de «méthode», «versification», «belles-lettres» et «rhétorique» qui était suivie deux années de philosophie.

J'ai personnellement enseigné, surtout le français, en syntaxe, méthode et versification il y a de cela au-delà de vingt-cinq ans, je pense bien, et je me souviens qu'un jour je donnais un cours sur la composition française. J'ai toujours eu la chance d'avoir des élèves plutôt brillants, et je me souviens en particulier de l'un d'eux ce matin-là: c'était Denis Lord, présentement directeur des services français de Radio-Canada, en Alberta.

J'avais expliqué que dans toute composition française, il devait y avoir un sentiment particulier qui devait s'en dégager: la peur, l'amour, la tristesse, la jalousie, la colère, etc. Et pour illustrer mon point, j'avais lu une assez piètre composition qu'un élève de la classe avait écrite. Il m'arrivait de mal lire les compositions que je n'aimais pas de sorte qu'elles pouvaient paraître plus lamentables qu'elles ne l'étaient en réalité. (Je profite de l'occasion pour faire amende honorable à tous mes anciens élèves à qui j'ai ainsi infligé jadis des remarques désobligeantes!).

Toujours est-il qu'après cette lecture j'avais dit à la classe: «Bon, avez-vous pu ressentir un quelconque sentiment en écoutant cette composition?». Et à ma grande surprise, Denis Lord avait levé la main et avait répondu «oui!» - «Ah bon. Et quel sentiment?» - «De la pitié pour celui qui l'a écrite», m'avait-il répondu.

29 novembre

## UNE HISTOIRE DE CHIEN

Le 27 avril 1911, le *Calgary Herald* rapportait qu'un M. J.Y. Brill d'Edmonton était allé visiter sa famille à Bolton Centre, près de Sherbrooke au Québec, et en avait ramené un jeune chien berger écossais. Comme il n'était pas encore prêt à le garder chez lui, il le confia à un cousin de Fort Saskatchewan pour quelques semaines.

Mais peu après son arrivée au Fort, le chien a disparu. On l'a cherché pendant des jours, des semaines et des mois, et finalement on a dû se rendre à l'évidence qu'il était bel et bien perdu ou bien qu'il avait été volé.

Or voici que 19 mois plus tard, M. Brill recevait une lettre de sa famille, à Bolton Centre, l'informant que son chien venait de retourner. Il était incroyablement maigre et sa fourrure attestait qu'il avait dû avoir plus d'une bataille avec des animaux sauvages et qu'il avait traversé des clôtures de fils barbelés. De toute évidence, il avait terriblement souffert de malnutrition et avait dû endurer des froids très rigoureux.

Imaginez: ce jeune chien avait parcouru 4 300 kilomètres par tous les climats, traversant les plaines, les forêts, les lacs et les rivières, et faisant face à des difficultés pratiquement insurmontables pour finalement retourner à l'endroit qui l'avait vu naître.

Il faut dire qu'à cette époque le courage et l'esprit d'aventure étaient monnaie courante dans l'Ouest canadien, mais on reste quand même émerveillé devant tant de détermination et devant cet instinct qui n'a pas d'égal chez les humains<sup>71</sup>.

---

<sup>71</sup>Source: *Alberta History*, Calgary, Summer 1982, p. 35

30 novembre

## ORDINATION ÉPISCOPALE DE M<sup>GR</sup> GRANDIN

Il y a aujourd'hui 131 ans, à Marseille, M<sup>gr</sup> Vital Grandin, le premier évêque de Saint-Albert, recevait sa consécration épiscopale des mains du Fondateur des Oblats, M<sup>gr</sup> Charles-Joseph-Eugène de Mazenod.

M<sup>gr</sup> Grandin n'avait alors que 30 ans. Arrivé dans l'Ouest canadien en 1854, il avait été un des premiers Oblats à venir au Canada. Après trois ans de ministère dans la région de l'Île-à-la-Crosse, à la demande de M<sup>gr</sup> Taché, le Pape l'avait nommé évêque le 21 décembre 1857, mais il n'en reçut la nouvelle qu'en février 1859<sup>72</sup>. Le père Grandin a protesté de toute son énergie contre cette nomination, s'estimant incapable et indigne de remplir de telles fonctions, mais dix mois plus tard, il était à Marseille et était consacré évêque par M<sup>gr</sup> de Mazenod.

Avant d'être nommé premier évêque de Saint-Albert, en 1871, M<sup>gr</sup> Grandin, en tant que coadjuteur de M<sup>gr</sup> Taché, avait la responsabilité de toutes les missions du Nord canadien et à son retour de Marseille, il les avait toutes visitées, une visite qui lui avait pris trois ans: trois ans de raquette, de traîneau à chiens, de souffrances à peine croyables.

Après sa mort à Saint-Albert, en 1902, on le tenait pour un véritable saint et il n'y a pas de doute qu'il l'était. Sa cause a d'ailleurs été introduite à Rome et sans doute qu'un jour on le vénérera comme «Saint M<sup>gr</sup> Grandin». Entre-temps, malheureusement, il semble tomber dans l'oubli, ce qui est très regrettable, car il est probablement la plus grande figure franco-albertaine qui soit!

---

<sup>72</sup>Source: Gaston Carrière, *Dictionnaire biographique des Oblats de Marie-Immaculée au Canada*, Ottawa, 1976, Tome II, pp 106-107.

3 décembre

## ARRIVÉE DES PREMIERS OBLATS AU CANADA

Il y avait 149 ans, hier, que les premiers Oblats arrivaient au Canada. Quand on a décidé, en 1841, d'envoyer une demi-douzaine de missionnaires au Canada, la Congrégation des Oblats n'existait quand même que depuis 25 ans et elle ne comptait qu'une soixante de pères et frères.

Ce qui est arrivé, c'est que le 3 mai 1841, l'évêque de Montréal, M<sup>gr</sup> Ignace Bourget, s'était rendu en Europe dans le but d'obtenir des religieux pour son diocèse. Or voici que de passage à Marseille quelques semaines plus tard, il y faisait la «découverte inattendue» des Oblats de Marie Immaculée.

Il fut reçu avec bonté et cordialité par le Fondateur des Oblats, M<sup>gr</sup> Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, à qui il exposa son besoin urgent de missionnaires pour l'évangélisation des fidèles et même des Indiens de son diocèse. M<sup>gr</sup> de Mazenod se montra vivement intéressé mais il ne voulut pas engager ses fils pour une mission si lointaine et si exigeante en dévouement sans les consulter tout d'abord.

Mais la réponse des Oblats fut rapide et favorable: on décida d'accepter ces lointaines missions canadiennes et c'est ainsi que le 30 septembre 1841, six Oblats quittaient Marseille pour leur nouveau pays d'adoption. Ils arrivaient à Montréal le 2 décembre 1841<sup>73</sup>.

C'était en soi un événement anodin. Mais cette décision d'envoyer des Oblats au Canada, il y a près de 150 ans, allait donner une impulsion extraordinaire à cette communauté religieuse et façonner de façon singulière le visage de l'Église canadienne, en particulier dans l'Ouest du pays<sup>74</sup>.

---

<sup>73</sup>Donat Levasseur, o.m.i., *Histoire des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, Montréal, 1983, Tome I, pp 121-122.

<sup>74</sup>Au sujet de l'arrivée des Oblats au Canada en 1841, voir en Annexe 5 (pages 215-217) un discours prononcé par l'auteur lors d'une fête organisée par les paroissiens de la paroisse oblate Annunciation, à Edmonton le 13 octobre 1991.

4 décembre

## LES CRIS ATTAQUENT LES PIEDS-NOIRS

Il y a aujourd'hui exactement 125 ans, le Père Lacombe se trouvait chez les Pieds-Noirs, près de la rivière Bataille, quand tout à coup, au beau milieu de la nuit (vers 2 h du matin), on entendit crier: Les Cris! les Cris!

Presque aussitôt, un bruit de fusillade se fit entendre. Les balles traversaient les tentes! Malheureusement pour eux, les Pieds-Noirs étaient très peu nombreux à ce moment-là car un grand nombre d'hommes étaient partis à la chasse.

Le père Lacombe se leva aussitôt, revêtit sa soutane et son surplis blanc et sortit de sa tente. Malgré l'obscurité, c'était une scène épouvantable que le missionnaire ne devait jamais oublier: au milieu des coups de feu, on entendait les gémissements des blessés, les cris des femmes et les pleurs des enfants. C'est en vain que le Père Lacombe essaya d'attirer l'attention des assaillants.

À l'aube, prenant sa croix en main, il avança vers l'ennemi. Mais le brouillard et la fumée empêchèrent les Cris de le voir. Une balle frappa le sol près de lui, rebondit, et le frappa à l'épaule et au front. Le combat continua jusque vers dix heures, et lorsqu'enfin un Pied-Noir réussit à faire savoir aux Cris qu'ils avaient blessé le prêtre, le combat cessa.

Douze Cris et dix Pieds-Noirs furent tués au cours de l'attaque, sans parler de plus de 60 blessés, dont plusieurs mortellement<sup>75</sup>.

---

<sup>75</sup>James McGregor, *Father Lacombe*, Hurtig, Edmonton, 1975, pp 157-160.

5 décembre

## M<sup>GR</sup> HENRY O'LEARY

Il y a 70 ans cette année que M<sup>GR</sup> Henry O'Leary devenait le troisième archevêque d'Edmonton. Le diocèse avait été fondé en 1871 par M<sup>GR</sup> Vital Grandin, o.m.i., qui avait établi son siège épiscopal à Saint-Albert. En 1902, un autre Oblat, M<sup>GR</sup> Émile Legal, avait succédé à M<sup>GR</sup> Grandin à la tête du diocèse de Saint-Albert. C'est d'ailleurs lui qui, en 1912, décida de transférer le siège épiscopal de Saint-Albert à Edmonton. M<sup>GR</sup> Legal est décédé le 10 mars 1920, et le 7 septembre suivant, M<sup>GR</sup> O'Leary, qui était l'évêque de Charlottetown depuis 1913, fut nommé au siège d'Edmonton. Il devenait le deuxième évêque irlandais de l'Ouest, le premier étant M<sup>GR</sup> McNally, à qui on avait confié le siège de Calgary huit ans plus tôt. Avant 1912, tous les évêques de l'Ouest, de Victoria à Saint-Boniface, avaient été des francophones.

La nomination d'évêques irlandais dans l'Ouest, où le clergé était majoritairement francophone et où la population catholique française était encore très importante, devait d'ailleurs créer plusieurs remous.

En arrivant à Edmonton, écrit Ed. J. Hart, M<sup>GR</sup> O'Leary «entreprit une campagne de recrutement de prêtres séculiers anglophones, particulièrement dans les Maritimes, ce qui ne tarda pas à provoquer de violentes protestations de plusieurs catholiques francophones. Malgré ces protestations, la campagne de Mgr O'Leary connut un grand succès: en 1931, alors que la population catholique francophone du diocèse avait atteint 25 933 âmes et celle d'expression anglaise 34 144, elle était desservie par 64 prêtres anglophones et seulement 16 francophones»<sup>76</sup>.

Toutefois, le père Gabriel Morice faisait remarquer, en 1930, que durant ses dix premières années d'épiscopat, M<sup>GR</sup> O'Leary s'était fait remarquer par son souci apostolique, son énergie et sa vision de l'Église. Il est décédé en 1938.

---

<sup>76</sup>E.J. Hart, *Ambitions et réalités*, Edmonton, 1981, p. 105.

6 décembre

## LES FEMMES ET LE DROIT DE VOTE

Le rôle de la femme est de rester à la maison et d'élever une grosse famille. Si elle doit travailler, qu'elle soit secrétaire, ou servante, ou encore une vendeuse dans un magasin. Telle était la mentalité qui prévalait au Canada dans les années 20...

Pourtant les femmes avaient déjà fait un bon bout de chemin. Quand on pense qu'en 1868 Emily Stowe avait dû aller étudier au Medical College de New York parce qu'au Canada l'accès à l'école de médecine était interdit aux femmes<sup>77</sup>...

Ce n'est que le 1<sup>er</sup> janvier 1919 que les femmes obtiendront le droit de voter aux élections fédérales. Ce droit avait été acquis trois ans plus tôt pour les élections provinciales des provinces de l'Ouest qui avaient donné le ton. Les autres provinces suivirent. Les femmes québécoises n'obtiendront ce droit qu'en 1940.

Malgré cela, jusqu'en 1929, les femmes n'étaient pas des personnes aux yeux de la loi et donc ne pouvaient devenir sénateurs. En 1930, Cairine Wilson deviendra la première femme sénateur du Canada, et cela grâce en particulier à l'archarnement de deux femmes albertaines: Henrietta Edwards et Louise McKinney<sup>78</sup>.

Mais il y a trois autres remarquables femmes albertaines qui se sont aussi illustrées à cette époque, soit Emily Murphy, la première femme de l'Empire britannique à accéder à la magistrature; Irene Parlby, la première femme à faire partie du cabinet au Canada; et Nellie McClung qui est devenue membre de la Législature albertaine<sup>79</sup>.

---

<sup>77</sup>Francis. Jones and Smith, *Destinies*, Toronto, 1988, p. 210.

<sup>78</sup>Ibidem, p. 238.

<sup>79</sup>Ibidem, p. 212.

7 septembre

## LE PENSIONNAT DE FALHER

L'histoire du village de Falher est une histoire de détermination, d'énergie et de courage, comme celle de tous les villages de la région de Rivière-la-Paix. Les premiers colons sont arrivés en 1912, sous la conduite des Pères Constant Falher et Henri Giroux, tous deux Oblats de Marie Immaculée.

En plus de l'éloignement démesuré de leurs parents et amis qu'ils avaient laissés derrière eux dans l'est, ces pionniers ont dû mener une existence très dure: logés dans de pauvres cabanes en attendant mieux, ils devaient lutter contre le froid, les moustiques, le manque d'eau et d'outils de travail, sans parler des feux de prairies...<sup>80</sup>

L'année 1920, toutefois, amena plusieurs nouvelles constructions: l'église, la Banque Canadienne Nationale, le Bureau de poste et une agence de machineries<sup>81</sup>. Mais surtout, il y eut l'arrivée des soeurs de Sainte-Croix que M<sup>gr</sup> Grouard et après lui le curé Albéric Ouellette étaient allés chercher à Montréal.

Quand elles sont arrivées le 9 novembre 1920, les Soeurs ont trouvé une école en construction et elles ont dû demeurer au presbytère. Le pensionnat a ouvert dans des conditions de fortune le 29 novembre suivant, avec les filles qui demeuraient dans la sacristie de l'église et les garçons dans le grenier du presbytère. Ces conditions ont été extrêmement pénibles et pour les enfants et pour les religieuses quand on pense qu'on n'avait ni électricité, ni eau courante, ni aucune autre commodité.

En 1928, soeurs et élèves entrèrent enfin dans le nouveau pensionnat, après huit ans de «misère noire». Cette première fondation allait être suivie de plusieurs autres en Alberta. Les Franco-albertains, et ceux de Rivière-la-Paix en particulier, ont une grande dette de reconnaissance envers les Soeurs de Sainte-Croix.

---

<sup>80</sup> Alice Giroux, c.s.c., *Les Soeurs de Sainte-Croix dans l'Ouest canadien*, Montréal, 1973, pp 2-16.

<sup>81</sup> Loïselle, Gagnon, Laberge, *Ils sont venus, ils ont vu, ils y vécurent*, Girouxville, circa 1960, p. 8.

10 décembre

## EDMONTON - 1902

En 1902, Edmonton était encore une ville toute jeune. Elle n'était pas la capitale de l'Alberta puisque la province n'existait pas encore, mais on aurait dit qu'elle se faisait toute belle pour ce grand jour qui allait arriver trois ans plus tard. Voici comment le Père Alphonse Jan décrivait la ville cette année-là:

«Il y a vingt-cinq ans, écrivait-il dans *Les Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée*, Edmonton n'existait pas; c'était un point perdu dans l'immensité du Nord-Ouest, une vaste solitude troublée seulement par les cris des bêtes sauvages et le murmure de la rivière Saskatchewan. Aujourd'hui, Edmonton compte 3 000 habitants. Nous avons des rues bien tracées, des maisons bien alignées, des magasins bien achalandés. Nous avons lumière électrique, téléphone, trottoirs spacieux et animés, trois écoles, sept églises de différentes dénominations; et notre belle église, nos deux hôpitaux, nos deux écoles libres proclament haut et loin que les catholiques d'Edmonton, sous la direction des Missionnaires Oblats, ont à coeur l'amour de leur foi et de leurs croyances.

«Notre hôpital général, dirigé par les Soeurs Grises de Montréal, est le plus vaste et le mieux organisé de tous ceux du pays.

«Notre hôpital de la Maternité et notre Maison de Refuge, sous la direction des Soeurs de la Miséricorde de Montréal, est une oeuvre née d'hier, mais pleine d'avenir parce qu'elle grandit avec le pays.

«Notre école catholique, confiée aux Fidèles Compagnes de Jésus, de Paris, rivalise avec succès avec les écoles neutres du gouvernement»<sup>82</sup>.

Au moment où il écrivait ces lignes, le Père Jan était vicaire à Saint-Joachim.

Une école de Saint-Albert porte son nom.

---

<sup>82</sup>Alphonse Jean, dans *Les Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, 1902, pp 373-374.

11 décembre

## LES ÉCOLES CATHOLIQUES ET M<sup>GR</sup> GRANDIN

Entre 1884 et 1895, la question des écoles dans le Nord-Ouest a causé de très graves soucis à M<sup>gr</sup> Grandin qui était alors évêque de Saint-Albert. En 1884, en effet, le gouvernement des Territoires établissait un Bureau de l'éducation composé de douze membres: six protestants et six catholiques, se divisant en deux sections distinctes.

Dès l'année suivante, cependant, on réduisait à cinq le nombre des membres du Bureau de l'éducation: trois protestants et deux catholiques. En 1888, le Bureau de l'éducation devait se composer de huit membres: cinq protestants et trois catholiques. Chaque année, les droits des catholiques et des Canadiens français étaient diminués.

À bout de patience, M<sup>gr</sup> Grandin écrivit une lettre publique aux archevêques et évêques du Canada<sup>83</sup>:

«Le parti catholique français, écrivait-il, a des droits qu'on ne peut lui ravir sans injustice, il a même des droits à la reconnaissance de ce parti fort et puissant qui tient à l'opprimer. Ne sont-ce pas, en effet, les Canadiens français et les Métis qui ont rendu possible le colonisation du Nord-Ouest, qui ont facilité les rapports des blancs avec les sauvages, qui sont encore aujourd'hui le vrai trait d'union entre les uns et les autres? Mais la reconnaissance, le souvenir même d'une obligation, n'est pas, paraît-il, la vertu des puissants; il faut, nous, minorité, nous résigner à ne plus compter dans la société, trop heureux si on nous permet de vivre comme des parias et des vaincus. Malgré une certaine dose d'humilité que je m'efforce de cultiver en moi, il m'en coûte, cependant, pour moi et pour les miens, de me résigner à vivre dans ces conditions».

---

<sup>83</sup> Lettre citée dans Jonquet, *Monseigneur Grandin*, Montréal, 1903, p. 407.

12 décembre

## JUBILÉ DU PÈRE ALBERT LACOMBE

Il y a aujourd'hui 75 ans, décédait le père Albert Lacombe. À cette occasion, j'aimerais vous raconter comment, en 1899, on avait célébré son jubilé d'or d'ordination sacerdotale. Bien sûr, on lui fit de grandes fêtes à Saint-Albert, mais ce qu'il est intéressant de noter c'est que le jour même de son jubilé, le 13 juin, il se trouvait en prairie - à préparer un traité - avec M<sup>gr</sup> Grouard, quelques officiers du gouvernement et un important groupe d'Indiens.

Ce n'est qu'à la toute dernière minute que M<sup>gr</sup> Grouard apprit la date exacte de l'ordination du père Lacombe et il ne voulut pas que cet anniversaire passât inaperçu, même s'il était complètement dépourvu de moyens pour le fêter. Discrètement, il avertit donc quelques personnes de l'événement, puis vers la fin de la journée, alors que les deux missionnaires étaient seuls dans la tente de M<sup>gr</sup> Grouard, ce dernier lui présenta ses meilleures félicitations au nom de tous les Oblats et lui offrit pour tout présent une boîte de cigares qu'il avait reçue en cadeau peu auparavant d'un curé des Etats-Unis.

Bientôt tout le personnel de la Commission, le gouverneur en tête, se présenta à la tente pour féliciter le jubilaire et lui serrer la main. On fit même quelques discours d'usage qui étaient tous écrits sur des écorces de bouleau. On rapporte que le père Lacombe fut bien ému de ce geste d'amitié inattendu et improvisé, et il eut peine à contenir son émotion quand il fit lui-même son petit discours. «Avant de congédier ses visiteurs, raconte M<sup>gr</sup> Grouard, il court chercher la boîte de cigares que je viens de lui donner, l'ouvre, et chacun s'empresse autour de lui, car il y a longtemps que les cigares ont disparu et que l'on est réduit à fumer la pipe. Cela tint lieu de banquet, de liqueurs, de bouquets et de feu d'artifice»<sup>84</sup>.

---

<sup>84</sup> *Les Petites Annales de la Congrégation des Missionnaires oblats de Marie Immaculée*, 1900, pp 260-263. Au sujet du père Lacombe voir aussi en Annexe 6 (pages 218-220) le discours que l'auteur a prononcé à l'inauguration de l'école Père-Lacombe, à Edmonton, le 23 février 1993.

13 décembre

## LES SOEURS DE L'ASSOMPTION

Il y a 137 ans<sup>85</sup>, naissait à Nicolet la congrégation des Soeurs de l'Assomption. Ce grand événement a eu lieu le 8 septembre 1853.

En 1853, tout était encore à bâtir au Québec dans le domaine de l'éducation. A cette fin, un prêtre de Nicolet, l'abbé Harper, avait pris une décision très audacieuse, celle de former une nouvelle congrégation religieuse, «avec l'étoffe du pays», comme il disait. Les premières recrues furent quatre jeunes institutrices.

Trente-huit plus tard, c'est à cette jeune congrégation que s'adressera M<sup>gr</sup> Grandin pour avoir des religieuses pour l'école résidentielle du Lac d'Oignon, près de Lloydminster. Les Soeurs de l'Assomption y sont restées jusqu'en 1985... Presque cent ans!

Entre-temps, ces religieuses ont rendu de très grands services à la population franco-albertaine, surtout en mettant sur pied, à Edmonton, leur célèbre Pensionnat de l'Assomption en 1926, devenu en 1960 l'«Académie Assomption». En 1926, 91 élèves s'étaient inscrites à cette institution. Dans les années 60 ce nombre avait augmenté jusqu'à 438.

Les Soeurs de l'Assomption ont aussi rendu d'éminents services à l'école Grandin, à l'école du Sacré-Coeur et à l'école Notre-Dame de Lourdes à Edmonton. Mais il faudrait mentionner aussi les nombreuses écoles du diocèse de Saint-Paul qui ont bénéficié de leur dévouement, de leur savoir-faire et de leur patriotisme!

---

<sup>85</sup>La congrégation des Soeurs de l'Assomption a été fondée le 8 septembre 1853 et c'est aussi le 8 septembre, en 1891, qu'elles sont arrivées dans l'Ouest canadien.

14 décembre

## LE VILLAGE DE LEGAL

Le village de Legal, au Nord de Morinville, a fait parler de lui depuis quelque temps à cause de la lutte énergique que des gens y ont menée pour obtenir une école française.

Pourtant les deux premières personnes à s'établir à cet endroit, en 1894, étaient deux Français qui s'étaient d'abord établis en Californie, mais qui avaient été attirés dans cette région par la publicité de l'abbé Jean-Baptiste Morin. C'étaient messieurs Théodore Gelot et Eugène Ménard.

Mais ce n'est que quatre ans plus tard, en 1898, que l'abbé Morin visitera lui-même cet endroit, en compagnie de l'abbé Samuel Bouchard qui était curé de Villeneuve et qui par la suite visita les familles de l'endroit.

L'année suivante, l'abbé Morin y amena le coadjuteur de M<sup>gr</sup> Grandin, M<sup>gr</sup> Émile Legal, afin de choisir un endroit pour y construire une église. On en entreprit la construction presque immédiatement. Les portes et les fenêtres furent données par M<sup>gr</sup> Grandin.

En 1900, il y avait une trentaine de familles à Legal. C'était suffisant pour avoir un curé, et M<sup>gr</sup> Grandin transféra le curé de Villeneuve à Legal pour y fonder la nouvelle paroisse à laquelle on donna le même patron que celui de M<sup>gr</sup> Legal, saint Émile. En 1914, Legal comptait plus de 230 familles, presque toutes d'origine française<sup>86</sup>. En 1943, ce chiffre s'élevait à 315, «presque toutes françaises», rapportait *La Survivance*.

Aujourd'hui, la population de Legal est de 954 âmes (328 foyers) et les francophones constituent environ 50% de cette population. Ils peuvent à juste titre se considérer comme les fondateurs du village et c'est sûrement un sujet de fierté. Il est regrettable et honteux qu'ils aient dû tellement se débattre pour obtenir une école française. Mais ça, ça fait partie de notre héritage albertain...

---

<sup>86</sup>Source: *History of the Catholic Church in Central Alberta*, 1914, pp 86-87.

17 décembre

## KOOTENAY BROWN

Parmi les remarquables pionniers de l'Alberta, il y en a un dont on ne parle plus que rarement mais qui mérite sûrement qu'on se souvienne de lui, quand ce ne serait que pour tous les efforts qu'il a déployés pendant de nombreuses années pour que le gouvernement fédéral crée le parc national de Waterton.

Cet homme-là avait vu le jour en Irlande en 1839 et était venu dans l'Ouest canadien en 1861, après avoir passé quelque temps aux Indes à la solde de l'armée britannique. Ici, il fut prospecteur, chasseur de bisons, postier sur la *Pony Express*, trafiquant de boissons alcoolisées, garde-forestier, guide pour des expéditions de chasse, éclaireur pour la Gendarmerie royale et bien d'autres choses encore, dont soldat et... meurtrier! Il s'était mérité ce dernier titre lors d'une querelle qu'il avait eue en 1877 avec un certain Louis Ell qui avait essayé, semble-t-il, de le tricher dans une histoire de queues de loup qu'on pouvait vendre à cette époque 2,50 \$ chacune!

Cet homme s'appelait John George Brown, mais il a été connu sous le nom de Kootenay Brown, surnom qu'il s'était acquis lors de contacts qu'il avait eus avec les Indiens Kootenay dans le sud de la Colombie-Britannique.

Kootenay Brown a sillonné l'Ouest canadien de Victoria à Fort Garry, au Manitoba, au moment où il n'y avait pas de routes et bien peu de points de repères, risquant sa vie régulièrement et s'adonnant à tous les métiers de l'époque. Mais durant les 25 dernières années de sa vie, il a consacré beaucoup d'énergie à convaincre le gouvernement fédéral de faire un parc national à Waterton. Cela ne s'est fait que graduellement, mais quand le parc a été créé, en 1932, il y avait 16 ans que Kootenay Brown était mort. Sans lui, ce magnifique parc au sud de l'Alberta n'existerait probablement pas aujourd'hui<sup>87</sup>.

---

<sup>87</sup>Source: Harold Fryer, *Alberta, The Pioneer Years*, Edmonton 1979; aussi William Rodney, *Kootenay Brown*.

18 décembre

## LE CALGARY TRAIL

Faire le trajet Calgary-Edmonton ou Edmonton-Calgary de nos jours ne pose pas de très grands risques et ça prend relativement peu de temps. Il n'y a pas tellement longtemps, quand il n'y avait que la route 2A et qu'il fallait passer par Hobbema, Wetaskiwin, Lacombe, Bowden, etc, c'était déjà pas mal plus long... Mais imaginez-vous qu'en 1883, quand Ad Macpherson et Jim Coleman ont mis sur pied leur première compagnie de diligence, qui s'appelait la *Royal Stage Lines*, on mettait six jours pour faire ce trajet. Le 24 juin, cette année-là, la diligence, tirée par un attelage de quatre chevaux, avait quitté Edmonton avec à son bord deux passagers, un nommé Herbert et un nommé Dunlop qui allaient prendre le train pour s'en aller dans l'est. A ce moment-là, la voie ferrée se terminait à 35 milles à l'est de Calgary. On était arrivé à destination le 30 juin, donc six jours plus tard! Mais ordinairement le voyage prenait dix jours!

La diligence de 1883 était une voiture qui servait à la fois à transporter des marchandises et des passagers. Ces derniers prenaient place à l'arrière de la voiture, sur deux bancs qui se faisaient face. Une toile les protégeait quelque peu du soleil, mais bien peu de la pluie. La voiture n'avait ni ressorts ni amortisseurs.

Quant à la route, et bien il n'y en avait pas! C'était au mieux un sentier qu'on perdait parfois de vue par une journée brumeuse. Inévitablement, au cours du voyage, on devait compter avec la boue, les maringouins, des ruisseaux qui avaient débordé, sans parler de la fameuse rivière la Biche qu'il fallait traverser à Red Deer. En hiver, on était sûr de frapper des tempêtes de neige et des froids insupportables.

Ce n'est que vers 1910, avec l'arrivée de l'automobile, qu'on commença à faire une route carrossable. Aujourd'hui, si on tient absolument à faire le voyage en voiture, il faut y mettre trois heures. Il n'y a sûrement pas de quoi se plaindre...<sup>88</sup>

---

<sup>88</sup>Source: Harold Fryer, *Alberta The Pioneer Years*, Langley, B.C., 1979, pp 24-30.

19 décembre

## LE NAUFRAGE DU PÈRE DESMARAIS

Il y a un petit hameau dans le nord de l'Alberta qui s'appelle Desmarais, en l'honneur du père Alphonse Desmarais, o.m.i., qui a été le premier missionnaire à visiter les Indiens de Wabasca en 1891. Par la suite, le père avait été envoyé au Yukon et un jour qu'il revenait à sa mission sur le bateau *Stratton* un terrible accident se produisit.

C'était le 24 octobre 1899 et le bateau descendait le fleuve Yukon au milieu des glaces flottantes. Vers minuit, les morceaux de glace formèrent une digue à travers le fleuve, et l'eau qui descendait avec un fort courant se gonfla en face de l'obstacle. Le curé de Dawson, le père Edmond Gendreau, o.m.i., raconte qu'aussitôt, un matelot saisit un câble et sauta de glaçons en glaçons jusqu'au rivage pour y fixer le câble solidement. À l'aide de ce câble, les passagers purent gagner le rivage, en pleine obscurité, en sautant de banquises en banquises. Mais pendant ce temps les glaces soulevèrent le bateau et le jettèrent sur le flanc. Puis une banquise souleva le derrière du bateau qui plongea entre les glaces et disparut aussitôt au milieu du bruit causé par l'explosion du moteur.

Fort heureusement tous les passagers eurent la vie sauve, mais le père Desmarais perdit tout ce qu'il avait: calice, livres, vins de messe, etc. Les effets qu'il était allé chercher à Montréal restèrent sur le chaland que tirait le bateau et qui fut aussi pris dans les glaces à 140 milles de la mission. Quant au père, il parcourut à pied, de peine et de misère, la distance qui le séparait de sa mission, n'ayant pour tout bagage que le linge qu'il avait sur le dos. «Le pauvre Père a souffert beaucoup de la faim, de la fatigue, du froid, de l'insomnie, écrivait le Père Gendreau. Enfin il est arrivé, c'est une merveille qu'il ne soit pas mort dans cet accident. Dieu soit béni»<sup>89</sup>.

---

<sup>89</sup> *Les Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée*, 1900, pp 70-71.

20 décembre

## SAINT-PAUL

Après l'échec de la colonie de Saint-Paul-des-Métis, dont nous avons parlé il y a quelque temps, on décida de donner une nouvelle orientation à ce projet. Dans son livre, *Joyau dans la plaine*<sup>90</sup>, le père Éméric Drouin, o.m.i., raconte l'astuce dont se servirent le père Adéodat Thérien et le ministre de l'Intérieur, M.F. Oliver, pour que, tout en demeurant dans la légalité, ces terres aillent à des Canadiens français.

C'est pratiquement dans le secret absolu qu'en 1909 le père Thérien recruta un grand nombre de Canadiens français pour leur offrir ces terres qui allaient devenir disponibles le 10 avril. Or ces gens se rendirent à Edmonton dès le 7 avril pour être sûrs d'être parmi les premiers à mettre la main sur ces homesteads qu'on pouvait obtenir tout simplement en payant les frais d'inscription de dix dollars.

Aussi, la plupart d'entre eux firent la queue toute la nuit au bureau des Terres du vendredi au samedi pour être sûrs de ne pas perdre leur place. Une neige mouillée tombait cette nuit-là et il ne faisait pas chaud. A la demande du père Thérien, des amis de la ville venaient apporter nourriture, breuvage et encouragements à ceux qui attendaient en ligne.

Tôt le samedi matin, des étrangers de Vegreville arrivèrent à Edmonton, mais quand ils virent cette longue ligne d'attente d'environ 350 pieds, ils se retirèrent. A neuf heures du matin, tous les Canadiens français entrèrent au bureau des Terres, payèrent leurs 10 \$ et devinrent sur-le-champ propriétaires de ces beaux homesteads de Saint-Paul.

Dans le livre du père Drouin, on peut voir la liste de ces 112 hommes qui, il y a maintenant plus de 80 ans, sont devenus les nouveaux propriétaires de la ville et de la région de Saint-Paul.

---

<sup>90</sup>Source: Éméric O. Drouin, o.m.i. *Joyau dans la plaine*, Québec, 1968, pp 251-317.

21 décembre

## LE PÈRE HENRI GIROUX

J'ai lu il y a quelque temps ce portrait à la fois sympathique et amusant d'un ancien missionnaire de la région de Rivière-la-Paix.

«Plutôt court, carré d'épaules, un visage jeune sous des cheveux grisonnants clairsemés, il marchait à petits pas rapides. Ses manières étaient brusques et son intelligence vive. Il portait une vieille soutane qui avait été faite pour un autre, boutonnée toute de travers, les poches remplies comme l'arrière d'un magasin, avec des taches ici et là depuis le collet jusqu'en bas où l'on remarquait une paire de bottes lamentables...»

Cet homme, c'était le Père Henri Giroux qui avait vu le jour à Saint-Sébastien, au Québec, en 1869, et qui était venu dans l'Ouest en 1896. Entre autres choses, il a fondé la mission de Wabasca et il a construit la mission de Saint-Bruno à Jousard. Mais il fut aussi, de 1911 à 1919 agent de colonisation du gouvernement fédéral. Il a vécu seul pendant longtemps à Wabasca et on rapporte que dans ce château de 14 pieds carrés, il avait développé des habitudes qui ne le quitteraient plus: quand il sortait sa pipe, il frottait son allumette sur le meuble le plus proche, s'allumait, puis jetait son allumette sur le plancher comme s'il avait encore été à sa mission ...

On a dit de lui qu'il était un excellent prédicateur, qu'il connaissait très bien les Indiens dont il parlait d'ailleurs plusieurs dialectes. Tous ceux qui le connaissaient l'aimaient bien parce qu'il était dévoué et généreux. Il est décédé en 1956 et a été inhumé dans le cimetière de Girouxville<sup>91</sup>.

---

<sup>91</sup>Sources: *Local History of Donnelly-Falher and Biographies of the Pioneers*, 1980, p. 26; Gaston Carrière, *Dictionnaire biographique des Oblats de Marie-Immaculée au Canada*, Ottawa, 1976, Vol. II, pp 92-93.

24 décembre

## UNE NUIT DE NOËL AU MILIEU DES NEIGES

«Belles partout, les fêtes de Noël sont particulièrement touchantes dans les missions du Nord de l'Amérique. La rigueur du froid, la neige qui couvre tout de son blanc manteau, l'immensité de la solitude, la simplicité primitive et la ferveur des pauvres enfants des bois donnent aux mystères de la crèche un caractère et une signification qu'on ne trouve nulle part ailleurs».

C'est dans un vieille revue missionnaire de 1893 que j'ai trouvé ce paragraphe qui est sûrement de nature à nous mettre dans le véritable esprit de Noël! Et puis on y cite cette lettre que le Père Albert Lacombe écrivait à son supérieur général:

«Après neuf heures de marche, raconte-t-il, [le Père Dupin et moi] arrivions au camp. Il y avait là cent loges qui formaient un village volant. Notre tente fut dressée au milieu, comme devant être la maison de Dieu et de la prière. Tous les jours, nous disions la messe. Notre tente de cuir pouvait recevoir jusqu'à cent personnes; elle se remplissait plusieurs fois, et j'affirme que, malgré la rigueur de la saison, nous n'y avons pas froid. Enfin, la nuit de Noël arriva. Grande excitation dans le camp. Malheur à qui serait resté endormi! Tout le monde voulait saluer l'Enfant-Jésus à minuit; il fallait être prêt.

«Quelle nuit claire et brillante! mais surtout quel froid! Voyez-vous ces cônes de neige disposés par ordre à peu de distance les uns des autres, avec une panache de fumée sur chacun d'eux? C'est le village que vos enfants évangélisent. Au milieu, vous remarquez une tente plus large et plus élevée: c'est l'église, ou plutôt c'est l'étable de Bethléem transportée au milieu des prairies... Qu'elle est belle notre Bethléem des prairies! Qu'ils sont beaux nos bergers enveloppés dans leurs fourrures! Que j'aime à les voir, ces pasteurs de grands troupeaux de buffalos, prosternés devant l'Agneau sans tache qui ôte les péchés du monde»<sup>92</sup>.

---

<sup>92</sup> *Les Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée*, 1893, pp 6-8.

26 décembre

## PEACE RIVER JIM

Il y a 35 ans, mourait à Calgary un homme extraordinaire dont bien des gens de la Rivière-la-Paix ont sans doute entendu parler. Il s'appelait Jim Cornwall, mais il a surtout été connu sous le nom de Peace River Jim.

Il avait vu le jour à Brantford, Ontario, en 1869, mais dès l'âge de 14 ans, il avait pris le large. Tant et si bien qu'à 21 ans, il avait déjà traversé l'Atlantique à plusieurs reprises.

Si on voulait résumer en quelques mots la vie de Peace River Jim, on pourrait dire qu'il fut matelot, trappeur, commerçant, bâtisseur de bateaux à vapeur, promoteur de chemins de fer et de mines, et bien d'autres choses encore. C'est lui, par exemple qui construisit le bateau *Midnight Sun* en 1904, le premier compétiteur de la Baie d'Hudson sur la rivière Athabasca. Et c'est lui encore qui construisit le *Northern Light* sur le Petit Lac des Esclaves en 1907.

Jim Cornwall était arrivé dans la région de Rivière-la-Paix en 1897. Lui qui avait pourtant fait tant de voyages sur la planète, estimait que c'était là le plus beau pays du monde. Il dépensa beaucoup d'énergie et d'argent personnel à le faire connaître par toutes sortes de moyens, et à améliorer la condition de vie des gens qui y étaient. En 1908, il se fit élire à la Législature albertaine sous la bannière libérale et il profita de cette situation avantageuse pour promouvoir la construction de chemins de fer dans la région.

Peace River Jim a été un homme d'idéal, une espèce de visionnaire, un philanthrope, un bâtisseur de pays, doué d'une puissante énergie, qui s'intéressait autant aux arts et aux livres qu'à la chasse, à la pêche et aux mines. Un grand Albertain<sup>93</sup>!

---

<sup>93</sup>Source: Harold Fryer, *Alberta, The Pioneer Years*, Edmonton 1979, pp 85-90.

27 décembre

## LE JUNIORAT SAINT-JEAN

Un des plus importants monuments de la fierté franco-albertaine, c'est sûrement la Faculté Saint-Jean d'Edmonton. Il y a tout près de 80 ans, le 27 décembre 1911, avait lieu l'inauguration officielle de cette institution. En grande pompe, l'évêque de Saint-Albert, M<sup>gr</sup> Émile Legal, était venu célébrer une messe pontificale dans la petite chapelle flambant neuve, puis il avait béni la maison. Cet édifice est toujours là aujourd'hui et sert de résidence aux étudiants et étudiantes de la Faculté.

Cette institution fut d'abord un Juniorat, c'est-à-dire une école pensionnat dont la mission était de former de jeunes gens qui avaient peut-être une vocation religieuse. Partout où ils s'établissaient, les Oblats mettaient sur pied de tels établissements pour assurer leur propre relève<sup>93A</sup>.

Jusqu'en 1936, le Juniorat accueillait des élèves de toutes nationalités et les francophones étaient assez peu nombreux. Les élèves s'appelaient Barney, Sullivan, Wachowicz et parfois Tétreault ou Gaudet. M<sup>gr</sup> John Bokenfohr, M<sup>gr</sup> Fergus O'Grady et M<sup>gr</sup> Anthony Jordan furent trois anciens du Juniorat Saint-Jean. Mais en 1936, le père Henri Routhier - un des premiers junioristes qui était devenu professeur et qui allait lui aussi devenir évêque - le père Routhier, donc, entreprit des démarches pour faire de cette institution une école de langue française. Et il y réussit.

Quand le collège des Jésuites ferma ses portes en 1943, après 30 ans de service à la population franco-albertaine, le Juniorat Saint-Jean deviendra collège et sera reconnu comme le bastion de la langue et de la culture françaises en Alberta. Depuis 1972, le Collège est devenu une institution postsecondaire, puis une faculté.

C'est encore de ce côté-là qu'on se tourne quand on scrute l'avenir de la communauté franco-albertaine.

---

<sup>93A</sup>Source: *Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée*, 1922, pp 260-266.

28 décembre

## UN HOMME MORT À LA POMPE

Quelques années avant la première guerre mondiale - vers 1910 - par un beau soir d'hiver, un certain William Spindler transportait un lourd voyage de billots à une cour à bois située à quelque 70 milles au sud-ouest d'Edmonton. Comme il faisait très froid et que ses chevaux étaient épuisés par une dure journée d'ouvrage, William Spindler décida d'arrêter à un poste de relais pour y passer la nuit. Et voici qu'après avoir mené ses chevaux à l'étable, il entendit une espèce de gémissement près de la pompe, non loin de l'étable.

M. Spindler s'approcha de la pompe avec sa lanterne, et il y trouva un homme qui avait une main sur la poignée de la pompe et qui avait grand peine à se tenir debout. Sa tête et le haut de son corps étaient figés dans du sang coagulé et gelé. Son autre main pendait, sans aucune force et il avait les deux pieds gelés. Spindler attrapa cet homme au moment où il allait s'évanouir.

Spindler se hâta vers la maison pour aller chercher de l'aide. Qui est ce pauvre homme dehors, près de la pompe? demanda-t-il. Ah! le pauvre diable, lui répondit-on. Il s'est fait tuer ce matin quand un arbre est tombé sur lui. On l'amène chez le coroner à Edmonton demain matin! Spindler eut du mal à persuader ces gens que le gars n'était pas mort et qu'il fallait le rentrer dans la maison et en prendre soin. Le lendemain, on transporta le pauvre homme à Edmonton et il survécut à ce voyage de 45 milles. Quelques années plus tard, William Spindler devait revoir cet homme qui conduisait un tramway à Edmonton. Il le reconnut et le salua en soulevant sa casquette, révélant ainsi une large cicatrice blanche sur le dessus de sa tête.

On ne sait pas qui était cet homme que Spindler avait trouvé «mort la pompe», mais, semble-t-il, il serait allé outre-mer avec l'armée canadienne durant la guerre 1914-1918 et il serait mort - pour le vrai cette fois - au champ d'honneur!<sup>94</sup>

---

<sup>94</sup>Source: Harold Fryer, *Alberta, The Pioneer Years*, Edmonton 1979, p. 127.

31 décembre

## UN JOUR DE L'AN DANS LES BOIS DE L'ALBERTA

Quand il était un jeune missionnaire, en 1903, le père Gustave Simonin avait été envoyé dans un campement cri près du Lac la Biche pour le jour de l'An. C'était sa première sortie missionnaire seul et son supérieur estimait sans doute que c'était là le meilleur moyen d'apprendre la langue<sup>95</sup>.

Le missionnaire fut reçu dans une des bicoques du camp par une excellente famille: on lui donna un coin pour y étendre sa couverture et y dormir pendant la nuit. Mais voici qu'à minuit sonnait, il se fait réveiller par une fusillade et un tintamarre épouvantable. Dans la demi-obscurité, le père Simonin voit la ménagère qui se lève, ranime le foyer et y suspend sa grosse marmite pleine. Les visiteurs qui avaient fait tant de bruit entrent, serrent la main au prêtre et déjà échangent des vœux de bonne année! La ménagère étend sur le parquet de terre battue une nappe graisseuse, vieux lambeau de sac qui ne fut jamais blanc, puis tout le monde s'assied tout autour et chacun plonge ses doigts dans le chaudron à l'invitation du maître du logis. On mange autant qu'on peut puis chacun allume sa pipe, en guise de digestif de ce repas en même temps qu'appétitif de celui qui va suivre... Car il faudra faire le tour du campement, et partout, on sera reçu de la même façon...

À neuf heures du matin, rapporte le missionnaire, tout le monde était quand même présent à la messe et y assista avec piété. Mais tout le jour, les visites se poursuivirent, et le soir eut lieu un grand bal au cours duquel les ménagères mirent en commun les victuailles échappées au carnage de la journée..!

«Demain, commentait le père Simonin, ils devront se remettre à chasser et à pêcher pour vivre; s'ils ne réussissent pas, ils jeûneront; qu'importe! ils auront le souvenir de s'être rassasiés la veille»<sup>96</sup>.

---

<sup>95</sup> *Les Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée*, 1903, pp 9-12.

<sup>96</sup> N.B. Il est intéressant de noter que le Père Gustave Simonin est décédé le **1er janvier 1949**.

2 janvier

## LA DISPARITION DU BUFFALO

La disparition presque soudaine du bison des prairies de l'Ouest, vers 1879, demeure un phénomène assez mystérieux. Vers 1865, Kootenay Brown et quelques compagnons étaient partis du sud de la Colombie-Britannique pour se rendre au Fort Edmonton. Quand nous sommes sortis des montagnes, raconte Brown, nous sommes montés sur un escarpement et «les prairies, aussi loin que nous pouvions les voir... n'étaient qu'une masse vivante de bisons»<sup>97</sup>.

Les récits sont d'ailleurs nombreux où l'on parle de ces milliers de bisons qui parcouraient les prairies. Pour les Indiens, c'était une manne qui ne devait jamais manquer. Le bison constituait l'élément de base de leur nourriture, de leurs vêtements, de leurs habitations. Pourtant, une vingtaine d'années plus tard, c'était fini. Qu'est-il donc arrivé?

On rapporte que les Métis, qui eux aussi dépendaient largement du bison pour vivre, ne chassaient que pour leurs besoins. Leurs chasses étaient d'ailleurs très réglementées. Le Père Lacombe, rapporte-t-on, enseignait aux Métis et aux Indiens que le gaspillage était un péché. Apparemment cependant, les Pieds-Noirs étaient de vrais gaspilleurs, tuant pour le simple plaisir de tuer, ne gardant que les peaux de bison pour leur fourrure, et la langue pour leur nourriture. Plusieurs Blancs dans le sud de l'Alberta ne tuaient aussi que pour la fourrure.

Kootenay Brown, pour sa part, raconte qu'il était inévitable que le bison disparaisse si on voulait coloniser l'Ouest. Il avait même entendu dire que le gouvernement des Etats-Unis offrait une prime pour tuer les bisons. C'est le moyen qu'on avait adopté, explique-t-il, pour éliminer les Sioux<sup>98</sup>!

---

<sup>97</sup> Harold Fryer, *Alberta, The Pioneer Years*, Edmonton 1979, p. 10.

<sup>98</sup> *Ibidem*, p. 12

3 janvier

### «TWELVE-FOOT DAVIS»

Nous avons parlé le mois dernier d'une figure légendaire de la région de Rivière-la-Paix, «*Peace River Jim*». Or ce *Peace River Jim* s'était fait un remarquable ami lorsqu'il était arrivé dans la région vers 1897, et cet ami était connu sous le nom de «*Twelve-Foot Davis*».

Un soir que les deux hommes admiraient la beauté du paysage sur le sommet des collines, au confluent de la rivière la Paix et de la rivière Smoky, là où se trouve maintenant la ville de Peace River, Davis confia à Peace River Jim que lorsqu'il mourrait, c'est là qu'il voulait être enterré.

Jim n'oublia jamais ce souhait de son ami. Quelques années plus tard, il apprit lors d'un voyage à Edmonton que son ami Davis était décédé à Grouard et qu'il y avait été inhumé. Le souhait de son ami continua à hanter Jim Davis jusqu'au jour où il sollicita et obtint la permission d'exhumer ses restes et de les transférer au sommet de la colline de Peace River.

Personnellement, je n'ai pas vu le tombeau de *Twelve-Foot Davis*, mais on me dit qu'on ne peut pas manquer de le remarquer car la pierre tombale de granit a la forme d'un arbre qui a été coupé par des castors. Sur cette pierre, juste en dessous du nom de Davis, Jim fit graver l'inscription suivante: «Il était l'ami de tous; il n'a jamais verrouillé la porte de sa cabane».

C'était un bel hommage à rendre à cet homme qui était vénéré aussi bien par les Indiens que par les Blancs. De fait, dit-on, sa cabane n'était jamais verrouillée de sorte que tout voyageur affamé ou fatigué pouvait s'y arrêter pour se faire un repas et y passer une bonne nuit<sup>99</sup>!

---

<sup>99</sup>Source: Harold Fryer, *Alberta, The Pioneer Years*, Edmonton 1979, p. 86.

4 janvier

## WILFRID GARIÉPY

Les Franco-albertains sont très peu nombreux sur la scène politique actuelle. Mais il fut un temps où ils eurent beaucoup d'influence à la Législature albertaine ou au conseil municipal d'Edmonton. Parmi ceux qui se sont particulièrement illustrés à Edmonton, il faut accorder une large place à l'honorable Wilfrid Gariépy qui fut commissaire d'écoles, échevin de la ville d'Edmonton de 1907 à 1909 et qui, en 1913, ayant été élu député provincial sous la bannière libérale dans le comté de Beaver River, devint par la suite ministre des Affaires municipales pour le gouvernement de l'Alberta.

Né à Montréal en 1877, Wilfrid Gariépy était venu dans l'Ouest avec son père Joseph-Hormidas Gariépy en 1893<sup>100</sup>. La famille Gariépy figure sûrement parmi les grandes conquêtes du prêtre-colonisateur J.-B. Morin. Le père de Wilfrid Gariépy fut un homme d'affaires important, en son temps, et devint lui-même conseiller municipal. On rapporte qu'il devint un des citoyens les plus riches et les plus influents de la province de l'Alberta<sup>101</sup>.

Quand il eut terminé ses études secondaires, Wilfrid alla étudier à l'université McGill, à Montréal<sup>102</sup>, et il revint à Edmonton en 1893 pour y pratiquer sa profession d'avocat qui allait être très brillante.

Wilfrid Gariépy fonda le journal *Le Courrier de l'Ouest* qui devint plus tard *Le Progrès albertain*. Il fut président de l'Union des municipalités de l'Alberta, président du Club libéral, directeur de la Société d'Aide à l'enfance d'Edmonton, membre des Chevaliers de Colomb, de la Société Saint-Jean-Baptiste, etc. Il se dévoua d'une façon particulière à faire connaître la ville d'Edmonton et la province d'Alberta qu'il affectionnait profondément.

---

<sup>100</sup>Edward Hart, *Ambitions et réalités*, Edmonton, 1981, p. 25.

<sup>101</sup>Mgr Emile Legal, *Short Sketches of the History of the Catholic Churches and Missions in Central Alberta*, Edmonton, 1914, p. 143.

<sup>102</sup>Selon Mgr Legal (op. cit.), Wilfrid Gariépy étudia auparavant au collège Saint-Laurent et à l'Université Laval.

7 janvier

## NORDEGG

Nordegg: ça vous dit quelque chose? Non? Et bien, je vais vous le dire: c'est une petite ville - mais toute petite - située au flanc des Montagnes Rocheuses non loin de Rocky Mountain House.

Le centre-ville? C'est maintenant un camp de prisonniers à sécurité minimale.

Ce qu'il y a d'intéressant au sujet de Nordegg, c'est que ce fut jadis une ville prospère et moderne, fondée en 1915 par un Allemand, M. Martin Nordegg, qui y avait découvert une importante mine de charbon quelques années plus tôt.

Cet homme était venu au Canada en 1906 avec l'idée d'y faire fortune dans l'industrie minière. Avec l'aide de capitaux européens, il réussit non seulement à ouvrir sa mine mais aussi à bâtir la ville. Il voulait que cette ville soit très moderne et il avait même décidé de mettre des bains et des toilettes dans toutes les maisons. Ses proches collaborateurs le lui déconseillèrent, mais il fit quand même à sa tête, du moins pour les maisons les plus riches. Quelle ne fut pas sa surprise quand il se rendit compte par la suite qu'on se servait des bains pour entreposer le charbon et des toilettes pour donner le bain aux bébés!

Au sommet de sa prospérité, la ville de Nordegg eut une population de 3,500 âmes, et durant les années où elles furent en opération, les mines de Nordegg produisirent 10 millions de tonnes de charbon. En 1955, les trains n'ayant plus besoin de charbon, on dut fermer la mine de Nordegg. Aujourd'hui, il ne reste plus rien du rêve de Martin Nordegg. Cet homme fut néanmoins un grand Albertain et un grand Canadien. Il est décédé à Ottawa en 1948. Il était âgé de 79 ans<sup>103</sup>.

---

<sup>103</sup>Sources: Harold Fryer, *Alberta, The Pioneer Years*, Edmonton 1979, pp 135-138; Bernard Gheur, *Retour à Calgary*, Paris, 1985, pp 96-99.

8 janvier

## M<sup>GR</sup> GRANDIN APPREND QU'IL EST NOMMÉ ÉVÊQUE

Le père Vital Grandin, qui allait devenir le premier évêque de Saint-Albert, arriva à la Rivière Rouge en 1854, alors qu'il était âgé de 25 ans. Presque immédiatement, M<sup>gr</sup> Taché l'envoya à la lointaine mission de l'Île-à-la-Crosse, d'où il devait visiter les autres jeunes missions qu'on venait de fonder à Fort Chipewyan, Fond du Lac et Fort Resolution au Grand Lac des Esclaves.

C'est en se rendant à ce dernier endroit, en 1857, qu'il trouva pendues à un arbre, et soigneusement enveloppées dans de l'écorce de bouleau, des lettres que M<sup>gr</sup> Taché avait écrites à ses Oblats du Nord<sup>104</sup>. L'une de ces lettres, adressées au père Grandin, lui ordonnait formellement de retourner immédiatement à la mission de l'Île-à-la-Crosse. C'était un ordre difficile à comprendre, mais le père Grandin rebroussa chemin et entreprit le difficile voyage qui devait le ramener à son port d'attache: un voyage de 22 jours qui fut pour le jeune missionnaire un vrai chemin de croix. Ce qu'il ne savait pas, c'est que des démarches avaient été entreprises pour qu'il soit nommé évêque et que M<sup>gr</sup> Taché tenait à pouvoir le rejoindre dès que la nouvelle serait confirmée par Rome.

Ce n'est quand même qu'au mois de juillet 1858 que cette nouvelle arriva au père Grandin à l'Île-à-la-Crosse. Et cela fut pour lui un véritable coup de foudre. Il n'était âgé que de 29 ans, il se croyait indigne d'accéder à ce poste et inapte à en remplir les fonctions. Mais M<sup>gr</sup> Taché ne changea pas d'idée, et le Fondateur des Oblats, M<sup>gr</sup> de Mazenod, lui ordonna de se rendre à Marseille car il voulait lui-même le consacrer évêque, ce qu'il fit le 30 novembre 1859.

Fidèle à lui-même, le jeune évêque choisit pour devise cette parole de saint Paul: «Dieu choisit ce qu'il y a de faible dans le monde» (I Cor. I: 27)<sup>105</sup>.

---

<sup>104</sup> Jonquet, *Mgr Grandin*, Montréal, 1903, p. 86.

<sup>105</sup> Ibidem, pp 89-99.

9 janvier

## SAM LEVINGSTON

Selon certains historiens, la première personne à s'établir à Calgary fut Sam Levingston qui fait maintenant partie de la légende de cette ville. Il était né en Irlande en 1830, et à l'âge de dix ans seulement il était venu en Amérique, plus précisément dans l'état du Wisconsin où il avait des cousins. Dès qu'il fut assez vieux cependant, il partit pour l'aventure du côté de la Californie, mais éventuellement il prit la route du Canada avec d'autres aventuriers. On ne sait pas trop quelle route ces hommes ont suivie, mais il semble qu'ils se seraient rendus au Fort Edmonton et même à Athabasca Landing. Ce qui est certain, en tout cas, c'est que Sam Livingston s'est rendu au Fort Victoria, au nord-est d'Edmonton, puisque c'est là qu'il a rencontré sa future épouse, Jane Mary Howse.

Sa vie d'aventures ne se termina pas là pour autant. En 1873, il s'établit dans le sud de l'Alberta où il mit sur pied un poste de traite, plus précisément à Jumping Pound, poste qu'il déménagea peu après sur les bords de la rivière Elbow. Éventuellement, il se construisit une maison dans le district aujourd'hui situé près du réservoir Glenmore.

Sam Livingston pratiqua l'élevage - et avec succès - mais en plus il s'adonna à l'agriculture, au jardinage et fit même venir des pommiers de l'est du Canada et réussit à les faire produire à Calgary. À l'âge de 67 ans, la carte de route de Sam Levingston était plus remplie que celle de bien d'autres qui auraient vécu 30 années de plus! Au milieu de toutes ses aventures et activités, celui qu'on a qualifié de citoyen le plus pittoresque de Calgary, réussit à élever une famille de 14 enfants!

Sam Levingston est décédé le 4 octobre 1897. Des centaines de personnes sont venues de plusieurs milles à la ronde rendre hommage à celui qu'on considérait comme le premier citoyen de Calgary.

10 janvier

## LE VILLAGE DE LAMOUREUX

La paroisse Notre-Dame de Lourdes, à Lamoureux, a une longue histoire puisqu'elle remonte à 1875, alors que Messieurs Joseph et Francis Lamoureux, Baptiste Beaupré et James Reid s'établissaient sur la rive nord de la rivière Saskatchewan du Nord, juste en face de la ville actuelle de Fort Saskatchewan qui n'existait pas encore.

Après qu'il se fut établi au moins provisoirement, Joseph Lamoureux partit pour le Québec y chercher sa propre famille ainsi que plusieurs de ses frères dont Amable et Moïse. En 1875, c'était toute une aventure que de venir s'établir ici. À partir de Winnipeg, par exemple, le seul moyen de transport était les fameuses charettes de la Rivière Rouge!

Dès la même année, les Oblats de Saint-Albert commencèrent à offrir des services religieux à Lamoureux et cela devait durer jusqu'en 1891: c'est M. Joseph Lamoureux qui les hébergeait lors de leurs visites. En 1891, la paroisse comptait 25 familles et elle eut son premier prêtre résident en la personne de l'abbé E. Dorais qui venait du Québec. Il devait demeurer à la tête de la paroisse jusqu'à sa mort prématurée le 16 mars 1908. Il avait 45 ans<sup>106</sup>.

Plusieurs curés se sont par la suite succédé à la tête de la paroisse, mais aujourd'hui, il n'y a plus de prêtre résident. La paroisse de Lamoureux est desservie par le curé de Fort Saskatchewan, de l'autre côté de la rivière.

Mais comment la paroisse de Lamoureux fut-elle placée sous le vocable de Notre-Dame de Lourdes? Ça, c'est une belle petite histoire que je vais vous raconter demain.

---

<sup>106</sup>Mgr Émile Legal, *Short Sketches of the History of the Catholic Churches and Missions in Central Alberta*, Edmonton, 1914, pp 77-79.

Le 11 janvier

## COMMENT LA PAROISSE DE LAMOUREUX EST DEVENUE LA PAROISSE NOTRE-DAME DE LOURDES

En 1891, le père Joseph Lestanc était le supérieur de la maison oblate de Saint-Albert et il demeurait donc avec M<sup>gr</sup> Vital Grandin.

Il raconte comment la paroisse de Lamoureux, dont nous avons parlé hier, a été placée sous le vocable de Notre-Dame de Lourdes. Voici son histoire: depuis longtemps M<sup>gr</sup> Grandin souffrait d'un mal d'oreille extrêmement douloureux, et ce mal ne le quittait à peu près jamais. Et on sait comment cette douleur est difficile à endurer!

Un soir que cette douleur était devenue littéralement insupportable, il fit le voeu de dédier à Notre-Dame de Lourdes la prochaine paroisse qu'il fonderait dans son diocèse si sa bonne Mère du ciel lui accordait la faveur d'atténuer un peu sa souffrance.

Il faut se souvenir que les apparitions de Lourdes étaient relativement récentes puisqu'elles avaient eu lieu en 1858 et que le fait d'honorer la sainte Vierge de cette façon constituait un peu une nouveauté.

Or les douleurs d'oreille de M<sup>gr</sup> Grandin disparurent presque complètement, tant et si bien que le lendemain matin, poursuit toujours le père Lestanc, il se crut entièrement guéri. C'est quelque temps après cela qu'il plaça la paroisse de Lamoureux sous le vocable de Notre-Dame de Lourdes<sup>107</sup>.

---

<sup>107</sup> Mgr Émile Legal, *Short Sketches of the History of the Catholic Churches and Missions in Central Alberta*, Edmonton, 1914, p. 78.

14 janvier

## PIED-DE-CORBEAU, GRAND CHEF DES PIEDS-NOIRS

Le chef Pied-Noir Pied-de-Corbeau et le père Albert Lacombe étaient deux grands amis. Et quand Pied-de-Corbeau est mort, le 17 avril 1890, le père Lacombe prit le temps d'écrire sa biographie qui fut publiée dans le *MacLeod Gazette* les 22 et 29 mai de cette même année. C'est dans cet article que le père Lacombe décrit cette nuit terrible de 1865 où les Cris fondirent sur les Pieds-Noirs en pleine nuit à la rivière Bataille, entre Edmonton et Red Deer<sup>108</sup>.

A ce moment-là, c'est le père de Pied-de-Corbeau qui était le Grand Chef des Pieds-Noirs, mais c'est le courage et l'impétuosité du fils qui sauvèrent les Pieds-Noirs d'un massacre complet cette nuit-là. Il s'est battu comme un ours, raconte le père Lacombe. C'était en fait sa première bataille. Par la suite, il devait s'illustrer dans 18 autres batailles et il fut blessé six fois. À la mort de son père, il lui succéda à la tête des Pieds-Noirs. Deux jours après cet événement, raconte encore le père Lacombe, alors que Pied-de-Corbeau était à cheval, il arracha un enfant des mâchoires d'un ours grizzly et, à la vue de tout le camp, il tua cette bête féroce avec sa lance.

C'est Pied-de-Corbeau aussi qui signa le traité numéro 7, traité par lequel les Pieds-Noirs concédaient leurs droits à leur territoire pour permettre au gouvernement d'aller de l'avant avec ses politiques d'immigration. C'était en 1877. En 1885, sur les conseils du père Lacombe, il ne permit pas que les Pieds-Noirs participent à la rébellion des Métis et des Indiens dans le Nord-Ouest.

Le père Lacombe l'appelait *Omaxim*, c'est-à-dire un grand homme, «un homme remarquable par sa bravoure, sa sagesse, sa libéralité, et par toutes ces qualités qui rendent un homme populaire et respecté par son peuple»<sup>109</sup>.

---

<sup>108</sup> Voir 4 décembre.

<sup>109</sup> Source: Magazine *Early West*, publiée par la Historical Society of Alberta [sans date]; voir aussi *Memories of Cluny*, 1985, pp 16-17.

15 janvier

## ALBERTA, «PAYS DES ESPOIRS PERDUS»

Le *Calgary Herald* du 12 janvier 1924 reprenait un article signé par Winnifred Reeve et qui avait été commandé par le *London Board of Trade*, pour faire connaître les vastes possibilités que l'Alberta était en mesure d'offrir aux immigrants britanniques.

Cet article avait auparavant été publié dans un grand nombre de journaux d'Angleterre, évidemment, et il faisait état des possibilités d'élevage, d'agriculture, de commerce des fourrures et de tout autre sujet susceptible d'attirer vers l'Alberta le surplus de population de l'Angleterre, en particulier les vétérans de la Première Guerre mondiale.

Avant d'écrire cet article, M<sup>me</sup> Reeve avait beaucoup voyagé dans notre province et avait interviewé un grand nombre de personnes.

Il est intéressant de noter la perception qu'on avait de l'Alberta à cette époque. Elle dépendait sans doute de la façon dont on avait réussi... On disait que c'était «le dernier des grands pays», «un pays qui fait un homme ou le détruit»... Pour certains, c'était «le pays du soleil» - Sunny Alberta -, une «terre de promesse», une «terre d'optimisme», «la terre de l'homme», «la terre de Dieu», alors que pour d'autres, c'était «une terre de vampire», «une terre de crève-cœur», «le pays des espoirs perdus»...

16 janvier

## MILTON MARTIN

*La Survivance* du 13 janvier 1943 annonçait qu'un citoyen bien connu d'Edmonton, M. Milton Martin, venait d'être ré-élu président de la Commission d'urbanisme de la ville d'Edmonton. «Il occupera cette position pour la treizième année consécutive, pouvait-on lire. C'est dire l'estime que l'on a pour notre concitoyen».

De fait, ce M. Milton Martin était un Franco-albertain tout à fait remarquable. Déjà en 1914, on vantait la part active qu'il avait prise dans le développement de l'Alberta et du Nord-Ouest et ses remarquables réussites dans le monde des affaires<sup>110</sup>.

Milton Martin avait vu le jour en 1872, à Clintonville, N.Y., et avait fait ses études à l'Académie du Plateau à Montréal et au Collège de Joliette. De là, il s'était rendu à Vancouver en 1887 puis dans le district de Kootenay en 1890, ensuite dans le Yukon en 1898, touchant à différents métiers et acquérant une expérience variée qui allait lui servir plus tard.

C'est en 1906 qu'il est arrivé à Edmonton, et immédiatement il a entrevu le grand potentiel de la région. Il a fondé sa propre agence d'immeuble, et a tôt fait de se faire remarquer par sa réussite dans les affaires. C'est ainsi qu'en 1908, M<sup>gr</sup> Legal confia à ses soins les affaires matérielles du diocèse de Saint-Albert et en 1912, quand le siège épiscopal a été transféré à Edmonton, toutes les finances de l'archidiocèse. À la même époque, M. Martin fut élu président de la Chambre de Commerce d'Edmonton, ce qui indique bien que son esprit d'entreprise n'avait pas échappé aux hommes d'affaires d'Edmonton. Plus tard, les Oblats eurent aussi recours à ses services et il devint le président de l'imprimerie *La Survivance*. Voilà, résumée en bien peu de mots, la carrière d'un homme qui demeure encore aujourd'hui un objet de fierté pour les Franco-albertains.

---

<sup>110</sup>Mgr Émile Legal, *Short Sketches of the History of the Catholic Churches and Missions in Central Alberta*, Edmonton, 1914, pp 150-151.

17 janvier

## GRAND ÉMOI À FALHER

Il y avait jadis à Falher, comme dans beaucoup d'autres villages francophones de l'Alberta, un pensionnat tenu par des religieuses. Celui de Falher avait été fondé en 1920 par les Soeurs de Sainte-Croix, mais ce n'est que huit ans plus tard qu'on a eu enfin un édifice pour loger les pensionnaires.

Entre-temps, on avait aménagé le sous-sol de l'ancienne église de Falher pour servir de couvent aux religieuses et de dortoir pour les filles. Quant aux garçons, ils couchaient dans le grenier du presbytère où il n'y avait pas de fenêtre, et où il faisait bien froid en hiver. «Le matin, on brisait la glace dans les bols d'eau et, pour se réchauffer et se sécher les mains, on se mettait au-dessus de la lampe», raconte une surveillante de ce temps-là.

Toujours est-il que deux ans avant que le nouveau pensionnat fût terminé, en 1928, - on était au 15 janvier 1926 - vers onze heures du soir, un cri retentit chez les Soeurs qui étaient au sous-sol de l'église: Au feu! On aperçoit une grosse flamme qui semble sortir du toit du presbytère. Et les garçons qui dorment dans le grenier...! Et les deux religieuses surveillantes...!

Aussitôt, on sonne l'alarme en agitant la cloche de l'église. Les soeurs se rendent au presbytère mais il n'y a pas de panique: la religieuse surveillante fait habiller rapidement les garçons. Le feu n'est pas dans l'intérieur du dortoir, mais dans le tuyau de la cheminée qui est tout rouge.

On s'était aperçu du danger assez tôt pour éviter la catastrophe<sup>111</sup>.

---

<sup>111</sup>Sr Alice Giroux, *Les Soeurs de Sainte-Croix dans l'Ouest canadien*, Montréal, 1973, pp 63-64.

18 janvier

## LE VILLAGE DE TROCHU

En janvier 1914, le père P. Bazin, curé de Trochu, disait de ce district qu'il était connu pour être un des plus beaux de toute l'Alberta.

La fondation de la paroisse de Trochu remonte à 1907, alors qu'on a construit une église dédiée à Sainte-Anne des Plaines. Ce sont des religieux français, les pères de Tinchebray, qui à cette époque avaient la responsabilité de la paroisse. Ces pères avaient aussi la responsabilité d'autres paroisses telles que Stettler, Innisfail et Red Deer.

Dès son arrivée à Trochu, en 1909, le père Bazin avait acheté les plus belles terres de la région avec l'idée de les revendre au prix coûtant à des colons catholiques et préféablement de langue française.

En 1914, il y avait à Trochu une école dirigée par les soeurs de la Charité d'Evron: on y comptait 50 enfants. Mais les soeurs dirigeaient aussi un pensionnat pour jeunes filles et enfants des deux sexes. Les soeurs d'Evron avaient aussi fondé un hôpital en 1911.

En janvier 1914 donc, le père Bazin écrivait au secrétaire de la Société du Parler français à Edmonton pour lui demander de faire connaître ce beau district, surtout à des Canadiens français. «Les terres sont de tout premier choix, écrivait-il... c'est la crème du District; elles sont toutes dans le voisinage immédiat de l'église et de l'école». Je ne sais pas combien de gens ont répondu à l'invitation du père Bazin, mais c'était sûrement un bon marché car le prix de la terre variait entre 16,00 \$ et 30,00 \$ de l'acre suivant la proximité du village et leurs conditions<sup>112</sup>.

---

<sup>112</sup>Mgr Émile Legal, *Short Sketches of the History of the Catholic Churches and Missions in Central Alberta*, Edmonton, 1914, p. 100. Aussi Archives provinciales: Lettre du père P. Bazin au secrétaire de la Société du parler français, 8 janvier 1914.

21 janvier

## URSULE BEAUREGARD DONNE SON FILS À M<sup>GR</sup> GRANDIN

Il apparaît étrange de trouver dans les archives de l'Alberta de vieux contrats par lesquels des parents donnaient leurs enfants à l'évêque ou aux religieuses.

Il y a, par exemple, celui-ci que je lis textuellement:

«Je soussignée, Ursule Beauregard, je donne à Sa Grandeur, M<sup>GR</sup> Grandin, Évêque de Saint-Albert, mon petit garçon Pierre Larocque, âgé de six ans. Monseigneur l'élèvera comme il le jugera à propos et sera maître de lui, jusqu'à sa majorité. Si pour une raison ou pour une autre je voulais retirer mon garçon de la mission, avant le temps fixé, je devrais payer quarante piastres par an pour tout le temps qu'il aura été à la charge de M<sup>GR</sup> l'évêque de Saint-Albert. Saint-Albert 21 janvier 1875».

Et c'est signé:

Ursule Beauregard

J.M. Lestanc, o.m.i.

Vital J. Grandin, Evêque de Saint-Albert, O.M.I.

On peut trouver beaucoup d'autres contrats de cette nature par lesquels des gens donnaient leurs enfants, surtout à l'Orphelinat des Soeurs Grises de Saint-Albert. À cette époque-là, la population de Saint-Albert était surtout métisse et ces gens se déplaçaient beaucoup, surtout pour aller à la chasse au bison. On peut supposer que c'était là pour eux une façon de s'assurer que leur enfant recevrait une bonne éducation et ne manquerait pas du nécessaire<sup>113</sup>.

---

<sup>113</sup> Source: Les Archives provinciales. Texte publié dans *Le Salon*, Vol. II, No 1, p. 11.

22 janvier

## LES BÂTISSEURS DE CATHÉDRALES

Voici comment le père Louis Culerier racontait, en 1900, de quelle façon on avait entrepris la construction de la troisième cathédrale de Saint-Albert qui est l'église actuelle.

«Notre église, dit le père curé, a jadis été la perle du pays. Mais l'âge - 30 ans - l'a ruinée. Il faut la rajeunir. Allons, mesdames et mesdemoiselles, cousez, tricotez, faites des loteries, ayez un bazar. Que chacune y mette du sien. Et vous, messieurs, prenez vos grosses mitaines, vos bottes de caoutchouc, et en avant... Les chemins d'hiver sont beaux! il y a au bord glacé du lac, à deux lieues d'ici, trois cents charges de gros cailloux. Montez tout ça sur la colline: c'est la cathédrale future».

Puis le père Culerier poursuit son récit en donnant des détails presque au jour le jour. Il note par exemple que durant la semaine du 3 février, on a amené 90 charges de pierres pour la cathédrale. Certaines pèsent plus de 1 000 livres, note-t-il.

«C'est ainsi qu'on travaille à Saint-Albert, écrit-il encore. On aime à venir à la messe, on aime à recevoir les sacrements, on aime à recevoir la visite d'un gouverneur général du Canada, on aime à entourer d'honneur le représentant du pape au Canada... Mais ce n'est pas tout: entre-temps, on roule de gros cailloux, on tire de sa poche les gros sous: c'est la part des messieurs; on roule les pelotes de fil, on tire l'aiguille: c'est la part des dames.

«Et pourquoi? C'est qu'on a du sang dans les veines, qu'on a de la foi, de l'espérance, de la charité dans l'âme. On veut et on peut. On veut un Saint-Albert comme un petit Montmartre. Et on peut»<sup>114</sup>.

---

<sup>114</sup>Louis Culerier dans *Les Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, 1901, pp 20-21.

Le 23 janvier

## LE JUGE LUCIEN MAYNARD

Le juge Lucien Maynard figure, à n'en pas douter, parmi les grands Franco-albertains, ceux qui ont marqué leur époque. Né à Cluny, dans le sud de la province, il a eu la douleur de perdre sa mère alors qu'il avait environ quatre ans.

Comme il y avait six jeunes enfants à la maison, M. Maynard - le père - n'eut pas d'autre choix que de mettre ses enfants en pension. Et c'est ainsi que le jeune Lucien devait passer quatre ans au couvent de Midnapore qui était extrêmement pauvre. Lucien Maynard raconte qu'un jour un des enfants avait réussi à tuer un oiseau avec un caillou. Aussitôt, ils l'apportent aux religieuses qui s'en servirent pour faire un ragoût de poulet de prairie pour les 42 enfants de l'institution...!

Plus tard, Lucien Maynard fréquenta l'école de Red Deer jusqu'en 1918, et l'année suivante, M. Maynard, qui avait une ferme en plus de son magasin, envoya ses enfants étudier à Montréal. Par la suite, Lucien fit ses études de droit à l'Université de l'Alberta, à Edmonton, durant les dures années de la dépression. En 1932, il commença à pratiquer sa profession d'avocat à Saint-Paul.

Pendant ses études, Lucien Maynard commença à s'intéresser à la politique. Ses premiers contacts avec le parti des fermiers-unis, puis avec les libéraux lui causèrent de sérieuses déceptions. En 1935, il fut élu sous la bannière du crédit social dans le comté de Beaver River et dès l'année suivante il devint ministre des Affaires municipales puis Procureur général, poste qu'il occupa de 1943 à 1957.

M. Maynard est un ancien président de l'ACFA. Il a rendu de grands services à la francophonie albertaine, notamment dans la lutte difficile qu'a menée l'ACFA pour obtenir la radio française en Alberta<sup>115</sup>.

---

<sup>115</sup> Source: *Memories of Cluny*, published by The Cluny & District Historical Society, 1985, pp 90-92.

24 janvier

## OPPOSITION FÉROCE À LA RADIO FRANÇAISE EN ALBERTA

Le 23 janvier 1948, des représentants de Radio-Edmonton Ltée s'étaient rendus à Ottawa pour défendre leur projet devant le bureau des gouverneurs de Radio-Canada. Cette délégation était composée de M<sup>e</sup> Paul Poirier, avocat de la cause, le D<sup>r</sup> L.-O. Beauchemin, président de l'ACFA, M<sup>e</sup> J.M. Déchène et M<sup>e</sup> André Déchène, son fils.

Mais il y avait à cette audience une féroce opposition, soit la *Loyal Orange Association of Alberta* et la *Baptist Union of Western Canada* représentée par un M. Grimwood selon qui cette entreprise menaçait l'unité du pays et n'allait être qu'un instrument de l'Église catholique qui cherchait à dominer le Canada...<sup>116</sup>!

Le lendemain, tout cela faisait, bien sûr, la manchette des journaux de l'Alberta et on faisait état en particulier de la féroce opposition de ce fameux M. Grimwood qui prétendait que c'était l'Église catholique qui était derrière tous ces postes de radio dans l'Ouest.

Or un des gouverneurs de Radio-Canada, un M. Howard Chase, fit remarquer à M. Grimwood que le Bureau des gouverneurs avait accordé peu avant un permis d'opération pour une station française à Sherbrooke, Québec, puis peu après un autre permis à une station anglaise. «Avons-nous mal agi, demanda M. Chase à M. Grimwood, en accordant un permis à cette minorité de Sherbrooke?» Ce dernier répondit qu'il n'avait rien contre le français en Alberta, mais qu'il ne voulait pas voir une *organisation sectaire* imposer ses vues aux gens!

---

<sup>116</sup> Guy Lacombe, Paul-Émile Breton, *Journaliste français de l'Alberta*, dans la revue *Vie française*, Vol. 30, N<sup>os</sup> 4-5-6, p. 108.

25 janvier

## LA COMMUNAUTÉ FRANCOPHONE DE RED DEER

Au début du siècle, les pères de Tinchebray avaient été expulsés de France comme tant d'autres communautés religieuses - telles les Filles de Jésus - et M<sup>gr</sup> Legal les avait accueillis avec empressement dans son diocèse. Au début, ces pères s'étaient vu confier la paroisse d'Innisfail d'où ils desservaient Red Deer, Olds et Sylvan Lake, entre autres. Mais en 1907, la population catholique d'Innisfail s'était mise à décroître et les pères de Tinchebray, sous la direction du père Henri Voisin, décidèrent de s'établir plutôt à Red Deer qui se développait beaucoup plus rapidement.

Plusieurs paroissiens vendirent leurs propriétés et déménagèrent à Red Deer avec les pères de Tinchebray, et parmi eux il y avait la famille Hermary qui devait jouer un rôle important dans le développement de la paroisse Sacré-Coeur. M. Émile Hermary, en effet, avait entraîné avec lui un grand nombre de familles d'Innisfail. La paroisse du Sacré-Coeur se développa si bien qu'au bout de quelques années, il y avait 80 familles dont les 4/5 étaient de langue française. Le père Voisin devait se dévouer pendant vingt ans à Red Deer, les vingt plus belles années de sa vie, devait-il déclarer. À la demande de M<sup>gr</sup> O'Leary, les pères français de Tinchebray quittèrent Red Deer en 1924 et il plaça un prêtre anglophone en charge de la paroisse.

Aux archives provinciales, on peut trouver une importante correspondance de ce M. Émile Hermary dans laquelle est racontée respectueusement, mais avec force détails, de quelle façon on s'est pris pour angliciser la communauté francophone de Red Deer. Lundi, j'aimerais vous raconter, à ce sujet, une courte anecdote qui ne manque pas de saveur<sup>117</sup>!

---

<sup>117</sup> Sources: Mgr Émile Legal, *Short Sketches of the History of the Catholic Churches and Missions in Central Alberta*, Edmonton, 1914, pp 96-96; Lettre du père Henri Voisin à Mgr O'Leary, 14 octobre 1924 (archives de Guy Lacombe); correspondance de E. Hermary, aux Archives provinciales de l'Alberta.

28 janvier

## LA CHORALE CHANTAIT EN ANGLAIS

En 1928, ça faisait six ans que la paroisse Sacré-Coeur de Red Deer avait perdu son curé francophone, mais la chorale était toujours française. Cette chorale devait cependant connaître beaucoup de déboires. Un jour, par exemple, le curé voulut lui donner comme directrice de chant la femme d'un protestant, propriétaire du théâtre, qui s'était mise en tête de faire différentes réformes, ce qui ne manqua pas de produire tant de discordes que la chorale cessa ses activités.

Un jour pourtant, à la demande du curé, la chorale remonta au jubé. «Hélas, raconte M. Émile Hermary qui avait repris la chorale, un bon prédicateur irlandais... le R.P. Knox, vint prêcher l'Adoration de 1928.

«Au premier sermon, il n'eut que des compliments pour la chorale; l'ordre m'avait été donné par le curé de faire chanter en latin, en français et en anglais. Quand nous eûmes attaqué le cantique anglais, le père Knox qui officiait se retourna d'un bond en s'écriant, en anglais, bien sûr: "Eh la chorale, c'est assez de français. Si vous voulez chanter en français, vous devrez chanter en allemand, en polonais, en cris et en chinois". Un membre du choeur de chant lui coupa la parole: "Mais c'est de l'anglais qu'on chante!" Représentez-vous la situation devant le Saint-Sacrement exposé».

M. Hermary fit taire son choriste, mais le P. Knox profita de son homélie pour attaquer le nationalisme religieux. Après la bénédiction, des membres de la chorale voulurent aller parler au P. Knox, mais le curé leur refusa l'entrée au presbytère. Le lendemain, le P. Knox rencontra M. Hermary et essaya bien de lui faire dire que ce choriste avait été très irrespectueux, mais M. Hermary ne manqua pas sa chance de lui dire que le coupable n'était autre que lui-même et que son passage à Red Deer ne servirait qu'à ressusciter de vieilles haines raciales<sup>118</sup>.

---

<sup>118</sup> Source: Lettre de M. Emile Hermary, datée du 9 février 1932. Archives provinciales

29 janvier

## DANS LE TROU DU GOFFEUR

Pendant de nombreuses années, le père Paul-Émile Breton, qui était le rédacteur de notre journal *La Survivance*, signait chaque semaine une chronique humoristique qui s'appelait «Dans le trou du goffeur».

C'était sa façon inoffensive de faire un peu de politique - ou de se moquer des politiciens - ou tout simplement de s'amuser avec les mots<sup>119</sup>...

En janvier 1943, il a dû faire bien froid à Edmonton... du moins s'il faut en croire le «goffeur». Voici quelques extraits de sa chronique, écrite - on le remarquera - pendant la guerre:

Ottawa - À la suite de la tempête de fret qu'on a eue, les électeurs accusent le gouvernement de leur avoir joué une «patte de cochon». Ils disent que c'est Ottawa qui a gelé la sucre, le thé, le café, le beurre, les salaires, le prix des queues de chemise, etc. Alors comme il ne savait plus quoi qu'il pourrait geler, il a fait ni une ni deux: il a gelé la température.

Et un peu plus loin, je lis ceci:

Goffeurville - Chiâlez donc pas pour rien quand il fait fret. R'gardez les animaux: nous autres, on gèle partout et on dit pas un gueux de mot.

On gèle dans les étables, dans les soues, et derrière la grange, on grelotte au fond de nos trous; le fret nous pique quand on se promène dans nos chars d'animaux; et l'on finit par se faire geler «de bord en bord» dans les abattoirs.

Faites pareil. «Toffez» le fret dans ce bas-monde; vous irez bien assez vite pour faire chauffer la «couenne» dans l'autre.

---

<sup>119</sup>Voir à ce sujet Guy Lacombe, *Paul-Émile Breton, Journaliste français de l'Alberta*, dans la revue *Vie française*, Vol. 30, N<sup>os</sup> 7-8-9, pp 145-146.

30 janvier

## ARRIVÉE DES SOEURS GRISES À CALGARY

Il y cent ans aujourd'hui - c'était le 30 janvier 1891, quatre soeurs Grises arrivaient à Calgary, à deux heures du matin. Elles étaient parties de Montréal neuf jours auparavant, et avaient fait une brève escale à Saint-Boniface. Ces religieuses étaient venues à la demande de M<sup>gr</sup> Grandin pour y fonder un hôpital.

Imaginez ça un peu: ces soeurs n'avaient pour tout capital, à leur départ de Montréal que 209,75 \$ qu'elles avaient obtenus en aumônes. Une fois les frais de voyage acquittés, il ne leur restait que 73,75 \$ et une valeur de 150,00 \$ en marchandises.

On raconte que le père Hippolyte Leduc les attendait à la gare. Mais comme il n'avait pas de voiture, il avait fallu franchir à pied, avec les lourds bagages, par un froid de loup et dans la plus grande obscurité, la distance d'un quart de mille qui les séparait du couvent des Fidèles compagnes de Jésus.

L'hôpital qu'on leur destinait était une maisonnette de 400 pieds carrés, à deux étages, pas encore terminée, et qu'on chauffait de peine et de misère avec un petit poêle. On improvisa quatre lits à l'aide de vieux matelas et de vieilles couvertures achetés dans un encan<sup>120</sup>.

Tels furent les humbles débuts de l'hôpital *Holy Cross* de Calgary.

---

<sup>120</sup> Estelle Mitchell, *Les Soeurs Grises de Montréal à la Rivière Rouge, 1844-1894*, Montréal, pp 152-153.

31 janvier

## BÉNÉDICTION DU COUVENT DE MORINVILLE

Nous avons parlé hier de la fondation de l'hôpital Sainte-Croix de Calgary, qui s'est faite dans le plus grand dénuement. C'était en 1891. Aujourd'hui, j'aimerais évoquer une autre fondation presque aussi ancienne qui s'est faite dans un dénuement presque aussi grand: celle du Couvent de Morinville, en 1904.

Ça s'est passé au mois de janvier aussi et il faisait, semble-t-il, aussi froid que le 30 janvier 1891, jour de l'arrivée des premières soeurs Grises à Calgary! Les quatre religieuses qui allaient fonder ce couvent étaient quatre Filles de Jésus. Malgré ce grand froid, le curé de Morinville, l'abbé Émile Tessier, était venu les chercher dans sa «démocrate». Les soeurs s'étaient enveloppées de couvertures et s'étaient munies de briques «bouillantes» pour se garder les pieds au chaud. Le couvent ouvrit ses portes aux enfants le 21 janvier et on procéda à la bénédiction dix jours plus tard, le 31 janvier.

Le beau couvent de Morinville qui devait rendre de si grands services à la population franco-albertaine est aujourd'hui un monument historique, et il est devenu l'une des gloires de Morinville. Mais cette bâtisse n'existait pas en 1904 quand les soeurs sont arrivées. Le petit couvent qu'elles occupaient était dépourvu de tout confort et quand les 26 petits pensionnaires vinrent s'y installer dès l'arrivée des religieuses, on ne sait trop comment les soeurs elles-mêmes ont pu trouver à s'y loger. Ce n'est que cinq ans plus tard qu'on construisit le nouveau couvent, celui qui est toujours là.

Mais au début, ce couvent était tellement pauvre que pendant les six premières années, les soeurs durent consacrer leurs vacances de Noël à quêter de maison en maison pour le faire fonctionner<sup>121</sup>!

---

<sup>121</sup> Alice Trottier, *Les Filles de Jésus en Amérique*, Québec, 1986, pp 216-217.

1 février

## «MARIAGE» D'EDMONTON ET DE STRATHCONA

C'est le 1<sup>er</sup> février 1912 que le gouvernement de l'Alberta amalgama les villes de Strathcona et d'Edmonton. Jusqu'à ce moment-là, c'étaient deux villes distinctes. Immédiatement, on entreprit d'intégrer les différentes institutions qui étaient financées à même les fonds publics. C'est ainsi que le nouveau Conseil des écoles catholiques allait dorénavant être composé de sept membres. Au début, il y en eut cinq du côté du Nord et deux du côté sud. Parmi ces cinq premiers, il y avait trois francophones, soit J.-H. Picard, Milton Martin et Wilfrid Gariépy. Les deux commissaires du côté sud étaient Michael O'Farrell et Edmund O'Donnell.

Ces commissaires créèrent une nouvelle échelle salariale qui fonctionnait comme ceci: les enseignants masculins et les directeurs d'école qui avaient un minimum de six classes avaient un salaire initial de 1 200 \$ par année et ils avaient droit à une augmentation annuelle de 100 \$ jusqu'à un maximum de 1 700 \$! Les autres enseignants - il faudrait dire «les enseignantes» - commençaient à 700 \$ par année, avec des augmentations annuelles de 50 \$, jusqu'à un maximum de 900 \$.

En 1912, il n'y avait qu'un enseignant masculin dans le système et c'était M. Julien LeBlanc. Il démissionna d'ailleurs dès cette année-là pour occuper un poste d'inspecteur d'écoles. Plusieurs Franco-albertains, parmi les plus anciens, se souviennent sûrement de l'inspecteur LeBlanc qui est décédé il y a quelques années.

Toujours en 1912, avec un budget annuel de 93 000 \$ à administrer, on jugea que le temps était venu d'embaucher un secrétaire-trésorier à plein temps au salaire annuel de 1 800 \$, et c'est à un M. Émile Tessier qu'on confia cette responsabilité<sup>122</sup>. Nous aurons l'occasion, dans quelques jours, de reparler de ce M. Tessier!

---

<sup>122</sup> Tony Cashman, *Edmonton Catholic Schools*, Edmonton, 1977, pp 75-76.

4 février

## LE VILLAGE DE VILLENEUVE

En 1913, il y avait un grave problème scolaire à Villeneuve.

Disons tout de suite que Villeneuve est un petit village situé à quelques milles à l'est de Saint-Albert. Sa fondation remonte à 1899. Les premiers colons de cette paroisse s'appelaient Philippe Frénette, Henri et Pierre Michelot, et Hermas Marois.

Toujours est-il que le 16 août 1913, le curé de la paroisse Saint-Pierre de Villeneuve, l'abbé A. Clermont, écrivait au secrétaire de la Société du Parler français à Edmonton (l'ancêtre de l'ACFA), pour lui dire qu'il avait besoin d'une dizaine de familles canadiennes-françaises à Villeneuve pour garder au village son caractère français.

«La paroisse se compose de 40 familles, dont 35 canadiennes-françaises, expliquait-il. Il y a en outre, sur les réserves que couvre la paroisse, une quinzaine de familles métisses.

«Si l'émigration ne nous amène pas au moins une dizaine de familles canadiennes, la paroisse va devenir anglaise, car les Canadiens qui la composent raisonnent on ne peut plus mal au sujet l'école qui est uniquement anglaise. Le prêtre est impuissant à convaincre ces braves gens, et ne pouvant avoir de maîtres parlant français, les enfants ne lisent pas le français qu'ils parlent et ils apprennent l'anglais très mal.

«...Villeneuve a été défriché par des Canadiens français, disait encore l'abbé Clermont dans son plaidoyer au secrétaire de la Société du Parler français, et il faudrait qu'il leur resterait»<sup>123</sup>.

---

<sup>123</sup> Sources: Archives provinciales. Voir *Le Salon*, Vol. 1, No 4, décembre 1981, page 13.

5 février

## PROSPER-EDMOND LESSARD

Prosper-Edmond Lessard a été le premier Franco-albertain à faire partie du cabinet de la Législature albertaine. De fait, il fut l'un des deux premiers élus à la Législature en 1909 (l'autre était Lucien Boudreau).

Né à Cranbourne, dans le comté de Dorchester au Québec le 3 février 1873, Lessard fit ses études secondaires au Collège du Mont Saint-Louis à Montréal, après quoi il fit un cours scientifique et commercial. En 1898 - il était alors âgé de 25 ans - il se joignit aux nombreuses autres personnes qui se dirigeaient vers l'Ouest et le Klondike.

A son arrivée à Edmonton, il se trouva un emploi comme commis-comptable au magasin général Gariépy et Chénier et quatre ans plus tard, il acheta la moitié de la compagnie qui s'appela dès lors Gariépy et Lessard. Ce commerce continua ses opérations jusqu'en 1910, date à laquelle les deux associés décidèrent de le vendre. Lessard se lança alors dans l'immobilier, les assurances et les prêts, en qualité de président de *Imperial Agencies*, tout en s'impliquant dans la compagnie *Western Timber and Mines* et dans l'*Elk Park Oil Company*.

En même temps, il s'intéressa vivement à la vie politique et civique de son milieu. C'est ainsi qu'il participa aux affaires municipales ainsi qu'à la création et au développement du parti libéral provincial. Il fut aussi membre du *Board of Trade* d'Edmonton pendant sept ans et commissaire aux Écoles catholiques d'Edmonton pendant quatre ans.

Grâce à ses qualifications, le premier ministre Rutherford avait en Lessard un homme qui non seulement était bien préparé à occuper un poste au cabinet, mais qui pouvait aussi représenter la partie francophone de l'électorat. Lessard n'eut pas à attendre très longtemps après son élection pour entrer dans l'intimité du gouvernement, car il devint ministre sans porte-feuille en octobre 1909<sup>124</sup>.

---

<sup>124</sup> Edward Hart, *Ambitions et réalités*, Edmonton, 1981, pp 63-64, 71-73.

6 février

## WILLIAM LEISING: OBLAT-PILOTE

Au début des années 40, tous les prêtres du Mackenzie étaient des Oblats (ils le sont encore à 95%) et ils étaient presque tous des Français. Aussi, l'arrivée du père William Leising, un Américain irlandais, constituait en quelque sorte une nouveauté. Le père Leising s'est mis à l'apprentissage de la langue et a entrepris sa vie missionnaire avec toutes les difficultés de l'époque, surtout les interminables voyages en traîne à chiens en hiver, le manque de nourriture, les maringouins, etc.

Un jour, le père Leising entreprit de faire un film pour faire connaître les missions du Nord auprès de ses compatriotes américains. Et voici qu'en 1947, alors qu'il était de passage à Toronto, il reçut un appel téléphonique d'un M<sup>gr</sup> Scheckelhoff de Toledo, Ohio, qui lui offrait rien de moins qu'un avion pour ses missions. Ce monseigneur estimait qu'un avion rendrait d'immenses services dans les missions du Mackenzie et sauverait beaucoup de temps. Le père Leising, lui, rêvait à cela depuis longtemps. Avec la bénédiction de son évêque, M<sup>gr</sup> Trocellier, le père Leising alla suivre des cours au *Parks Air College* de l'Université de Saint-Louis, dirigée par les Jésuites, puis il vint à Edmonton, plus précisément à Cooking Lake, se familiariser avec les techniques de pilote de brousse.

Le père Leising devait servir pendant de longues années dans les missions du Mackenzie où il est pratiquement devenu une légende. Il a connu des aventures à en faire perdre le souffle, bien souvent il a sauvé des vies, et pour tout dire il a révolutionné la vie missionnaire dans le Nord<sup>125</sup>. Aujourd'hui, le père Leising a 78 ans, il est le chapelain d'un foyer de personnes âgées, et il participera au prochain colloque d'histoire oblate qui aura lieu à la Faculté Saint-Jean au mois de juillet prochain!

---

<sup>125</sup> Voir William A. Leising, OMI, *Arctic Wings*, Garden City, N.Y., 1959.

7 février

## L'OBLAT-DENTISTE

Nous avons parlé hier, bien rapidement, de cet Oblat pilote que fut le père William Leising. Il a d'ailleurs écrit une partie de ses aventures missionnaires dans un livre qui a été publié en 1959 et qui s'appelle *Arctic Wings*<sup>126</sup>.

Entre autres choses, il raconte dans ce livre qu'un jour il devait passer quelque temps à Edmonton et son évêque lui demanda, pendant qu'il était ici, d'aller voir le dentiste Alfred Clermont pour prendre quelques leçons en art dentaire de façon à aider, au moins provisoirement, les missionnaires qui étaient souvent isolés dans des missions perdues et qui n'échappaient pas de temps à autre à de terribles maux de dents.

Pour le père Leising, ce n'était pas quelque chose de complètement nouveau, car il avait travaillé avec un dentiste dans ses jeunes années, aux États-Unis. Pendant un mois donc, tous les jours, et même durant les fins de semaine, le père Leising se mit à l'école du dentiste Clermont d'Edmonton apprenant à extraire des dents, à réparer des caries et même à faire des dentiers.

Quelques semaines plus tard, alors qu'il visitait la mission de Wrigley en compagnie de M<sup>gr</sup> Breynat, il avait dû extraire toutes les dents du père Alphonse Feuvrier. Ce dut être une opération assez douloureuse car M<sup>gr</sup> Breynat offrit un coup de cognac au pauvre patient pour atténuer la douleur...

Le D<sup>r</sup> Clermont avait donné au père Leising sa petite trousse portative de dentiste. Je suppose que cette petite valise dut faire régulièrement partie de ses bagages lorsque quelques années plus tard il devait devenir pilote d'avion pour le vicariat du Mackenzie.

---

<sup>126</sup> William A. Leising, OMI, *Arctic Wings*, Garden City, N.Y., 1959.

8 février

## FORT McMURRAY

Pour plusieurs la ville de Fort McMurray est toute nouvelle, peut-être la dernière-née de l'Alberta... Pourtant il n'en est rien. Ca fait bien au-delà de 200 ans que les Blancs ont découvert les sables bitumineux de Fort McMurray, et les Indiens probablement des milliers d'années plus tôt. Mais ce n'est qu'à partir de 1960 qu'on sentira le besoin d'exploiter cette richesse et qu'on mettra au point des techniques pour extraire l'huile du sable, même si des premières tentatives avaient eu lieu dès 1890.

Quant à la ville de Fort McMurray elle-même, on peut dire qu'elle remonte à 1870, alors que William McMurray envoya John Moberly établir un poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson sur la rive est de la rivière Athabasca, là où elle rencontre la rivière Clearwater. C'est Moberly qui choisit le nom de McMurray pour le nouveau fort, en l'honneur évidemment de son patron.

Toutefois en 1898, la Compagnie de la Baie d'Hudson trouva plus profitable de déménager son poste à une trentaine de milles au nord à un endroit qui s'appelait Little Red River et qui allait s'appeler, à partir de 1912 Fort MacKay en l'honneur du D<sup>r</sup> William MacKay qui travaillait pour la même compagnie mais qui fut aussi un des premiers médecins résidents de l'Alberta.

Malgré cela, Fort McMurray continua à se développer lentement. En 1914, il y avait une banque, une école, deux hôtels, deux moulins à scie et deux églises. Quant à la population, elle s'élevait à 200 personnes. Par la suite, durant les années 30 des compagnies entreprirent de développer les richesses naturelles de l'endroit. En 1953, est arrivée la *Sun Oil*. Mais c'est vraiment la *Great Canadian Oils Sands* qui donna à Fort McMurray son grand coup d'envoi en 1960. Dix ans plus tard, on extrayait par jour 50 000 barils d'huile qui étaient pompés directement à Edmonton par pipeline<sup>127</sup>. Et, comme on le sait, ce n'était que le commencement. Aujourd'hui, Fort McMurray a une population de 26 000 âmes et est devenue une ville attrayante et d'une grande prospérité.

---

<sup>127</sup> Source: Harold Fryer, *Ghost Towns of Alberta*, Langley, B.C. 1981, pp 180-188.

11 février

## LE PÈRE OMER LANGEVIN

Il y a déjà seize ans aujourd'hui, décédait à Edmonton le père Omer Langevin dont bien des gens se souviennent - en particulier des anciens du Collège Saint-Jean - car lorsqu'on rencontrait le père Langevin, on ne pouvait plus l'oublier. Ses manières étaient rudes, ses répliques inattendues, et pourtant sa rude écorce cachait un cœur d'or.

Il était originaire de Saint-Marc-sur-Richelieu, au Québec, et était venu dans l'Ouest en 1930. Il a travaillé au Collège Saint-Jean à deux reprises, soit en 1930 puis en 1956, mais entre-temps il exerça son ministère à plusieurs endroits, surtout en Saskatchewan. Il fut aussi économiste provincial des Oblats de 1941 à 1950.

Les anecdotes à son sujet abondent et sont aussi savoureuses les unes que les autres. Par exemple, du temps qu'il était économiste provincial et qu'il demeurait tout près de l'église Saint-Joachim, il essayait un jour de téléphoner à l'économiste du Collège Saint-Jean: peine perdue, la ligne était toujours occupée. De guerre lasse, il saute dans sa voiture, se rend au Collège et se rend compte que le téléphone est décroché. Il replace le récepteur, retourne chez lui et téléphone de nouveau au Collège pour rabrouer l'économiste qui avait laissé son téléphone décroché...

Un jour, il était allé visiter quelqu'un à l'école d'agriculture Noé-Ponton à Sherbrooke, Qué. En partant, plutôt que de prendre son chapeau qui était sur la patère, il empoigne la patère, descend le long escalier extérieur de l'entrée principale, dépose la patère sur le sol près de sa voiture, prend son chapeau et démarre sous le regard mystifié de tout le monde...<sup>128</sup>

Le père Langevin est décédé le 11 février 1975 et a été inhumé dans le cimetière oblat de Saint-Albert.

---

<sup>128</sup> Il s'agit ici d'anecdotes que le père Langevin avait lui-même racontées à l'auteur.

12 février

## LE COLLÈGE DE FALHER

Avant 1951, les garçons de la région de Rivière-la-Paix étaient désavantagés par rapport aux filles. Les soeurs de Sainte-Croix tenaient plusieurs pensionnats pour ces dernières, mais il n'y avait pas d'institutions semblables pour les garçons, avec le résultat qu'il y en avait assez peu qui faisaient des études secondaires et encore moins qui se rendaient à l'université. Il fallait préparer des leaders pour la communauté et les autorités religieuses décidèrent donc d'y fonder un collège pour garçons.

Ce gros projet fut confié à un Oblat qui était missionnaire au Yukon, le père Joseph Forget<sup>129</sup>. On le fit venir à Falher, on lui exposa la situation et on lui confia l'importante responsabilité de mettre sur pied une institution secondaire, tâche dont il s'acquitta avec autant de compétence que de dévouement.

Pendant que le père Forget prenait des cours à l'Université de l'Alberta afin d'obtenir les qualifications nécessaires pour enseigner dans cette province, à Falher on construisait cet imposant édifice qui est devenu depuis le Centre Notre-Dame-de-la-Paix.

En septembre 1951, le Collège de Falher ouvrait ses portes aux étudiants, et jusqu'en 1971 il accueillera des centaines de jeunes qui y recevront une excellente éducation et dont un grand nombre seront des leaders non seulement dans la région de Rivière-la-Paix mais un peu partout au Canada<sup>130</sup>.

---

<sup>129</sup> Au sujet du père Forget, voir Annexe 7 (pages 221-222).

<sup>130</sup> D'après une entrevue que le père Forget avait accordée à l'auteur.

13 février

## LES SOEURS DE LA PROVIDENCE ET LES PIEDS-NOIRS

Les soeurs de la Providence ont joué un rôle très important en Alberta et elles n'ont pas échappé aux misères ni à la grande pauvreté des débuts.

Le 10 décembre 1899, quatre d'entre elles arrivaient à Blackfoot Crossing, dans le sud de l'Alberta (70 milles à l'est de Calgary). Elles avaient fait le voyage depuis Montréal sur la nouvelle voie du Canadien Pacifique et elles étaient accompagnées de M<sup>gr</sup> Émile Legal qui était à ce moment-là le coadjuteur de M<sup>gr</sup> Grandin.

Ces quatre religieuses étaient des femmes supérieures et fort bien éduquées. Durant le voyage, M<sup>gr</sup> Legal les avait prévenues de son mieux des conditions de vie difficiles qui les attendaient, mais les surprises ne manquèrent pas pour autant. Elles venaient prendre la charge d'une école pour les enfants Pieds-Noirs. Cette école avait été construite par le gouvernement, mais cette bâtisse était très froide. A leur arrivée, il n'y avait d'ailleurs pas de poêle ni de meubles. Au début, les soeurs durent coucher par terre sur de la paille.

Mais leurs «chocs culturels» furent tout aussi brutaux. Par exemple, la chapelle des Soeurs servait d'église et elles furent bien étonnées, pour dire le moins, quand elles virent les Indiens s'étirer les jambes par-dessus les bancs pendant le sermon de l'évêque. Un jour, alors que M<sup>gr</sup> Legal revêtait la chasuble blanche pour la messe, une dame indienne s'exclama tout fort: «Vous trouvez pas qu'il est bien beau garçon aujourd'hui»? Mais leur plus grande surprise fut sûrement de voir un jour cet Indien se lever pendant le sermon, se diriger vers le sanctuaire, allumer sa pipe au chandelier de l'autel, puis retourner doucement à sa place pour y fumer sa pipe durant toute la messe...<sup>131</sup>

---

<sup>131</sup> *Memories of Cluny*, published by The Cluny & District Historical Society, 1985, pp 46-47.

14 février

## LE PÈRE VALENTIN VÉGRÉVILLE

Comme c'est aujourd'hui la Saint-Valentin, il me semble que c'est le jour tout désigné pour parler du père Valentin Végréville, o.m.i.

Vegreville (sans accents) est un nom bien connu en Alberta à cause de la petite ville à l'est d'Edmonton, qui porte ce nom. En réalité, cette ville n'a pas été fondée par le père Végréville. Il n'en a même jamais été le curé! Comme missionnaire, il s'y arrêtaient cependant toutes les fois qu'il le pouvait pour apporter aux gens les secours de la religion, et on rapporte qu'il était très estimé.

Originaire de France, le père Végréville avait été envoyé dans les missions de la Rivière Rouge en 1852 et il devait travailler toute sa vie dans différentes missions, de Saint-Boniface au Lac Sainte-Anne. S'il n'a pas fondé la ville qui porte son nom, il en a fondé cependant plusieurs autres telles que Lamoureux en Alberta, Batoche, Saint-Louis, Duck Lake et Marcellin en Saskatchewan<sup>132</sup>.

En fait, il demeurait à Batoche durant le soulèvement de 1885 et il fut fait prisonnier. Plus tard, il fut même curé de Saint-Albert. Pour tout dire, un géant de missionnaire.

Quant à la ville de Vegreville, si elle est aujourd'hui considérée comme la capitale albertaine des Ukrainiens, ce sont quand même des Canadiens français qui l'ont fondée en 1894: des Poulin, Tétreau, Létourneau, Théroix et Houle. Il y a un an, l'ACFA offrait au Musée Lakusta de l'endroit un buste de bronze du père Végréville et le 12 novembre avait lieu la cérémonie de dévoilement de ce beau monument qui témoigne, lui aussi, d'une présence française dans cette province dès les tout débuts.

---

<sup>132</sup>Source: Gaston Carrière, *Dictionnaire biographique des Oblats de Marie Immaculée au Canada*, Tome III, pp 261-263.

15 février

## JOSEPH-HENRI PICARD

Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de naissance d'un grand Franco-albertain, M. Joseph-Henri Picard, dont le nom est maintenant bien connu à Edmonton à cause de l'école qui porte son nom.

Né à Saint-Jean-de-Matha au Québec en 1857, Joseph-Henri Picard avait 27 ans lorsqu'il décida de s'en venir dans l'Ouest. C'était en 1884. Pendant quelques années, il travailla à la construction de plusieurs villes et villages entre Regina et Calgary, puis le 14 juillet 1887, il arrivait à Edmonton avec l'intention de s'y établir en permanence.

Après deux ans, il décida d'ouvrir un magasin général avec Stanislas Larue. Leur commerce était situé sur l'avenue Jasper à l'est de l'hôtel MacDonald.

Mais la politique l'intéressait davantage. Il devint échevin en 1893 et le demeura jusqu'en 1917. Il fut aussi commissaire d'école et président des Écoles catholiques d'Edmonton de 1898 à 1912. C'est donc lui qui était président lorsqu'a eu lieu l'amalgamation de Strathcona et d'Edmonton en 1912. Au total, il participa à l'administration scolaire d'Edmonton pendant 25 ans. Lui-même n'avait pas eu la chance de faire des études très poussées, mais c'est dans doute à cause de cette lacune personnelle qu'il s'intéressa si vivement à l'éducation.

A l'âge de 46 ans, J.-H. Picard épousa Martine Voyer, et il semble que ce fut une noce remarquable. Imaginez-vous que les amis de Picard lui offrirent une réception au champagne de 3 000 \$. On peut se demander si ce record a été dépassé jusqu'à ce jour... M. Picard est décédé en mai 1934 à l'âge de 77 ans. Il a laissé le souvenir d'un homme actif, convaincu, soucieux d'être utile à son prochain<sup>133</sup>.

---

<sup>133</sup> Source: Claire Desrochers, Conférence publiée dans *Aspects du passé franco-albertain*, Edmonton, 1980, pp 63-77.

18 février

## D'OTTAWA À L'OCÉAN ARCTIQUE: 300 DOLLARS

En 1891, l'Arpenteur du Dominion du Canada, William Ogilvie, publia un livre qu'il intitula *Handbook For Travellers* - Le Manuel des voyageurs. Dans ce livre, il expliquait comme c'était facile de partir d'Ottawa et se rendre à l'Océan Arctique.

«Imaginez que vous êtes à Ottawa, écrivait-il, et que vous voulez visiter le pays du soleil de minuit. En quatre jours, vous faites le trajet Ottawa-Calgary sur le Canadien Pacifique; de Calgary à Edmonton, ça ne prend qu'une autre journée par chemin de fer<sup>134</sup>. D'Edmonton, il vous faudra trois ou quatre jours pour vous rendre à Athabasca Landing; cette partie du voyage devra se faire avec des chevaux».

Puis il expliquait que d'Athabasca Landing, on pouvait se rendre par bateau à vapeur (l'*Athabasca*) à Grand Rapids puis à Fort McMurray. De là, un autre vapeur (le *Grahame*) amenait les passagers à Fort Chipewyan, puis à Smith's Landing, et ensuite à Fort Smith. Là, on prenait un autre bateau, le *Wrigley*, qui pouvait atteindre McPherson en sept ou huit jours.

«Ainsi, peut-on lire encore dans ce manuel de 1891, on voit qu'avec les commodités présentes, on peut se rendre d'Ottawa à l'Océan Arctique en 23 jours et en revenir dans à peu près 40. Je ne sais combien ça coûterait au juste, mais je dirais que ça irait dans les 300 \$ au maximum».

---

<sup>134</sup> Ce chemin de fer était terminé à l'automne de cette même année 1891.

19 février

## M<sup>GR</sup> ÉMILE TESSIER

Plusieurs Albertains se souviennent encore de l'abbé Émile Tessier, une des plus remarquables figures ecclésiastiques de notre province.

Né à Montréal en 1882, Émile Tessier était venu à Edmonton avec ses parents alors qu'il avait 18 ans, donc en 1900. Pendant les 18 années qui suivirent, il fut le secrétaire-trésorier de la commission scolaire catholique d'Edmonton. Il en devint même le premier surintendant. C'est sous sa direction qu'ont été construites les écoles Grandin, Saint-Edmond, Sacré-Coeur, Mont-Carmel et Saint-François. Il a été impliqué aussi dans la fondation du Collège des Jésuites à Edmonton en 1912.

Et puis voici qu'en 1918 l'archevêque d'Edmonton, M<sup>GR</sup> Emile Legal, lui suggéra de devenir prêtre. Émile Tessier entreprit ses études théologiques au grand séminaire d'Edmonton et reçut l'ordination sacerdotale en 1920. Il était âgé de 32 ans. Doué de talents nombreux et remarquables, il devait fournir une très brillante carrière. D'abord curé de Lafond pendant dix ans, il devait par la suite devenir curé de Saint-Edmond, puis de Legal et finalement de Morinville.

Soeur Alice Trottier a écrit de ce prêtre qu'il fut «un homme de grand talent, d'une mémoire phénoménale... Il avait un esprit incisif, le verbe facile et ses réparties à l'emporte-pièce étaient marquées par un sens d'humour inimitable... La simplicité, secret des grands communicateurs, l'a caractérisé ainsi que l'esprit de pauvreté qu'il a pratiqué dans sa vie personnelle. Il n'a jamais gardé rancune; il évacuait tout sentiment d'amertume car il était un être de relations.<sup>134A</sup>»

Émile Tessier est décédé le 19 mars 1964. Il avait 82 ans.

---

<sup>134A</sup>Alice Trottier, *Foi et ténacité*, Winnipeg, 1991, pp 71-74.

20 février

## UNE HISTOIRE DE SERPENT À SONNETTES

L'histoire que je vais vous raconter ce matin vous paraîtra invraisemblable. Pourtant elle a été publiée dans le *Calgary Herald* du 27 juillet 1906, et le journaliste qui l'a racontée la tenait d'un vétéran de la Gendarmerie royale.

C'est l'histoire d'un dénommé Ben Buller qui travaillait dans une mine de charbon qu'on avait ouverte non loin de Medicine Hat, pas longtemps après que le chemin de fer eut atteint cet endroit, donc vers 1885. On rapporte qu'à cette époque-là, les serpents à sonnettes abondaient dans cette région.

Ben Buller travaillait à la mine de charbon. Il était, dit-on, un employé génial, d'un bon naturel, l'ami de tous. Il avait cependant une faiblesse. Dès qu'il recevait son chèque de paye à la fin du mois, il accourait à Medicine Hat et se remplissait de tout le whiskey qu'il pouvait trouver, ce qui n'était d'ailleurs pas facile, car durant ces années-là, l'alcool était défendu dans les Territoires. Mais Ben finissait toujours par trouver ce dont il avait besoin pour étancher sa soif. Un bon soir, qu'il retournait au camp, après d'abondantes libations, il emprunta le pont du Canadien Pacifique pour traverser la rivière, mais il s'endormait tellement qu'il fit un somme au beau milieu du pont. Le lendemain matin, deux hommes le trouvèrent endormi sur la voie ferrée. Ils allaient le réveiller quand ils virent un redoutable serpent à sonnettes immobile, juste à ses côtés. Ils allèrent chercher des pierres pour le tuer, mais ils s'aperçurent en fin de compte qu'il était mort! En examinant Ben, ils virent que le serpent l'avait mordu à plusieurs reprises sur différentes parties de son corps, mais Ben ne s'en était pas aperçu et n'en ressentit d'ailleurs aucun mal par la suite.

Ce qui était arrivé, a-t-on expliqué, c'est que Ben était tellement imbibé de whiskey que le poison du serpent n'a eu aucun effet sur lui. Mais le serpent n'a pas eu autant de chance: il a été empoisonné par le whiskey<sup>135</sup>.

---

<sup>135</sup> Source: *Alberta History*, Summer 1989, p. 17

21 février

## VILLES-FANTÔMES DE L'ALBERTA

En 1981, un M. Harold Fryer a publié un petit livre qu'il a intitulé *Ghost Towns of Alberta*<sup>136</sup>, Villes-fantômes de l'Alberta. Il ne prétend pas que son inventaire soit complet, mais il en a quand même identifié 76.

Ce qui m'a surpris le plus, en parcourant ce livre, c'est de trouver, parmi ses villes-fantômes, les noms de Grouard, Fort Vermilion et même Fort McMurray. Mais l'auteur explique dans son introduction que pour lui, une ville-fantôme est une ville qui a déjà eu une population assez considérable mais qui a diminué de façon remarquable par la suite, et dont plusieurs commerces, sinon tous, ont cessé d'exister. Et il reconnaît que parmi ces villes qui ont failli s'éteindre, il s'en trouve qui reprennent vie, notamment celles de la vallée de Drumheller. Et, bien sûr, Fort McMurray.

Depuis le début de cette émission, nous avons eu l'occasion de parler de quelques-unes de ces villes, de Nordegg, par exemple, qui a été prospère jusqu'en 1955, alors qu'on n'a plus eu besoin de sa richesse naturelle qui était le charbon.

Effectivement c'est là une des raisons principales qui a fait que plusieurs villes, jadis prospères, se sont vidées presque du jour au lendemain si, pour une raison ou pour une autre, la mine qui était sa raison d'être cessait d'être exploitée.

Mais il y a aussi un autre facteur qui a contribué à effacer des villages ou à freiner complètement leur croissance. C'est le chemin de fer. Certaines communautés étaient, en effet, promises à un brillant avenir et misaient beaucoup sur le chemin de fer pour assurer leur développement. Mais il est arrivé bien souvent que pour une raison ou pour une autre les compagnies de chemin de fer ont changé leurs routes et certains villages ont été laissés pour compte. Grouard est l'un de ceux-là. Nous en reparlerons la semaine prochaine.

---

<sup>136</sup> Harold Fryer, *Ghost Towns of Alberta*, Langley, B.C. 1981.

22 février

## LE FORT VICTORIA

Le nom de George McDougall et celui de son fils John McDougall font partie de notre héritage albertain. L'un et l'autre ont été des ministres méthodistes et se sont mérité une place dans la galerie des pionniers de notre province.

Les deux sont arrivés au Fort Edmonton en 1862 puis, suivant le cours de la rivière Saskatchewan du Nord, décidèrent de fonder une mission à 70 milles du Fort, mission qu'ils appelèrent Fort Victoria. Cette mission, qui n'est plus qu'un site historique, était située à huit milles au sud de la ville actuelle de Smoky Lake.

George McDougall nomma sa mission Fort Victoria en l'honneur de la reine Victoria d'Angleterre. Éventuellement ce nom fut changé pour celui de Pagan qui était le nom du chef indien de la réserve de Whitefish.

Ordinairement les missionnaires s'établissaient à proximité des forts de la compagnie de la Baie d'Hudson, mais dans ce cas-ci, c'est la Compagnie qui vint s'installer, deux ans plus tard, à proximité de la mission.

Cette mission devait connaître une grave tragédie lorsqu'en 1870 elle a été frappée par une épidémie de rougeole. George et John McDougall se dépensèrent sans compter pour aider les Indiens dans cette épreuve, mais ce terrible fléau devait ravir au Révérend John deux de ses sept enfants, de même qu'une fille indienne, Anna, qu'il avait adoptée.

Il y a une vingtaine d'années, on a entrepris de restaurer le Fort Victoria dans sa forme primitive. Entre autres choses, la maison originale du bourgeois de la Baie d'Hudson a été restaurée. On dit que c'est la deuxième plus ancienne maison de l'Alberta qui ait été conservée, la plus ancienne demeurant toujours la chapelle du père Lacombe à Saint-Albert<sup>137</sup>.

---

<sup>137</sup> Harold Fryer, *Ghost Towns of Alberta*, Langley, B.C. 1981., pp 111-113.

25 février

## LE VILLAGE DE GROUARD

Nous avons parlé la semaine dernière du village de Grouard situé à l'extrémité ouest du Petit Lac des Esclaves. Tout le monde sait que ce nom est celui du deuxième évêque de Grouard-McLennan, M<sup>gr</sup> Émile Grouard.

Lorsque le grand vicariat apostolique d'Athabasca-Mackenzie fut divisé en deux, en 1901, M<sup>gr</sup> Gabriel Breynat hérita de la partie nord du Vicariat, soit le diocèse actuel de Mackenzie-Fort Smith, et M<sup>gr</sup> Grouard hérita de la partie sud, soit l'archidiocèse actuel de Grouard-McLennan. Au début, M<sup>gr</sup> Grouard résida à Fort Chipewyan, mais l'année suivante - en 1902 - il transféra le siège de son vicariat à Lesser Slave Lake Post dont on changea le nom en 1909 pour celui de Grouard.

On avait cru, à cette époque-là, que le chemin de fer passerait par Grouard et on entrevoyait l'avenir avec beaucoup de confiance. Les lots se vendaient à bon prix et les spéculateurs profitèrent de la situation. J'ai lu quelque part qu'on a même cru, à un moment donné, que Grouard deviendrait la capitale de l'Alberta. En 1914, il n'y avait pas moins de 22 magasins à Grouard, de même que plusieurs hôtels et restaurants. La population était de 2,000 âmes, ce qui justifiait un journal local. Mais cette année-là, la compagnie *Edmonton, Dunvegan and British Columbia Railway* décida, à tort ou à raison, que la voie ferrée passerait au sud du Petit Lac des Esclaves plutôt qu'au nord, comme on l'avait d'abord cru. Et le bel avenir promis à Grouard s'en alla à High Prairie!<sup>138</sup> Toutefois le siège épiscopal demeura à Grouard jusqu'en 1943, alors que M<sup>gr</sup> Ubald Langlois décida de le déménager à McLennan où il construisit son évêché et sa cathédrale.

---

<sup>138</sup> Sources: Harold Fryer, *Ghost Towns of Alberta*, Langley, B.C., pp 166-168; Gaston Carrière, *Dictionnaire biographique des Oblats de Marie-Immaculée au Canada*, Ottawa 1977, Tome II, pp 116-117; Mgr Émile Grouard, *Souvenirs de mes soixante ans d'apostolat*, Lyon, Winnipeg, passim.

26 février

## MGR ÉMILE GROUARD

Hier nous avons parlé du village de Grouard, dans le nord de l'Alberta. Aujourd'hui, je voudrais vous parler brièvement de cet homme remarquable que fut M<sup>gr</sup> Émile Grouard qui a laissé son nom à ce village en 1909.

Lui-même raconte que lorsqu'il était enfant, il n'était pas facile à contrôler. Un jour, qu'il avait fait l'école buissonnière, son père partit à sa recherche et, l'ayant trouvé, le ramena à la maison sans dire un mot. En passant devant l'église, il eut l'idée d'y entrer et devant l'autel de la Sainte-Vierge, il fit cette prière: «Oh! Sainte Mère de Dieu, je ne sais plus que faire de cet enfant, je ne puis en venir à bout, je vous le donne!»<sup>139</sup>

Cela se passait en France vers 1850.

En 1924, donc 74 ans plus tard, Émile Grouard recevait la très haute décoration française, celle de la Légion d'Honneur. Il était âgé de 85 ans. C'est le journaliste Louis-Frédéric Rouquette qui lui a remis cette décoration dans son évêché de Grouard. Et dans un petit livre qu'il a écrit par la suite, *L'épopée blanche*, M. Rouquette écrivait ceci de M<sup>gr</sup> Grouard:

«Venu au Canada en 1860, il y a toujours résidé depuis; a fait connaître et aimé le nom de la France en Alberta et jusqu'aux extrémités du Nord; une foule de noms géographiques sont français grâce à lui; prêtre zélé, missionnaire infatigable, navigateur, géographe, explorateur, bâtisseur de villes, architecte, peintre, compositeur, écrivain, agriculteur, il est, à quatre-vingt-cinq ans, le pionnier le plus intrépide du Grand Nord<sup>140</sup>».

---

<sup>139</sup> Mgr Émile Grouard, *Souvenirs de mes soixante ans d'apostolat*, Lyon, Winnipeg, p. 2.

<sup>140</sup> Louis-Frédéric Rouquette, *L'Épopée blanche*, Paris, 1926, pp 17-18.

27 février

## LES PISCINES SULFUREUSES DE BANFF

Pendant qu'ils construisaient la ligne de chemin de fer dans les Montagnes Rocheuses, entre 1883 et 1885, des ingénieurs ou des ouvriers furent intrigués un jour par la vue d'une colonne de vapeur qui s'élevait de terre et ils se hasardèrent à aller explorer l'endroit d'où s'échappait cette vapeur. C'est ainsi qu'ils découvrirent l'une des premières sources thermales de la région de Banff. Et ils ne tardèrent pas à en découvrir d'autres par la suite.

Le 3 août 1886, le père Léon Doucet et le père Hippolyte Leduc, qui étaient tous deux à Calgary, prirent le train pour se rendre à Banff. Dans son journal, le père Doucet raconte qu'il s'y trouvait déjà un sanatorium qui était dirigé par un D<sup>r</sup> Brett. Et il y avait un grand nombre de tentes aux alentours des sources chaudes sulfuriques. Et voici que ce jour-là on amena au D<sup>r</sup> Brett un homme de Medicine Hat qui se mourait d'une morsure de serpent à sonnettes. Le docteur le soigna avec les eaux et le guérit, affirme le père Doucet.

Et, bien sûr, les deux Oblats en profitèrent pour se baigner eux aussi.

«L'aménagement des sources est provisoire, écrit encore le père Doucet. Il y a un petit bassin carré d'environ quatre pieds dans un petit shack (ou simple cabane en billots): c'est de là que sort la principale source et on ne peut s'y baigner que de quatre à cinq minutes tellement l'eau est chaude. Je me baignai aussi dans le bassin carré où l'eau est tiède. Il y a un trou où l'on ne peut pas enfoncer: le courant y est si fort qu'il vous rejette. Je descendis dans la cave ou caverne où l'on descend à l'aide d'une échelle et où l'eau coule et disparaît sous terre»<sup>141</sup>.

---

<sup>141</sup> Journal du père Léon Doucet, 3 août 1886, cité dans le *Bulletin* du projet d'histoire oblate dans l'Ouest canadien, No 10, octobre 1989, pp 6-7.

28 février

## LA MISSION SAINT-THOMAS DE DUHAMEL

Dans notre province, il y a cinq missions qui ont été fondées spécialement pour servir les Métis. Les trois plus anciennes sont celles du Lac Sainte-Anne (1843), de Lac la Biche (1853) et de Saint-Albert (1861). En 1866, les pères Lacombe et Thérien fondèrent la mission de Saint-Paul des Métis, ce qui fait quatre.

La cinquième est moins connue par qu'elle n'existe plus: c'était la mission Saint-Thomas de Duhamel, située sur la rive sud de la rivière Bataille à environ 20 milles à l'est de Wetaskiwin. Cette mission a été fondée en 1881 par le père Bellevaire qui résidait à Bear Hill (aujourd'hui Hobbema). Mais la colonie existait déjà et était composée surtout des cinq frères LaBoucane et de leurs familles.

Les Métis offrirent au missionnaire une petite maison de 18 x 20 pieds, faite de pieux verticaux recouverts d'écorces de pin. Il y passa l'hiver de 1881. Deux ans plus tard, une dizaine d'autres familles métisses s'y amenèrent et on décida de construire une petite chapelle.

En 1884, M<sup>gr</sup> Grandin visita la mission pour la première fois et quelque temps après, alors qu'il était de passage dans l'est, il offrit à l'archevêque d'Ottawa de donner son nom à la petite colonie métisse, ce que M<sup>gr</sup> Duhamel accepta avec plaisir. De passage en Alberta en 1892, M<sup>gr</sup> Thomas Duhamel alla même visiter cette colonie qui portait son nom.

Aujourd'hui, il ne reste plus que la petite église que le gouvernement a reconnue comme un monument historique et qui se trouve, en fait, sur un terrain de camping du gouvernement provincial<sup>142</sup>.

---

<sup>142</sup> Sources: Mgr Émile Legal, *Short Sketches of the History of the Catholic Churches and Missions in Central Alberta*, Edmonton, 1914, p. 143; Harold Fryer, *Ghost Towns of Alberta*, Langley, B.C. 1981, p. 108; Eric and Patricia Holmgren, *Over 2000 Place Names of Alberta*, 3rd edition, Saskatoon, 1976, pp 82-83.

1 mars

## BONNYVILLE

La ville de Bonnyville doit son nom au père E. Bonny qui s'est rendu dans le district de Moose Lake en 1910 pour y fonder une nouvelle paroisse qui a été placée sous le vocable de Saint-Louis.

Le père Bonny appartenait à la Société des pères Blancs d'Afrique, mais comme le climat de l'Afrique ne convenait pas à sa santé, il était venu dans l'Ouest essayer celui de l'Alberta. Son premier poste avait été celui de Saint-Vincent qu'il organisa au cours de l'année 1907. Trois ans plus tard, son évêque l'envoya à Moose Lake où se trouvaient déjà un bon nombre de colons. Selon M<sup>gr</sup> Legal, le premier édifice qui servit d'église consistait en une cabane de bois rond recouverte de tourbe. «Il était pratiquement impossible de trouver n'importe où quelque chose de plus primitif», devait noter l'évêque de Saint-Albert. Il n'y avait évidemment pas de presbytère. Le curé demeurait dans une famille. Peu après son arrivée, on ouvrit un bureau de poste à cet endroit et c'est à ce moment-là que Bonnyville reçut son nom.

Il y eut de nombreuses discussions au sujet du site de l'église et quand on réussit à s'entendre sur un endroit, en 1913, le père Bonny avait été remplacé par un prêtre de Trois-Rivières, l'abbé J.M. Boucher, qui construisit une maison-chapelle à un endroit plus central<sup>143</sup>.

Évidemment, Bonnyville s'est prodigieusement développée depuis. La paroisse catholique, la plus vieille institution du village, a marqué les étapes du développement de la ville: après l'église primitive de 1907 et la maison-chapelle de 1913, les Bonnyvillois se sont donné une belle église en 1922 qu'ils ont remplacée en 1976 par un temple moderne qui témoigne bien du dynamisme et de l'esprit d'entreprise de la population locale<sup>144</sup>.

---

<sup>143</sup> Mgr Émile Legal, *Short Sketches of the History of the Catholic Churches and Missions in Central Alberta*, Edmonton, 1914, p. 90.

<sup>144</sup> *Le Franco*, 16 juin 1976, page 8.

4 mars

## LA COAL BRANCH

Vers 1912, on avait trouvé d'immenses gisements de charbon dans la région d'Edson et ces découvertes avaient incité la compagnie de chemin de fer Grand Tronc Pacifique à construire une ligne de chemin de fer qui s'étendait au sud d'Edson, au pied des montagnes Rocheuses, sur une centaine de milles de longueur. Plus tard, cette ligne fut vendue au Canadien National. Il s'agissait en fait d'un embranchement de la grande ligne transcontinentale du Canadien National qui passait par Edson. Ce tronçon fut connu sous le nom de la *Coal Branch*.

Cet embranchement desservait une douzaine de petites villes qui étaient toutes, en fait, des camps de mineurs qui appartenaient aux compagnies qui exploitaient ces mines de charbon. C'était donc une région industrielle importante. Dès les premières années, on extrayait de ces mines 2 500 tonnes de charbon par jour.

Mais cette industrie s'est pratiquement éteinte vers 1955, de sorte qu'il ne reste presque plus rien de ces petites villes qui s'appelaient Coalspur, Coal Valley, Cadomin, Robb, Luscar, Mountain Park, etc. Il y aurait des tas d'histoires à raconter sur la Coal Branch, et surtout beaucoup d'histoires tristes. Bien des familles étaient complètement isolées, surtout dans les débuts, éloignées des médecins, des hôpitaux, de toutes les commodités. Le vol, la prostitution et l'alcoolisme étaient monnaie courante.

Le père Louis Culerier, qu'on a surnommé «Le saint de la Coal Branch» même de son vivant, a partagé la vie de ces gens pendant de longues années, hiver comme été, et il en a vu de toutes les couleurs. Nous aurons l'occasion de reparler du «Saint de la Coal Branch»<sup>145</sup> et d'autres personnes qui y ont passé une grande partie de leur vie: tous n'étaient pas des saints sans doute, mais la plupart, hommes et femmes, ont quand même été des personnes énergiques et courageuses.

---

<sup>145</sup>Voir émission du 18 juin

5 mars

## LA DÉGRINGOLADE D'ANTONIO PRINCE

J'ai eu l'occasion une fois ou l'autre de parler d'Antonio Prince qui fut le premier secrétaire des Écoles catholiques d'Edmonton. Il fut aussi le premier secrétaire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Albert et premier président de cette même société à Edmonton. M. Prince, en plus d'être avocat, était un gai luron.

Un beau jour, ai-je lu quelque part<sup>146</sup>, il était à l'hôtel Queen's, à Edmonton, alors propriété d'un monsieur Héту, paroissien comme lui de Saint-Joachim. «Là, Prince rencontre Georges Gagnon de Saint-Albert et l'on décide d'aller rendre visite à Jos. Beauchamp, à l'hôtel Commercial à Strathcona (Edmonton-Sud d'aujourd'hui). C'était en hiver; l'on embarque donc dans le traîneau de Gagnon, tiré par un cheval fringant, comme on se faisait une gloire d'en posséder dans ce temps-là. Or en descendant la côte McDougall, voici que quelque chose se brise dans l'attelage, le traîneau glisse dans les jarrets du cheval qui prend l'épouvante. Antonio Prince voit venir la courbe, au bas de la côte et se tournant vers Gagnon, lui dit tout simplement: «Je donnerais 10,00\$ pour me voir débarqué d'ici!» Et Gagnon de répondre: «Garde ton argent, Antonio, tu vas débarquer pour rien dans une minute...»

Et c'est bien ce lui arriva, mais malheureusement Antonio Prince se fractura trois côtes.

---

<sup>146</sup> *Album Souvenir de Saint-Joachim 1859-1959*, Edmonton, p. 47.

6 mars

## FRÉDÉRIC VILLENEUVE

Frédéric Villeneuve est un nom important dans l'histoire de la francophonie albertaine. Son père était sénateur et propriétaire d'un magasin à Montréal. Frédéric, lui, vint dans l'Ouest en 1897: il était alors un avocat d'une trentaine d'années, et dès son arrivée il s'imposa comme chef de file de la communauté avec des hommes tels que Georges Roy, J.-H. Picard, J.-H. Gariépy et Antonio Prince.

Un an après son arrivée à Edmonton, il devenait le premier rédacteur du premier journal francophone de l'Alberta, *L'Ouest canadien*, dont le premier numéro sortit des presses le 3 février 1898. Ce journal, fondé par l'abbé Jean-Baptiste Morin, visait à faire la promotion de l'Ouest et à y attirer des colons. Frédéric fut le rédacteur de ce journal pendant les deux années qu'il fut publié.

Frédéric Villeneuve se signala aussi à plusieurs occasions. Par exemple, lors d'une importante réunion de la Société Saint-Jean-Baptiste le 24 juin 1898, on exprima l'espoir qu'à l'élection territoriale suivante, un Canadien français soit élu pour représenter l'élément canadien-français. Peu de temps après, Villeneuve était choisi comme le candidat francophone qui s'opposerait à Dan Maloney à Saint-Albert. Ce Maloney avait défait Antonio Prince lors de l'élection d'octobre 1894. Basant son programme électoral sur la revendication des droits des Français et des catholiques, Villeneuve réussit à remporter la victoire avec une majorité de 137 voix.

Lors des élections du 21 mai 1902 cependant, Villeneuve fut remplacé comme député de Saint-Albert par L.-J.-A. Lambert qui était arrivé du Québec en Alberta seulement deux ans auparavant<sup>147</sup>.

---

<sup>147</sup> Edward Hart, *Ambitions et réalités*, Edmonton, 1981, pp 39-41.

7 mars

## LES FRANCO-ALBERTAINS SE FÂCHENT

Je ne crois pas qu'il soit exagéré de dire que les Franco-albertains sont des gens très charitables. En effet, ils semblent avoir pris à la lettre ces mots que saint Paul adressait aux chrétiens de Corinthe: «*La charité excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout*» (I Cor XIII).

Mais le 7 mars 1988 (ça fait donc trois ans aujourd'hui), la coupe a débordé. Ils s'étaient rendus, une centaine d'entre eux, à une réunion du Conseil des écoles catholiques d'Edmonton, espérant qu'enfin les commissaires leur remettraient l'école secondaire J.-H. Picard qui avait été fondée pour eux en 1972, à la suite de la fermeture du Collège secondaire Saint-Jean et de l'Académie Assomption. Ils s'en allaient fêter, quoi!

Or à leur grande surprise, loin de se rendre à leur demande, les commissaires décidaient d'ajouter dans cette école les classes d'immersion de 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> années, rendant ainsi les francophones minoritaires dans cette seule école secondaire de langue française d'Edmonton.

La riposte a été immédiate. Debout sur une chaise, le président de la Société des parents francophones, Frank McMahon, apostropha les commissaires de la bonne façon et invita les francophones présents à occuper les lieux, ce qu'ils acceptèrent d'emblée sans se faire prier.

Cette occupation dura un couple de jours, c'est-à-dire jusqu'à ce que la ministre de l'Éducation, Mme Nancy Betkowski, s'engage à intervenir dans le dossier pour donner satisfaction aux francophones, engagement qui n'eut cependant pas de suite. Les Franco-albertains durent attendre jusqu'au 5 décembre suivant pour obtenir une révision satisfaisante de la décision de la Commission scolaire<sup>148</sup>.

---

<sup>148</sup> Voir au sujet de cet épisode un éditorial de l'auteur publié dans *Le Franco* du 18 mars 1988 et reproduit en Annexe 8 (pages 223-224).

8 mars

## LE COURRIER DE L'OUEST

Le *Courrier de l'Ouest* est considéré comme la première réussite journalistique de langue française en Alberta. Ce journal a été publié de 1905 à 1915. Auparavant, il y avait eu un autre journal en Alberta, *L'Ouest canadien*.

A une époque où il n'y avait ni radio ni télévision, le journal jouait un rôle de première importance. Comme on le disait en éditorial le 14 octobre 1905, les Canadiens français avaient besoin, pour les représenter, d'un journal écrit dans leur langue, pour faire connaître leurs besoins et défendre, s'il le fallait, leurs intérêts politiques, économiques ou religieux.

Les fondateurs du *Courrier de l'Ouest*, parmi lesquels il y avait Philippe Roy, Prosper-Edmond Lessard et J.-Henri Picard, voulaient que ce journal soit capable de rejoindre tous les francophones de l'Ouest et même leurs compatriotes du Québec et de la Nouvelle-Angleterre.

Comme les fondateurs du journal étaient d'allégeance libérale, il n'est pas étonnant de lire dans ce même article que je citais tout à l'heure, que le journal se ferait «un devoir de soutenir le parti libéral et en particulier les idées de Sir Wilfrid Laurier».

A la suite de la victoire du parti libéral en 1906, le *Courrier de l'Ouest* revendiqua une partie du triomphe du parti libéral en Alberta. «Nous avons mené une campagne des plus vigoureuses, pouvait-on lire dans la livraison du 4 octobre 1906, contre les conservateurs ennemis de notre race, de notre religion. Grâce à cette campagne, les Canadiens français, comprenant leurs devoirs et leurs intérêts, ont favorisé le parti libéral et montré par le succès éclatant de ce parti, de quel poids ils étaient en matière politique».

C'est sans doute pour récompenser cette fidélité que peu de temps après Laurier nommait le Dr Philippe Roy au poste de sénateur<sup>149</sup>.

---

<sup>149</sup> Éloi de Grâce, *Aspects du passé franco-albertain*, Edmonton, 1980, pp 101-111.

11 mars

## MONSEIGNEUR ÉMILE LEGAL, O.M.I.

M<sup>gr</sup> Émile Legal a été le deuxième évêque de l'Alberta et le premier archevêque du diocèse d'Edmonton. En 1897, M<sup>gr</sup> Grandin, qui avait alors 68 ans, l'avait choisi comme coadjuteur, avec droit de succession. C'est ainsi qu'à la mort de M<sup>gr</sup> Grandin, le 2 juin 1902, M<sup>gr</sup> Legal lui succéda automatiquement et devint le deuxième évêque du diocèse de Saint-Albert. Dix ans plus tard, le 30 novembre 1912, M<sup>gr</sup> Legal décida de déménager son siège épiscopal à Edmonton qui était devenu en 1905 la capitale de l'Alberta. Le même jour, Rome érigeait un deuxième diocèse en Alberta, celui de Calgary. C'est ce qui fait qu'Edmonton devenait un archidiocèse dont le diocèse de Calgary devenait le suffragant ou, si l'on veut, le dépendant. Cette situation est toujours la même aujourd'hui.

M<sup>gr</sup> Legal était né en France et il y avait été ordonné prêtre en 1874. Cinq ans plus tard, il décida d'entrer chez les Oblats et c'est à Lachine, Qc, qu'il fit ses vœux perpétuels d'Oblat en 1880. Avant de venir dans l'Ouest canadien, il travailla dans la paroisse de Plattsburgh et à la paroisse Holy Angels de Buffalo, New York, pour se perfectionner en anglais.

Arrivé à Saint-Albert l'année suivante, M<sup>gr</sup> Grandin l'envoya travailler avec les Pieds-Noirs dans le sud de l'Alberta, et il y s'y dépensa pendant seize ans. Il y apprit la langue et écrivit même un recueil de légendes Pieds-Noirs. Mais aussi il fonda la mission de Brocket, une école et un hôpital.

Rappelé à Saint-Albert en 1897, c'est M<sup>gr</sup> Grandin lui-même qui le consacra évêque. Selon l'historien Tony Cashman, M<sup>gr</sup> Legal rêvait de faire de l'Alberta une province canadienne-française et c'est probablement pour cela qu'à sa mort le 10 mars 1920, Rome nomma pour lui succéder, M<sup>gr</sup> Henry O'Leary, qui, lui, n'a jamais eu une telle tentation...

M<sup>gr</sup> Legal a été inhumé dans le cimetière oblat de Saint-Albert<sup>150</sup>.

---

<sup>150</sup> Sources: Gaston Carrière, *Dictionnaire biographique des Oblats de Marie-Immaculée au Canada*, Ottawa, 1976, Vol. II, pp 296-297; Tony Cashman, *Edmonton's Catholic Schools*, Edmonton, 1977, p. 78.

12 mars

## M<sup>e</sup> LOUIS-A. DESROCHERS

Quand je suis devenu directeur général de l'ACFA en janvier 1973, un des premiers problèmes auxquels j'ai dû faire face a été une facture d'impôt foncier de la ville d'Edmonton. L'ACFA était propriétaire du grand terrain de 80 acres, à Millwoods, sur lequel étaient érigées les deux tours de radio de CHFA. La facture était de 13 000 \$, et cela dépassait absolument nos moyens financiers de l'époque.

Mon prédécesseur à l'ACFA était le père Jean Patoine et je savais que lorsqu'il était mal pris, il téléphonait toujours à son ami, l'avocat Louis-A. Desrochers. J'ai fait la même chose. M<sup>e</sup> Desrochers m'a alors conseillé de me rendre à l'hôtel de ville et de déposer une plainte. «Ca va nous donner une couple de mois pour voir à cela», m'a-t-il dit. C'est ce que j'ai fait.

Deux mois plus tard, il fallait comparaître à l'hôtel de ville. L'avocat de la ville d'Edmonton a fait valoir que l'ACFA possédait un grand terrain, en pleine ville, qui servait à l'opération d'une entreprise commerciale, le poste de radio CHFA. Il était normal qu'elle paie ses taxes. Après ce plaidoyer, on fit comparaître un professeur de l'Université de l'Alberta à qui l'ACFA louait son terrain comme pacage pour son troupeau de vaches. Finalement, le magistrat rendit son verdict en expliquant que vu que ce terrain servait à la fois à une exploitation commerciale et à une exploitation agricole, la loi prévoyait que le contribuable devait avoir le bénéfice du doute. Il décida donc que nos taxes cette année-là seraient de 1 300 \$ au lieu de 13 000 \$!

Si on s'en était tiré à si bon compte, c'était grâce à l'intervention discrète mais efficace de M<sup>e</sup> Louis A. Desrochers qui m'avait candidement confié, en sortant de l'hôtel de ville, que le magistrat n'avait pas trouvé ça tout seul... Jusqu'à ce jour, l'ACFA n'a toujours pas reçu la note de l'avocat Desrochers pour un si grand service.

13 mars

## L'HOMME DES MONTAGNES

Dans ses écrits, le père De Smet, s.j., nous a laissé cet intéressant portrait d'un nommé Morigeau, un Canadien français dont il avait fait la rencontre dans les Montagnes Rocheuses en 1845.

«Le Canadien! écrit-il. Dans quelle partie du désert n'a-t-il pas pénétré? Le monarque qui règne à la source du fleuve Columbia est un bon immigrant de Saint-Martin, dans la région de Montréal, qui demeure dans ce désert depuis 26 ans. Son palais est fait de peaux de chevreuils et d'originaux, et, pour employer ses propres expressions, il embarque sur son cheval avec sa femme et ses sept enfants, et il atterrit là où ça lui plaît. Ici, personne ne lui dispute ses droits... Son sceptre, c'est une trappe à castors, et sa loi, sa carabine. Cette dernière sur son dos, l'autre dans ses mains, il passe en revue ses nombreux sujets de fourrure: le castor, la loutre, le rat musqué, la marte, le renard, l'ours, le loup, le moufflon, la chèvre blanche des montagnes, le chevreuil à queue noir et son parent à queue rouge, le cerf, la biche et l'original. Certains d'entre eux respectent son sceptre, les autres se soumettent à sa loi. Il exige d'eux son tribut de chair et de peaux, et il le reçoit. Entouré de tant de grandeur, propriétaire incontesté de ces palais et de ces forteresses qui s'élèvent vers le ciel - le dernier refuge de liberté, sur terre, protégé par la nature elle-même - maître solitaire de ces majestueuses montagnes qui élèvent leurs cimes jusqu'aux nuages, Morigeau n'oublie quand même pas ses devoirs de chrétien. Tous les jours, matin et soir, il fait ses prières entouré de sa petite famille.»

Puis le missionnaire jésuite ajoute que lors de sa visite, il a béni le mariage de Morigeau et de son épouse, a baptisé leurs enfants, et qu'en souvenir de ce grand jour on éleva une grande croix à cet endroit qu'on appela dès lors la Plaine de la Nativité<sup>150A</sup>.

---

<sup>150A</sup> Au sujet du père De Smet, voir l'article de W. L. Davis dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, Vol. X, pp 246-248.

14 mars

## STANISLAS LARUE

A quelques reprises, nous avons parlé dans cette chronique de Stanislas Larue qui était propriétaire du magasin Larue et Picard, à Edmonton, au début du siècle. Qui était au juste ce Stanislas Larue?

Avec Xavier Saint-Jean, il fut l'un des premiers hommes d'affaires canadiens-français à venir à Edmonton. Il avait vu le jour en 1860 à Sainte-Martine, comté de Châteauguay, et il avait fait ses études au Collège de Rigaud. A l'âge de 22 ans, il se rendit à Winnipeg qui avait à ce moment-là une respectable population de 15,000 habitants. L'année suivante, il vint à Edmonton où il n'y avait encore qu'une poignée de Blancs. En arrivant, il acheta du terrain puis travailla comme arpenteur, en particulier dans la région de Saint-Albert et de Wabamum, ce qui lui permit de voir les grandes possibilités qu'offrait ce pays et l'incita à faire de nouveaux investissements immobiliers.

Lorsque la rébellion éclata en 1885, il quitta son emploi d'arpenteur et entra dans les rangs d'un détachement de reconnaissance qui, durant toute la durée de l'insurrection, patrouilla le territoire s'étendant de Calgary à Edmonton.

C'est en 1889 qu'il se lança en affaires avec J.-H. Picard. Leur magasin demeura en opération jusqu'en 1907. Par la suite, Larue s'occupa surtout de ses investissements dont une grande partie était précisément à Edmonton même.

Comme la plupart de ses compatriotes, M. Larue s'impliqua aussi dans les affaires publiques et de politique. Il participa par exemple à la fondation de la Société Saint-Jean Baptiste d'Edmonton en 1894<sup>151</sup>.

---

<sup>151</sup> Sources: E.J. Hart, *Ambitions et Réalités*, Edmonton, 1981, pp 17, 22, 29, 33; Mgr Émile Legal, *Short Sketches of the History of the Catholic Churches and Missions in Central Alberta*, Edmonton, 1914, pp 149-150.

15 mars

## LES SNAKE INDIANS

Il y avait jadis dans les Montagnes Rocheuses une toute petite tribu d'Indiens d'une vingtaine de familles qu'on appelait les *Snake Indians*, qu'on pourrait sans doute traduire par les Couleuvres. Ces gens étaient établis non loin de Jasper, dans les Rocheuses. Ces Indiens étaient depuis longtemps en guerre contre les Assiniboines des Bois.

Un jour les Assiniboines invitèrent les Couleuvres à une rencontre pour faire la paix. Les Couleuvres arrivèrent sans armes, ayant laissé à leur camp les femmes et les enfants. Mais les Assiniboines, ayant caché leurs fusils sous leurs couvertures, les tuèrent tous sans exception, puis se rendant à leur camp, massacrèrent tous ceux qui restaient sauf trois femmes qu'ils emmenèrent prisonnières. Durant la nuit, un Métis du nom de Bellerose réussit à se glisser dans la tente des prisonnières et coupa leurs liens. Les trois femmes s'évadèrent aussitôt, mais arrivée au confluent des rivières Athabasca et Baptiste, deux décidèrent de suivre la rivière Athabasca et l'autre partit seule du côté de la rivière Baptiste.

On n'entendit plus jamais parler des deux premières. Quant à celle qui avait suivi la rivière Baptiste, elle survécut de peine et de misère avec pour toute arme un couteau que lui avait laissé Bellerose. Deux ans plus tard, un Iroquois qui faisait la chasse découvrit des traces mystérieuses et avait d'abord cru qu'il s'agissait d'une étrange et dangereuse créature. Mais quand il la trouva enfin, il se rendit compte que c'était une femme et se douta bien que c'était une des trois femmes couleuvres qui avaient été capturées par les Assiniboines. Elle était devenue complètement sauvage. Il réussit néanmoins à l'amener à son camp où elle demeura deux ans. Deux ans plus tard elle épousa un Indien Shushwap. Henry John Moberly avait rencontré cette femme vers 1860 à Jasper et c'est lui qui nous a laissé cette triste histoire<sup>152</sup>.

---

<sup>152</sup> Brian Patton, *Tales from the Canadian Rockies*, Edmonton, 1984, pp 32-34.

18 mars

## INCENDIE DE L'ÉCOLE DU FORT VERMILION

Le 16 mars 1920 fut une bien triste journée pour les missionnaires et les enfants du Fort Vermilion, dans le nord de l'Alberta. L'école résidentielle, qu'on considérait comme «une merveille pour le pays», était complètement détruite par un incendie.

«La bâtisse tout en bois, du grenier à la cave, ne fut bientôt plus qu'un immense brasier, et la plus belle bâtisse de la rivière La Clair n'était plus en moins de deux heures qu'une lamentable ruine», devait écrire le père Rault<sup>153</sup>.

Cette école, disait encore le père Rault était l'oeuvre et la vie de M<sup>gr</sup> Jousard, «une longue page d'héroïsme», ajoutait-il.

Cet incendie avait pris naissance dans la sacristie. Il se répandit si rapidement qu'on ne put sauver que quelques chaises et quelques bancs de classe. Tout le reste fut détruit par les flammes: la nourriture, le matériel de la cuisine, les livres, le linge des enfants, les objets du culte. On dut retourner les enfants chez eux, sauf les orphelins, et les pères donnèrent aux religieuses et à ces enfants leur presbytère. Quant à M<sup>gr</sup> Jousard, le père Rault et les frères, ils s'installèrent de leur mieux dans une petite cabane qui servait de buanderie.

«C'est de là que je vous écris, continuait encore le père Rault. Nous sommes logés, mais bien pauvrement, je vous assure; des toiles tiennent lieu de vitres aux fenêtres, et ont le double inconvénient, d'une part de donner assez peu de lumière et d'autre part de ne préserver que fort peu du froid. Nous nous en apercevons lorsque le thermomètre marque comme ces jours derniers 30 et même 36 degrés centigrades».

---

<sup>153</sup> *Les Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée*, 1920, pp 207-209.

19 mars

## FORT DUNVEGAN

À moins de demeurer dans la région de Rivière-la-Paix, il y a de bonnes chances qu'on n'ait jamais entendu parler du fort Dunvegan qui n'est plus aujourd'hui qu'un site historique, situé sur la grande route N° 2 juste au nord du pont qui enjambe la rivière la Paix.

Pourtant en 1912, bien des gens croyaient que cet endroit était appelé à devenir un des centres les plus importants de l'Alberta. Tellement que les lots dans le village se vendaient de 100 \$ à 200 \$; les lots commerciaux étaient pas mal plus élevés. Des investisseurs de la Suisse et de l'Italie avaient acheté de grandes étendues de terrain, assurés qu'ils feraient ainsi fortune à brève échéance.

Le fort Dunvegan avait été fondé en 1805 par un M. Archibald MacLeod de la Compagnie du Nord-Ouest. Longtemps, comme l'indique un écriteau historique sur le site de l'ancien village, ce fut le poste de plus important de la vallée de Rivière-la-Paix. C'était un centre de traite de fourrures et aussi un centre religieux. Les catholiques y avaient leur église (qui est devenue depuis un musée) et les anglicans également. Le pays était si bon pour l'agriculture qu'en 1893 le ministre anglican Gough Brick s'était mérité le premier prix pour son blé, à l'exposition internationale de Chicago.

Malheureusement quand le chemin de fer est arrivé, les ingénieurs ont opté de le diriger vers Peace River à l'est, Grande Prairie au sud et Fairview au nord. Dunvegan ne faisait pas partie des plans... Ce fut son arrêt de mort. En 1918, la Compagnie de la Baie d'Hudson s'est retirée de l'endroit et ce fut vraiment la fin du village et des rêves des nombreux investisseurs<sup>154</sup>.

---

<sup>154</sup> Source: Harold Fryer, *Alberta The Pioneer Years*, Langley, B.C., 1979, pp 172-176.

20 mars

## L'HUMILITÉ DE M<sup>GR</sup> VITAL GRANDIN

Le premier évêque de Saint-Albert, M<sup>GR</sup> Vital Grandin, était un homme profondément humble. Il n'affectait pas de l'être: il sentait jusqu'au plus profond de lui-même qu'il n'était qu'un être humain avec toutes ses limites et ses imperfections. Il n'avait que 28 ans lorsqu'il a été nommé évêque, mais pour lui ce n'était pas un honneur: c'était tout simplement un service qu'on lui demandait de rendre à la jeune Église de l'Ouest.

Il trouvait que d'autres auraient été mieux qualifiés que lui pour rendre ce service, mais il faut dire qu'à ce moment-là (1857), il n'y avait pas un si grand choix de prêtres dans l'Ouest. Il a choisi pour devise: «*Infirma mundi elegit Deus*»; Dieu choisit ce qu'il y a de faible dans le monde. Plus tard, il dira en blaguant qu'il avait été nommé évêque parce qu'à ce moment-là il fallait beaucoup voyager en raquettes et que lui, il avait de longues jambes!

De son vivant même, beaucoup de gens le tenaient pour un saint, ce qui est assez rare, même pour un évêque. Et quand il entendait ou lisait de tels propos, cela le blessait. Un jour un missionnaire lui avait écrit ses sentiments d'admiration et lui avait justement donné ce titre de saint. «Mon pauvre ami, lui avait répondu M<sup>GR</sup> Grandin, de deux choses l'une: ou vous avez voulu vous moquer de moi ou vous devenez fou; dans le premier cas, je vous pardonne pour une fois, dans le second cas, je vous plains»<sup>155</sup>.

---

<sup>155</sup> E Jonquet, *Monseigneur Vital Grandin, premier évêque de Saint-Albert*, Montréal, 1903, p. 487.

21 mars

## LES CONSERVATEURS DE L'ALBERTA

Il y a 16 ans aujourd'hui, les conservateurs de l'Alberta, sous le leadership de Peter Lougheed, prenaient le pouvoir pour la première fois. Ils sont toujours en poste depuis.

L'Alberta a une histoire politique assez simple. Elle a connu quatre partis au pouvoir qui se sont succédé après des mandats relativement longs. Ainsi ce sont les libéraux qui ont été les premiers à gouverner la province en 1905, et ils ont duré 16 ans.

En 1921, les fermiers-unis succédaient aux libéraux et restaient en place pour une période de 14 ans.

Sous la direction de William Aberhart, les créditistes défaisaient les fermiers-unis en 1935 et eux, ils allaient garder le pouvoir pendant 36 ans!

En 1975, le 21 mars précisément, les conservateurs émergeaient enfin de l'obscurité sous la direction énergique de Peter Lougheed: ils raflaient 69 des 75 sièges de la Législature. Ce sont les créditistes surtout qui furent les grands perdants dans cette élection puisqu'ils durent abandonner 20 des 24 sièges qu'ils avaient obtenus aux élections de 1971. Chez les néo-démocrates, seul le chef Grant Notley avait été élu. Un indépendant avait aussi été élu, Gordon Taylor, qui avait quitté la bannière des créditistes au début de la campagne électorale<sup>156</sup>.

---

<sup>156</sup> Source: *Le Franco*, 1 avril 1975.

22 mars

## LE CERCLE JEANNE D'ARC

Il y a 78 ans aujourd'hui - le 22 mars 1913 - les Canadiens français de l'Alberta fondaient le Cercle dramatique Jeanne d'Arc. À ce moment-là, ils sentaient de plus en plus le besoin de regrouper leurs forces.

Cet organisme était si dynamique que cinq ans plus tard - en 1918 - il élargissait ses cadres et ajoutait à sa section dramatique une section musicale et littéraire. Du même coup, il organisait le premier concours littéraire dans les écoles. Puis, pour accroître l'influence du Cercle, ses dirigeants le firent reconnaître comme société incorporée le 17 octobre 1923.

Vu la grande popularité du Concours littéraire, il devenait nécessaire d'avoir un programme scolaire français pour toute la province. Il fallait donc pour cela s'adresser au ministère de l'Éducation. Des comités furent formés et on travailla si ferme que le 1<sup>er</sup> septembre 1925, l'Alberta avait son programme provincial de français, approuvé par le gouvernement. Le cercle comptait à cette époque des membres influents et aussi éminents que le D<sup>r</sup> Aristide Blais, le D<sup>r</sup> J.M. Petitclerc et le D<sup>r</sup> Joseph Boulanger<sup>157</sup>.

Mais comme la tâche d'administrer ce programme devenait trop lourde pour le Cercle, il convoqua un congrès de toute la population canadienne-française de l'Alberta en cette même année 1925 et c'est lors de ce congrès qu'on décida de fonder l'Association canadienne-française de l'Alberta.

---

<sup>157</sup> Tony Cashman, *Edmonton's Catholic Schools*, Edmonton, 1977, p. 130.

25 mars

## LA RADIO FRANÇAISE INQUIÈTE LES ANGLOPHONES

En 1944, le mois de mars avait été bouleversant pour les Franco-albertains et, en réalité, pour tous les francophones de l'Ouest. On était en pleine campagne pour obtenir la radio française dans les trois provinces des Prairies. Il n'était pas question à ce moment-là de demander à l'État d'offrir ce service. On parlait de postes privés que les gens paieraient eux-mêmes.

Le père Breton avait écrit un petit livre qu'il avait intitulé le «catéchisme de la radio française». Or le 20 mars, au Manitoba, le *Winnipeg Free Press* avait dénoncé ce catéchisme dans lequel on parlait - imaginez - de «résistance à l'anglicisation». Le lendemain 21 mars, les deux quotidiens d'Edmonton faisaient écho aux propos du quotidien de Winnipeg.

Et voici que quelques jours plus tard, le 27 mars, un député indépendant d'Edmonton, Percy Page, soumettait une motion qui invitait la Chambre à exprimer son opposition à tout projet de radio «non anglaise». Ce n'était pas assez pour le ministre des Chemins de fer et du Téléphone, W.A. Fallow. Il proposa deux amendements: 1) que le gouvernement s'oppose expressément à un permis de poste français; et 2) qu'un permis de poste commercial soit accordé à CKUA qui était passé sous la juridiction de son ministère en 1941.

La résolution amendée fut adoptée par un vote majoritaire. Dans le feu du débat, Fallow déclara que rien n'avait autant agité l'opinion depuis dix ans que cette question de la radio française<sup>158</sup>.

---

<sup>158</sup> Source: Rossel Vien, *Radio française dans l'Ouest*, Montréal 1977, p. 93,

26 mars

## ERNEST MANNING APPUIE LA RADIO FRANÇAISE

Comme nous l'avons vu hier, le ministre des Chemins de fer et du Téléphone, W.A. Fallow, s'était énergiquement opposé à une station de radio française en Alberta. Il s'était même donné la peine de préparer un mémoire à cet effet<sup>159</sup>. Et il prétendait représenter l'opinion de tous les membres de la Chambre.

Or voici que presque immédiatement après le dépôt de la motion de Percy Page, que Fallow avait amendée pour la rendre plus odieuse, le premier ministre Manning lui-même écrivait ce qui suit au président de l'ACFA, le D<sup>r</sup> Philippe Mousseau:

«Je suis au courant de votre application pour obtenir un poste de radio à Edmonton pour diffuser des émissions exclusivement de langue française et qui répondra aux besoins de presque tous les Canadiens français de l'Alberta.

«J'aimerais vous exprimer mes meilleurs vœux pour la réussite de ce projet et j'espère qu'il n'y aura pas que les francophones qui bénéficieront et jouiront de cette opération, mais aussi les anglophones qui ont une certaine connaissance du français, mais qui n'ont pas la chance de le parler ou de l'entendre».

*La Survivance*, qui avait publié cette lettre, ajoutait le commentaire suivant: «Cette lettre, dans sa simplicité, est la réfutation anticipée du mémoire Fallow et de la fameuse motion qu'il contient».

---

<sup>159</sup> Voir Guy Lacombe, *Paul-Emile Breton, journaliste de l'Alberta*, dans la revue *Vie française*, Vol 30, Nos 4-5-6, pp 95-110.

27 mars

## LE FORT NORMANDEAU

Le Fort Normandeau, situé tout près de Red Deer, est un souvenir du soulèvement de 1885. L'histoire militaire de ce fort n'a rien de particulièrement excitant puisqu'il n'a subi aucune attaque et a servi bien peu de temps. Mais à cette époque-là, le soulèvement des Indiens et des Métis était général dans l'Ouest, même si le gros de l'action s'est passé dans le nord de la Saskatchewan, et plus particulièrement à Batoche.

Le 65<sup>e</sup> bataillon de Montréal s'était rendu jusqu'à Calgary en avril 1885 mais était monté vers Edmonton pour atteindre North-Battleford. C'était une façon de faire sentir une présence militaire un peu partout et de décourager toute attaque ou tout soulèvement.

En route vers Edmonton, donc un détachement d'une vingtaine d'hommes du 65<sup>e</sup> Bataillon, sous le commandement du lieutenant J. Bédard Normandeau, demeura à Red Deer avec la mission d'y construire un fort et de surveiller cette région qui était d'une importance stratégique. Ces hommes mirent six semaines à construire ce fort qui ressemblait à celui d'Edmonton et de North-Battleford. Il semble d'ailleurs que ce fort fut érigé tout autour d'un hôtel tout neuf que venait de construire Robert McLellan et que l'armée réquisitionna. Le 30 juin 1885, les soldats quittèrent le fort pour retourner à Montréal. La Gendarmerie Royale l'utilisa par la suite pendant quelques années, soit jusqu'en juin 1893.

Dans son récit historique, le soldat Charles Daoust avait écrit: «Pendant de nombreuses années à venir, ce fort rendra témoignage de la présence du 65<sup>e</sup> Bataillon qui est passé par ici durant son expédition de Calgary à Edmonton». Sa prophétie s'est réalisée puisque le fort a été reconstitué en 1974 et qu'il fait maintenant partie d'un parc provincial qui accueille de nombreux visiteurs chaque année<sup>160</sup>.

---

<sup>160</sup> Sources: Harold Fryer, *Ghost Towns of Alberta*, Langley, B.C., 1979, pp 117-119; Charles R. Daoust, *Cent vingt jours de service actif*, 1886; traduction anglaise, pp 138-139.

28 mars

## LE FRÈRE ANTOINE KOWALCZYK

Bien qu'il soit décédé depuis maintenant 44 ans, le Frère Antoine Kowalczyk garde toujours un grand nombre d'amis, surtout en Alberta puisqu'il a passé 36 ans de sa vie au Juniorat Saint-Jean. Les anciens junioristes gardent de lui un souvenir impérissable, surtout à cause de sa grande piété, de son humilité, de son esprit de service. Mais il arrivait assez souvent aussi au Frère Antoine de faire des choses qui sortaient de l'ordinaire.

Le père Antoine Bugeaud se souvient par exemple qu'un bon matin, lui et quelques autres étudiants devaient donner un coup de main au Frère Antoine pour faire la lessive. La grosse machine à laver était activée par un moteur à gazoline et pour le faire démarrer il fallait grimper sur un escabeau et tirer avec force sur une corde. Or ce matin-là le moteur ne voulait pas démarrer. Le Frère lui-même s'y essaya mais sans succès.

Comme c'était son habitude quand il y avait un problème qui surgissait, il demanda aux jeunes de s'agenouiller et de dire un «Ave», ce que les gars firent avec plus ou moins bonne grâce et sans voir ce que ce geste pourrait bien donner. Mais à leur grand étonnement, pendant qu'ils priaient ainsi, le moteur s'est mis à fonctionner de lui-même!

Il y a à Saint-Albert un livre plein de tels incidents, tous racontés par des témoins sous la foi du serment. De son vivant, le Frère Antoine Kowalczyk était considéré comme un saint et peu de temps après sa mort, sa cause a été introduite à Rome. Plusieurs espèrent, et non sans raison, que le petit frère polonais sera un jour le premier saint canonisé de l'Alberta<sup>161</sup>.

---

<sup>161</sup> Au sujet du frère Antoine, on lira avec intérêt le livre du père Paul-Émile Breton, *Forgeron de Dieu*, Montréal, 1953.

29 mars

## CALGARY EN 1906

Un article paru dans le *Globe and Mail* du 7 juillet 1906 et signé par un M. Fred Ackland disait qu'une des plus importantes institutions de Calgary à cette époque-là était le Canadien Pacifique.

Cette compagnie fournissait de l'emploi à 1 000 personnes à Calgary même et dans les environs, et contribuait à un million de dollars en salaires, annuellement. Effectivement, les ateliers de réparations pour l'Ouest étaient situés à Calgary et représentaient non seulement un investissement important pour cette ville, mais aussi une grande activité industrielle.

Le même article faisait remarquer que la compagnie Calgary Brewing and Malting avait une machinerie des plus moderne avec une capacité de 100 000 barils et qu'elle employait environ 150 hommes.

Toujours selon M. Ackland, Calgary offrait tous les éléments d'une ville agréable à voir et où il faisait bon vivre. On y comptait, en 1906, 11 églises, deux théâtres, 21 hôtels (dont trois ou quatre étaient particulièrement recommandables), neuf écoles, 37 enseignants, 31 médecins, 49 agents d'immeubles. Bien plus, on vantait dans ce même article le fait que Calgary était illuminée à l'électricité...

1 avril

## 60 MILLES EN SKI... EN DOUZE HEURES

Au début d'avril 1931, le guide norvégien Erling Strom avait organisé une excursion de ski de Jasper au glacier Columbia avec six autres compagnons. Après deux jours de randonnée, les skieurs avaient atteint le lac Maligne, une distance d'environ 30 milles. Par malheur, un membre de l'équipe eut un accident et cassa un de ses skis. Que faire? Il ne pouvait continuer l'expédition ni retourner à Jasper...

Un membre du groupe avait à Jasper un ami qui était un excellent skieur. Il s'appelait Frank Burstrom. Comme c'était un samedi, on s'était dit que Frank accepterait peut-être de prendre sa journée pour se rendre au lac Maligne avec une paire de bons skis, qu'il serait sans doute capable de réparer le ski brisé assez bien pour retourner à Jasper le lendemain dimanche. Évidemment, c'était beaucoup demander à un individu, même excellent skieur, et ce n'est qu'après une longue conversation au téléphone que Frank accepta un peu de mauvais gré. Il partirait après son travail en fin de journée et arriverait durant la nuit.

Effectivement, à minuit, il arrivait au Lac Maligne avec ses trente milles de distance dans le corps qu'il avait faits sans un seul arrêt. Il mangea un bouchée sans même s'asseoir puis expliqua qu'il voulait retourner immédiatement à Jasper! La lune est belle, dit-il, la neige est excellente: on ne sait jamais quand ça peut changer. Et c'est ce qu'il fit!

Quand Erling Strom rencontra Frank à Jasper quatorze jour plus tard, il le remercia sincèrement mais lui reprocha cette témérité d'être retourné la même nuit, ce qui lui faisait une randonnée de 60 milles en une douzaine d'heures, dans les montagnes! «Mais je n'avais pas le choix, répondit Frank un sourire au coin des yeux: je me mariais le lendemain matin à dix heures!»<sup>162</sup>

---

<sup>162</sup> Brian Patton, *Tales from the Canadian Rockies*, Edmonton, 1984, pp 234-235.

2 avril

## ARRIVÉE DES PREMIERS COLONS À MORINVILLE

Il y a cent ans aujourd'hui, jour pour jour, arrivait à Saint-Albert le premier groupe de colons que l'abbé Jean-Baptiste Morin était allé recruter au Québec durant l'hiver de 1891. Voici comment le père Aristide Philippot décrit l'arrivée de ce premier contingent qui devait d'ailleurs être suivi de plusieurs autres:

«Quelles émotions dans tous les coeurs lorsque le jeudi 2 avril, à la tombée du jour, par un temps frais mais beau, la caravane parvint à la vallée de la rivière Esturgeon et vit, sur la colline opposée, la cathédrale, l'évêché, le couvent des Soeurs Grises, en un mot toute la mission de Saint-Albert, et une foule en mouvement devant la cathédrale. Au même instant, les cloches se mirent à sonner à toute volée, comme aux plus grandes fêtes.

...

«Cette fête, M<sup>gr</sup> Grandin voulut la rendre aussi solennelle que les circonstances le permettaient. Il s'avança donc personnellement, avec tout le clergé, les R<sup>des</sup> Soeurs Grises et une centaine de fidèles, au-devant des colons qui arrivaient, et qu'il ne laissa pas descendre de leurs voitures avant de les avoir bénis. En ce moment même, il leur souhaita la bienvenue par des paroles encourageantes qui firent une profonde impression, faisant bien comprendre à ses enfants qu'ils n'arrivaient pas dans un désert, mais parmi des coeurs tout dévoués à leur service et prêts à veiller au salut de leurs âmes. Il les fit ensuite entrer dans l'église pour mettre leur entreprise entre les mains de celui qui peut tout et qui est la bonté même».

Après une petite cérémonie à l'église, raconte encore le père Philippot, le bon évêque s'empressa de faire connaissance avec chacun des nouveaux arrivés, puis les nouveaux colons reçurent l'hospitalité des soeurs Grises, des Oblats et des habitants du village<sup>163</sup>.

---

<sup>163</sup> Aristide Philippot, *Morinville*, Edmonton 1941.

3 avril

## MASSACRE DES PÈRES MARCHAND ET FAFARD

Récemment, j'ai trouvé dans les archives oblates de Saint-Albert un vieux manuscrit écrit par un vieux missionnaire du Nord, décédé à Fort Smith en 1955. Il s'agit du père Joseph Le Treste. Il était arrivé de France dans l'Ouest canadien comme tout jeune missionnaire. Il n'était même pas ordonné. En route vers le Lac la Biche en 1884, avec quelques autres jeunes missionnaires, il avait fait un petit détour pour aller visiter la mission du Lac Grenouille.

Voici le souvenir qu'il nous a laissé de cette visite.

«Nous fîmes la connaissance des Rev. pères Fafard et Marchand, ainsi que deux Frères, [le] Frère Némoz de l'Île-à-la-Crosse, habile charpentier et grand bâtisseur d'églises, et [le] Frère Letourneur, à cheveux rouges, ou plutôt d'un blond hardi, chargé sans doute des travaux manuels. Le Frère Némoz était heureux de nous voir et surtout de nous faire voir la nouvelle église à laquelle il venait de mettre la dernière main, église pas bien spacieuse, mais très propre, avec un joli petit clocher. Vers le soir, poursuit toujours le père Le Treste, nombre de visiteurs vinrent à la Mission: engagés du gouvernement auprès des Indiens, interprètes, traiteurs de fourrures, etc.

«Encore une dizaine de mois, tous ces gens devaient tomber sous les balles des Cris, appartenant à la bande de Gros-Ours, le chef ainsi appelé dans le pays. La jolie chapelle devait être pillée et brûlée»<sup>164</sup>.

Ce massacre eut lieu le 2 avril 1885, il y a donc eu 106 ans hier. Le cimetière oblat de Saint-Albert en contient un triste souvenir: il s'agit des restes des pères Fafard et Marchand. Le premier, originaire du Québec, était âgé de 35 ans et le second, un Français, n'avait que 27 ans.

---

<sup>164</sup> Père Joseph Vincent Marie Le Treste, *Mes souvenirs*, manuscrit, pp 30.

4 avril

## M<sup>GR</sup> JOHN McNALLY

Le 30 novembre 1912 avait lieu la restructuration de l'Église catholique de l'Alberta. En même temps que le deuxième évêque de Saint-Albert, M<sup>GR</sup> Emile Legal, déménageait son siège épiscopal dans la capitale provinciale, Edmonton, son diocèse était élevé au rang d'archidiocèse, et la partie sud en était détachée pour former le nouveau diocèse de Calgary.

Ce nouveau diocèse était confié à M<sup>GR</sup> John T. McNally qui ne fut nommé que le 2 avril 1913. Il devenait ainsi le premier évêque de langue anglaise dans les provinces des Prairies. M<sup>GR</sup> McNally était originaire de l'Île-du-Prince-Édouard, et après avoir fait ses études classiques à Ottawa, il s'était rendu à Rome pour sa théologie. Au moment où il a été choisi comme évêque de Calgary, il était curé de la paroisse d'Almonte dans le diocèse d'Ottawa<sup>165</sup>.

Lors de l'arrivée de M<sup>GR</sup> McNally à Calgary, le 27 juillet 1913, la ville comptait trois églises catholiques, celles de Sainte-Marie, de Sainte-Anne et du Sacré-Coeur<sup>166</sup>.

La construction de l'église Sainte-Marie avait été entreprise en 1887. Les plans de cette église avaient été tracés sous la surveillance du père Hippolyte Leduc et de M<sup>GR</sup> Legal qui avait été architecte avant de devenir prêtre. La construction avait été entreprise en 1887 et elle fut ouverte au culte le 8 décembre 1889. En devenant évêque de Calgary, M<sup>GR</sup> McNally choisit cette église comme sa cathédrale<sup>167</sup>. Cette belle église, construite par les Oblats, est toujours en place et est en fait un des beaux monuments de Calgary.

---

<sup>165</sup> P. Gabriel Morice, o.m.i, *Histoire de l'Église catholique dans l'Ouest canadien*, vol. IV, p. 118.

<sup>166</sup> En 1922, la population de Calgary était de 63 117.

<sup>167</sup> *Northwest Review*, 1930, pages 54-55.

5 avril

## VENTE DE CHFA

En mars 1974, après 25 ans d'existence, notre station de radio CHFA était vendue à la Société Radio-Canada. À cette époque-là, la Société avait entrepris d'étendre son réseau d'un océan à l'autre et avait approché les quatre stations de l'Ouest qui étaient toutes privées pour en faire l'acquisition. CHFA appartenait à une compagnie qui s'appelait Radio-Edmonton Ltée. En 1974, c'est M. Roger Motut qui en était le président.

Ce n'est pas de gaieté de coeur que Radio-Edmonton a vendu son poste à Radio-Canada. Bien sûr, cette transaction offrait d'importants avantages. Par exemple, l'équipement de CHFA avait de l'âge et on n'avait guère les moyens de le remplacer. Aussi le rayon de diffusion était passablement limité: après 25 ans d'opération, par exemple, CHFA ne rejoignait toujours pas Calgary. D'autre part, la Société avait beaucoup d'expertise à offrir, et des salaires autrement plus attrayants que ceux que Radio-Edmonton était en mesure d'accorder à ses employés.

Mais il y avait aussi l'inconvénient de perdre son autonomie, de se retrouver du jour au lendemain à la remorque de Montréal. Cela inquiétait beaucoup les directeurs de Radio-Edmonton Ltée: on craignait que CHFA ne perde sa saveur et sa couleur locales. Mais à la suite de longs pourparlers, on réussit à obtenir certaines garanties de Radio-Canada, et on signa l'acte de vente d'autant plus facilement, en fin de compte, qu'on savait que la survie du poste serait plus facilement assurée et qu'à long terme, les Franco-albertains y gagneraient. On ne s'est pas trompé<sup>168</sup>.

---

<sup>168</sup> Voir Guy Lacombe, *Bribes d'histoire franco-albertaine*, Edmonton, 1993, pp 19-24.

8 avril

## L'ABBÉ JEAN-BAPTISTE THIBAUT

Le premier missionnaire à avoir été officiellement envoyé en Alberta pour y faire du ministère a été l'abbé Jean-Baptiste Thibault. Originaire de Lévis, au Québec, l'abbé Thibault avait fait ses études théologiques au grand séminaire de Québec et, en 1832, avant même d'être ordonné prêtre, il avait répondu à l'invitation de M<sup>gr</sup> Provencher et s'était rendu à la Rivière Rouge pour se dévouer dans ce jeune et difficile diocèse missionnaire.

Il fut ordonné à Saint-Boniface l'année suivante par M<sup>gr</sup> Provencher et il passa ses sept premières années de ministère dans les environs. Durant l'hiver de 1840-41 cependant, un certain Louis Piché se présenta à M<sup>gr</sup> Provencher pour lui demander d'envoyer un prêtre au fort Edmonton. M<sup>gr</sup> Provencher y envoya l'abbé Thibault qui parlait déjà le saulteux et le cri.

Il arriva au fort Edmonton le 19 juillet 1842, mais il ne limita pas son ministère à un endroit si restreint. Il visita de nombreux autres postes et y exerça son ministère, instruisant, baptisant, bénissant les mariages. Le 8 septembre 1844, avec l'aide de l'abbé Bourassa, il fonda la mission du Lac Sainte-Anne. Il y bénit le lac qui s'appelait alors Manitou Sakahigan - le lac du Diable - et lui donna le nom de lac Sainte-Anne.

L'abbé Thibault était doué d'une très grande énergie et il était habité par un authentique amour de Dieu, ce qui explique sa si extraordinaire activité et son courage à toute épreuve. Il passa 40 ans dans l'Ouest, donnant toujours le meilleur de lui-même. Retourné au Québec en 1872, il continua à y travailler jusqu'à sa mort survenue le 4 avril 1879. Il était âgé de 69 ans<sup>169</sup>.

---

<sup>169</sup> Roland Bérubé, *The First Catholic Missionaries in Western Canada*, Edmonton, 1986, pp 43-55.

9 avril

## LES TRAILS DE L'ALBERTA

Pendant longtemps, dans les Territoires du Nord-Ouest, les lacs et les rivières étaient les voies privilégiées pour se rendre d'un endroit à l'autre ou pour transporter des marchandises.

Mais comme toutes les rivières ne se rejoignaient pas nécessairement et que certaines d'entre elles n'étaient guère navigables, il était nécessaire de faire des portages ou de recourir à des voies de terre pour compléter ce réseau naturel de transport.

C'est ainsi que sont nés ces sentiers importants (ou les «trails», comme on les appelle en anglais) qui, jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle et même après, ont permis aux explorateurs, aux prospecteurs, aux arpenteurs ou aux missionnaires de se rendre d'un endroit à l'autre. Aujourd'hui, de belles routes sillonnent notre province dans tous les sens, mais certaines de ces routes ont quand même gardé leur nom original, tels à Edmonton, le «Calgary Trail», le «St. Albert Trail», le «Fort Trail» qui allait au Fort Victoria, ou, à Calgary, le «Blackfoot Trail», le «Crowchild Trail» ou le «MacLeod Trail» pour ne nommer que ceux-là.

Parmi les «trails» qui ne sont plus que des souvenirs historiques, il y a, entre autres, le «Athabasca Landing Trail», le «Lac Sainte-Anne Trail», le «Grouard-Peace River Trail», auxquels il faudrait ajouter encore les «trails» du Lac la Biche ou du Klondike, qui ont tous joué un rôle important dans le développement de notre province<sup>170</sup>. Ces «trails» n'étaient pas nécessairement des routes carrossables. C'étaient souvent des sentiers inondés, boueux, qui n'étaient que des pis-allers avant d'atteindre la rivière ou le lac. Mais pour nos devanciers, c'étaient quand même des voies sûres qui avaient au moins l'avantage de mener quelque part...

---

<sup>170</sup> Mark Anderako, *Historic Trails Alberta*, Edmonton, 1985, pp 9-11.

10 avril

## LE SENTIER D'ATHABASCA LANDING

Nous avons parlé hier des différents sentiers - ou «trails» - qui, avec les lacs et rivières, constituaient au siècle dernier notre grand réseau de communication à travers la province. Un des «trails» les plus importants a été celui d'Athabasca Landing, car il reliait Edmonton avec tout le Nord. En effet, ce sentier partait d'Edmonton et rejoignait le coude de la rivière Athabasca, précisément où se trouve aujourd'hui la petite ville d'Athabasca, en passant par Gibbons et Bon Accord. De là, il continuait directement vers le Nord jusqu'à Athabasca. Ce sentier était très important car à partir d'Athabasca on pouvait prendre un bateau et se rendre jusqu'à Grouard, au cœur de la région de Rivière-la-Paix et de là jusqu'à la mer Arctique. Athabasca Landing était aussi un point de départ pour transporter de la marchandise jusqu'à Fort Chipewyan ou Fort McMurray.

C'est à partir de 1877, que ce sentier a été ouvert entre le fort Edmonton et Athabasca Landing pour permettre à des charrettes d'y circuler. Par la suite, il a été entretenu par la Compagnie de la Baie d'Hudson qui était établie à Athabasca Landing depuis 1848. Mais quand les aventuriers du Klondike arrivèrent en masse vers 1897, le gouvernement du Canada décida l'année suivante de prendre charge de la route et la déclara voie publique.

A partir de 1912, le Canadien National a pris la relève entre Edmonton et Athabasca Landing en assurant un service régulier trois fois par semaine. Trois ans plus tard, en 1915, une autre compagnie de chemin de fer, la *Edmonton, Dunvegan and British Columbia Railway* rejoignit Peace River, ce qui fit perdre à Athabasca Landing son statut de «porte du Nord»<sup>171</sup>. Aujourd'hui, il ne reste plus qu'un monument, à Athabasca, pour rappeler ce site historique qui a vu jadis passer des milliers de gens et des millions de livres de marchandise.

---

<sup>171</sup> Mark Anderako, *Historic Trails Alberta*, Edmonton, 1985, pp 73-83.

11 avril

## LE FAISAN DU PÈRE LE TRESTE (1)

Le père Joseph Le Treste a été missionnaire dans la région de Rivière-la-Paix de 1884 à 1908, après quoi il travailla dans le Mackenzie. C'est lui qui a fondé la mission de Grande Prairie. Alors qu'il était missionnaire au fort Dunvegan, il lui est arrivé cette étrange aventure qu'il raconte lui-même:

«C'était un grand dimanche, peut-être celui de Pâques. Je me promenais dehors, faisant ma méditation matutinale, songeant à ce que j'aurais à dire à ma petite congrégation, tandis que mes deux chiens, Piram et Nigro, me talonnaient de près, méditant eux aussi à leur façon. Il faisait un temps délicieux et le soleil se levait radieux, promettant une très belle journée...

«Tout à coup au bout de l'horizon, j'aperçus une bande de faisans... venir dans ma direction à tire d'aile... En les apercevant, mes instincts de chasseur prévalurent sur mes pensées méditatives. N'ayant pas de temps pour parler avant leur passage, je me contentai, en leur montrant un point menaçant, de les apostropher intérieurement, mais avec conviction: "Ah! mes canailles, si j'avais mon fusil, ou plutôt si ce n'était pas dimanche, l'un de vous ne tarderait pas à venir dans la marmite..."

«Qu'on le croie ou qu'on ne le croie pas, la chose n'en est pas moins réelle: à peine avais-je formulé cette menace mentale que, «mirabile visu», vous eussiez vu un de ces oiseaux quitter ses compagnons pour me venir tomber presque sur la tête, à peine un pas de mes pieds.<sup>172</sup>»

Comment cela avait-il pu se faire? Et bien, si vous voulez patienter jusqu'à notre prochaine émission, je vous transmettrai l'explication du père Le Treste lui-même sur cet étrange incident!

---

<sup>172</sup> Joseph Vincent Marie Le Treste, o.m.i., *Mes souvenirs*, manuscrit, 1945, pp 68-69.

12 avril

## LE FAISAN DU PÈRE LE TRESTE (2)

Nous avons raconté hier que du temps qu'il était missionnaire au fort Dunvegan, le père Joseph Le Treste avait vu passer au-dessus de sa tête, un beau dimanche matin, une volée de faisans. Il s'était dit intérieurement que si ça n'avait pas été dimanche, il en aurait sûrement descendu un avec son fusil. Comme il disait cela, un des oiseaux s'était détaché du groupe et était venu tomber à ses pieds! «Le volatile en touchant la terre, de raconter le père Le Treste, n'eut qu'un petit tressaillement d'ailes: il était mort».

Que s'était-il passé au juste? Je laisse de nouveau la parole au missionnaire: «Je me demandai si, par hasard, avant de tomber à mes pieds, il n'avait pas reçu du plomb quelque part. Plumé immédiatement, son corps ne portait aucune blessure... Alors était-ce l'effet d'une syncope, rupture d'anévrisme, apoplexie foudroyante, ou simplement l'effet d'une émotion trop forte causée par mon poing menaçant... Avait-il été dérangé dans son vol et reçu un coup d'aile d'un de ses confrères? ... Quelle qu'en soit l'explication, ce faisan eut l'honneur d'être le principal plat d'attaque de mon dîner. Les gens venus à la messe, apprenant l'histoire, me disaient avec conviction: «Soskwatch kit asamikowisin!... La seule explication, c'est que la Providence elle-même t'a donné ton dîner...»

«Monseigneur Grouard, apprenant cette curieuse histoire, la racontait à qui voulait l'entendre. Renchérissant évidemment pour la rendre encore plus merveilleuse, il disait: Nous avons un nouveau Paul [l'Ermite] dans le désert...!»<sup>173</sup>

---

<sup>173</sup> Joseph Vincent Marie Le Treste, o.m.i., *Mes souvenirs*, manuscrit, 1945, pp 68-69.

15 avril

## LES OBLATS VENDENT LE COLLÈGE SAINT-JEAN

Hier, c'était le quinzième anniversaire de la vente du Collège Saint-Jean par les Oblats à l'Université de l'Alberta. C'est en ce jour, en effet, que fut signé le contrat de vente par lequel les Oblats abandonnaient une institution qu'ils avaient fondée en 1908, à Pincher Creek, et qu'ils avaient déménagée sur son site actuel, à Edmonton, en 1911. Ce que les Oblats vendaient, c'est essentiellement le terrain et les bâtiments que nous voyons présentement. Il n'y a pas eu d'autres additions depuis.

Cette transaction avait eu lieu à la suite d'une étude faite par l'Université de l'Alberta. Il était entendu que l'institution devait servir à offrir des cours en français au niveau post-secondaire.

Le gouvernement de l'Alberta a acheté le Collège grâce à une importante subvention du Secrétariat d'Etat<sup>174</sup>.

Notons en passant que lors de cette vente, les Oblats ont créé un fonds d'un million de dollars pour aider la nouvelle institution à se doter de bons programmes de français et pour encourager différentes initiatives de langue française. Il s'agissait d'un fonds mis en fiducie pendant une période de dix ans et qu'on a appelé à l'époque le «Fonds Saint-Jean».

Au cours de ces dix années, le fonds a généré environ un million de dollars et a rendu de nombreux services à la communauté franco-albertaine!

---

<sup>174</sup>Au sujet de la vente du Collège Saint-Jean, voir *Bribes d'histoire franco-albertaine* du même auteur, 1993, p. 123.

16 avril

## FRANÇOIS LAROCQUE

Du temps qu'il demeurait à la mission du Lac la Biche, M<sup>gr</sup> Henri Faraud eut comme cuisinier un bon Métis du nom de François Larocque. À son sujet, le père Joseph Le Treste raconte qu'un jour, pour sa visite des missions du Nord, M<sup>gr</sup> Faraud avait amené avec lui le Frère Boisramé et ce François Laroque. Mais lors de leur retour, les trois hommes manquèrent totalement de nourriture et étaient menacés de mourir de faim. Il fut décidé que François Laroque, qui connaissait bien le pays, prendrait les vivres nécessaires et, muni d'une lettre pressante de M<sup>gr</sup> Faraud adressée au père Collignon, se rendrait en toute hâte à la mission du Lac la Biche y chercher du secours.

Mais en route, Laroque eut la bonne chance de rencontrer deux ours qu'il tua. Il prit le temps de les dépecer, de construire une cache pour protéger la viande contre les loups et les autres animaux. Il transporta quand même avec lui une lourde provision de viande et ne manqua pas de satisfaire son appétit par de multiples grillades sur la braise. Arrivé à la mission, il s'empressa de convoquer ses amis pour festoyer avec la belle viande qui lui restait. Et c'est alors que par hasard il trouva dans sa poche la lettre «très pressante» de M<sup>gr</sup> Faraud qu'il alla tout de suite porter au père Collignon... mais avec quelques jours de retard!

Quand le père Collignon eut pris connaissance de la lettre, il fut atterré et partit en tout hâte au secours de M<sup>gr</sup> Faraud et du Frère Boisramé qui ne se soutenaient plus qu'en mangeant des boutons de rose... Il était temps! L'un des dimanches suivants, François Laroque vint à la grand'messe et se précipita aux genoux de Monseigneur pour baiser son anneau et lui demander sa bénédiction. En racontant cette histoire plus tard, Monseigneur avoua en plaisantant que jamais il n'eut plus grande tentation de donner un bon coup de poing à quelqu'un<sup>175</sup>!

---

<sup>175</sup> Joseph Vincent Marie Le Treste, *o.m.i.*, *Mes souvenirs*, manuscrit, pp 42-43.

17 avril

## LE FORT VERMILION

Le fort Vermilion, situé à quelques milles à l'est de High Level sur la rivière la Paix est l'une des plus vieilles villes de la province d'Alberta. Les Indiens y demeuraient déjà quand la Compagnie du Nord-Ouest y établit un poste de traite en 1798.

Le fort Vermilion a été le théâtre d'hostilités tragiques vers 1815 entre la Compagnie du Nord-Ouest et la Compagnie de la Baie d'Hudson. On rapporte même que les employés de la Compagnie du Nord-Ouest, sous la direction de Duncan McGillivray et avec l'aide des Indiens Castors, réussirent si bien à isoler les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson que 13 de ces derniers moururent de faim durant l'hiver de 1815-1816. Ces hostilités cessèrent cependant en 1821, quand les deux compagnies s'unirent pour ne former que la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Le premier colon blanc à s'établir à Fort Vermilion fut Michel Lizotte qui était originaire du Québec et qui était un employé de la Baie d'Hudson. Il s'y établit pour de bon en 1836, se maria et eut huit enfants. Lui-même vécut jusqu'à l'âge de 104 ans! Il est décédé en 1920.

Les Oblats établirent une mission à Fort Vermilion en 1868, la mission Saint-Henri, et les Anglicans y arrivèrent en 1876. Les Oblats y fondèrent une école résidentielle et les Anglicans, sous la direction de Rev. Garrioch, établirent pour leur part une école de métiers avec l'aide de la famille Lawrence qu'il était allé chercher à Montréal. Cette famille devait devenir très prospère dans le domaine agricole. Fort Vermilion devait d'ailleurs acquérir une enviable réputation sur le plan de l'agriculture.

Ce n'est qu'en 1947 que Fort Vermilion a été rattaché au monde extérieur par un chemin de gravier. Aujourd'hui, Fort Vermilion est une ville prospère qui mérite bien d'être visitée si on n'a pas la joie d'y demeurer<sup>176</sup>

---

<sup>176</sup> Harold Fryer, *Alberta The Pioneer Years*, Langley, B.C., 1979, pp 170-172.

18 avril

## LA MISSION DE LAC LA BICHE

En 1884, la mission de Lac la Biche constituait un poste important parce que c'est là que se trouvait l'entrepôt qui servait à ravitailler toutes les missions du Nord. C'est d'ailleurs pour cette raison que M<sup>gr</sup> Henri Faraud, qui était le vicaire apostolique du vicariat, s'y était établi dès 1869 même si cette mission appartenait en fait au diocèse de Saint-Albert.

En arrivant à cette mission, en 1884, le père Le Treste en avait fait la description suivante: «Au premier plan, à gauche, [il y avait] une maison à deux étages, construite en bois équarri, qui ne semble n'avoir jamais connu ni chaux ni peinture: c'est le palais épiscopal! Un peu en arrière, sur la même ligne, apparaît une assez vaste maison construite en pierres et bien blanchies à la chaux: c'est le couvent des révérendes soeurs Grises et leur école-pensionnat. Cette maison a aussi deux étages et une sorte de mansarde servant de grenier. Sur la droite, à une cinquantaine de verges, tout sur le bord de la côte dominant le lac, une autre maison, qui sans doute fut la première demeure, mais sert aujourd'hui de boutique pour forgeron, menuisier, etc. Tout près, un vaste hangar de près de 80 pieds de long, servant d'entrepôt pour le fret des missions du Nord jusqu'au printemps, date de l'expédition. Au fond, entre ces deux lignes, est placée la nouvelle église, spacieuse pour le pays, et qui, une fois terminée, promet d'avoir une belle apparence...»<sup>177</sup>

La mission devait cependant perdre son importance quand, en 1889, M<sup>gr</sup> Faraud déménagea son siège apostolique dans son propre vicariat et surtout en 1898, quand les soeurs Grises déménagèrent au Lac la Selle, près de Saint-Paul<sup>178</sup>. Mais en 1904, les Filles de Jésus prirent la relève, s'installant dans le vieil évêché de M<sup>gr</sup> Faraud, et elles devaient s'y dévouer jusqu'en 1963<sup>179</sup>.

---

<sup>177</sup> Joseph Vincent Marie Le Treste, O.M.I., *Mes Souvenirs*, manuscrit 1945, p. 35.

<sup>178</sup> Mgr Émile Legal, *Short Sketches of the History of the Catholic Churches and Missions in Central Alberta*, Edmonton, 1914, pp. 46-47.

<sup>179</sup> Alice Trottier, *Les Filles de Jésus en Amérique*, Québec, 1986, p. 324. Voir aussi, au sujet de la Mission de Lac la Biche, l'Annexe 10, page 226.

19 avril

## LE PÈRE VÉGRÉVILLE ENSEVELIT MGR TACHÉ

Lors du jubilé d'or d'ordination sacerdotale du père Végréville, en mars 1902, M<sup>gr</sup> Grandin, qui était gravement malade et retenu au lit [il devait mourir trois mois plus tard], s'était quand même levé pour la circonstance et avait raconté le souvenir suivant:

«Lorsque M<sup>gr</sup> Taché et le père Végréville vivaient ensemble à l'Île-à-la-Crosse, ils durent aller visiter les bûcherons qui préparaient le bois pour l'église. C'était loin. Ils ne prirent que peu de vivres, comptant en trouver au chantier. Erreur! Là aussi [sévissait une] profonde disette. Ils se remirent en route l'estomac presque vide. M<sup>gr</sup> Taché, exténué, tomba de faiblesse sur la neige. Le R.P. Végréville le secourut et ils repartirent. Plus loin, l'évêque, affaibli et aveuglé par la sueur, tomba de nouveau. Le R.P. Végréville, suivant la recommandation que venait de lui faire M<sup>gr</sup> Taché, creusa la neige avec ses raquettes, déposa son évêque dans la fosse et, l'ayant mis un peu à l'abri du vent et du froid, se hâta vers la mission [pour y chercher du secours]. Dans l'intervalle, M<sup>gr</sup> Taché s'était relevé et avait pu regagner un abri de pêcheurs sur le bord du lac». C'est là que le trouvèrent les Métis que le père Végréville avait envoyés pour secourir M<sup>gr</sup> Taché.

C'est ainsi, devait conclure M<sup>gr</sup> Grandin, que le père Végréville enneigea son évêque pour lui sauver la vie <sup>179A</sup>...

---

<sup>179A</sup>Source: *Les Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, 1902, p. 260.

22 avril

## LE FRÈRE MANCHOT

Nous avons parlé la semaine dernière de la mission de Lac la Biche, telle qu'elle était en 1884. Douze ans plus tard, le Frère Antoine Kowalczyk, le premier Oblat polonais à venir au Canada, venait prêter main-forte à la petite équipe d'Oblats de la mission. À l'été de 1897, le Frère travaillait au moulin à scie où l'on se hâtait de faire de la planche pour le nouveau couvent du Lac la Selle. Et voici que le 15 juillet, en nettoyant le moulin, le Frère s'est fait saisir par une courroie en mouvement. La main est entraînée sur les têtes de boulons qui brisent tous les os. Le bras est broyé, les os percent à travers la peau...

Pendant que soeur Marie, une soeur Grise lui administre les premiers soins, le père Henri Grandin part immédiatement pour chercher le médecin qui est censé se trouver au Lac La Selle. Le père et le médecin arrivent le 17 juillet à trois heures du matin: ce dernier recommande que le blessé soit immédiatement transporté à l'hôpital d'Edmonton. La petite caravane se met donc en route à deux heures de l'après-midi: le père Grandin, malgré son immense fatigue, les soeurs Grises et Sylvestre Bourque qui servira de guide. «Quatre jours durant, écrit le père Breton, la charette roule avec lenteur sur le chemin cahoteux. Quatre jours de douleurs aiguës, les contre-coups de la voiture, le soleil brûlant, les maringuouins...»

Ce n'est que six jours après l'accident, le 21 juillet, qu'on arrive à Edmonton. La gangrène avait commencé son oeuvre, il fallait procéder à l'amputation. Malheureusement, à l'hôpital Général, on manque d'anesthésiques. Pourtant le Frère Antoine n'accepta pas d'être ligoté à la table. De toutes ses forces, il serra sa croix d'Oblat dans sa main gauche et endura cette terrible opération sans broncher, sans même pousser un cri<sup>180</sup>.

En 1911, le Frère Antoine sera envoyé au Juniorat Saint-Jean et il y restera jusqu'à sa mort, survenue le 10 juillet 1947.

---

<sup>180</sup> P.E. Breton, *Le Forgeron de Dieu*, Montréal 1953, pp 71-75.

23 avril

## M<sup>GR</sup> GRANDIN ET LE COMTE DE MINTO

En 1900, M<sup>GR</sup> Vital Grandin avait eu l'honneur d'accueillir à son évêché de Saint-Albert son Excellence le très honorable sir Gilbert John Elliot Murray, Kynynmound, comte de Minto, gouverneur général du Canada. Quelque temps après, il lui écrivait une lettre pleine de respect et de loyauté pour le remercier de son aimable visite. Puis il ajoutait ces deux paragraphes qui méritent sûrement de passer à l'histoire:

«Excellence, écrivait l'évêque de 71 ans, le plus grand nombre de ceux qui sont venus saluer ici Votre Seigneurie, après s'être expatriés aux Etats-Unis, sont venus avec bonheur dans notre Nord-Ouest, convaincus qu'ils y retrouveraient, comme dans le reste du Canada, leurs libertés religieuses et scolaires aussi bien que leur langue, respectées et protégées. Ils ont éprouvé une cruelle déception, mais ne peuvent désespérer que justice leur soit rendue. Ils tiennent d'autant plus fortement à ce que leurs enfants conservent la langue de leur mère et que pour cela on la leur enseigne dans les écoles, qu'ils constatent sur ce point l'opposition systématique de nos gouvernants.

«Lors de l'annexion de notre territoire au Canada, nous étions la majorité. Nous sommes, je puis l'affirmer, les premiers colons du pays, et ce sont surtout les Métis, descendants des Canadiens français par leurs pères, qui, avec l'aide de leurs missionnaires, ont rendu le pays habitable et colonisable. Nous sommes donc, en réalité, les aînés, parmi les sujets de Sa Majesté. Nous ne demandons pas que les nouveaux venus soient moins libres que nous, mais il n'est que juste que nous le soyons autant qu'eux. Je supplie donc Votre Excellence d'intervenir pour cela, le bien-être général et la paix du pays le demandent.

Vital Grandin, o.m.i., évêque de Saint-Albert<sup>181</sup>.»

---

<sup>181</sup> *Missions de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée*, Paris, 1900, pp 417-418.

24 avril

## FORT KENT

Le petit village de Fort Kent, situé à quelques kilomètres à l'est de Bonnyville, a eu plus que sa part de tragédies. Les Soeurs de Sainte-Croix y fondèrent une école-pensionnat en août 1938, et dans leurs annales, j'ai trouvé, entre autres, trois incidents majeurs qui sont sûrement encore présents dans la mémoire de bien des gens.

J'ai noté tout d'abord cette fameuse inondation du 13 avril 1943, d'autant plus étonnante qu'il n'y a à Fort Kent ni lac ni rivière. Mais en raison sans doute d'une fonte rapide des neiges, le village fut complètement inondé. Bien des gens durent quitter leur demeure. Le village, dit-on, était devenu une petite Venise avec ses chaloupes qui se promenaient un peu partout. Les eaux ne se retirèrent que trois jours plus tard.

Puis le 18 août 1945, le village était frappé par un nouveau cataclysme, cette fois un orage de grêle et un ouragan. Des récoltes complètes furent anéanties, des jardins dévastés, des arbres déracinés, des bâtiments entraînés et gravement endommagés. Fort heureusement, l'inondation et l'ouragan ne causèrent aucune perte de vie.

Le 18 décembre 1951, une pensionnaire du couvent renversa par mégarde un petit plat de cire sur le poêle de la cuisine. Dans son énervement, elle prit le plat et le jeta par terre, mais soeur Marie de Sainte-Raphaëla le ramassa et le jeta dehors. Ce geste épargna le couvent mais non la pauvre supérieure. En un instant la flamme se communiqua à ses habits et elle fut gravement brûlée de la ceinture aux pieds. Elle devait d'ailleurs mourir des suites de cet accident le 24 mars suivant, après un long martyre de trois mois. Elle fut la première soeur de Sainte-Croix à mourir dans l'Ouest canadien<sup>182</sup>

---

<sup>182</sup> Sr Alice Giroux, *Les Soeurs de Sainte-Croix dans l'Ouest canadien*, Montréal, 1973, pp 118, 201, 203, 233.

25 avril

## M<sup>GR</sup> HENRI FARAUD

M<sup>GR</sup> Henri Faraud figure parmi les grands évêques de l'Ouest canadien. Il fut un des premiers Oblats à arriver à la Rivière Rouge. Au moment de sa venue, en 1847, il n'avait pas terminé ses études théologiques et était encore séminariste. Il fut ordonné prêtre à Saint-Boniface par M<sup>GR</sup> Provencher, peu de temps après son arrivée.

L'année suivante, son évêque l'envoya à la mission de l'Île-à-la-Crosse où il apprit immédiatement la langue montagnaise. Par la suite, il fonda plusieurs missions, notamment celles de Fort Chipewyan et celle de Fort Resolution.

En 1862, à la demande de M<sup>GR</sup> Taché, le Pape Pie IX le nomma vicaire apostolique du nouveau vicariat de l'Athabasca-Mackenzie. Il établit sa résidence à Fort Providence, dans les T.N.O., mais peu après, il déménagea son siège épiscopal à la mission de Lac la Biche qui était pour lui un point stratégique puisque c'est à partir de cette mission qu'il pouvait approvisionner toutes ses missions du Mackenzie. Il y a aménagea un vaste entrepôt, un moulin à scie et une moulin à farine. Il y eut même une imprimerie.

Comme sa santé ne lui permettait pas de faire de longs voyages, il se choisit un coadjuteur en la personne de M<sup>GR</sup> Isidore Clut qui passa sa vie à parcourir le vaste territoire du Mackenzie. M<sup>GR</sup> Faraud pour sa part était un débrouillard de première classe et un administrateur remarquable. Il avait bâti de ses propres mains ses premières résidences et ses premières églises.

M<sup>GR</sup> Faraud est décédé à Saint-Boniface le 26 septembre 1890. En 1972, ses restes ont été transportés dans la cathédrale de Fort Smith<sup>183</sup>.

---

<sup>183</sup> Source: Gaston Carrière, *Dictionnaire biographique des Oblats de Marie-Immaculée au Canada*, Tome II, Ottawa, 1977.

26 avril

## LA PAROISSE-MÈRE D'EDMONTON

Nous avons eu l'occasion de la dire déjà quelques fois sur les ondes de CHFA: la plus ancienne paroisse d'Edmonton est la paroisse Saint-Joachim qui est née dans le fort Edmonton. La première messe eut lieu le 9 septembre 1838 et fut célébrée par l'abbé Norbert Blanchet qui était de passage au fort, en route pour l'Oregon. À cette époque-là, le fort Edmonton comptait 150 personnes: Écossais, Canadiens français et Métis. Le lendemain, l'abbé Blanchet et son compagnon, l'abbé Modeste Demers, plantèrent une croix à l'emplacement du Parlement actuel en signe de prise de possession... un peu à la manière de Jacques Cartier, si l'on veut.

Par la suite, le fort Edmonton fut desservi par les missionnaires du Lac Sainte-Anne qui est la plus ancienne mission catholique de l'Alberta. En mars 1854, M<sup>gr</sup> Taché visita cette petite mission du fort Edmonton et lui donna le nom de mission Saint-Joachim. Mais ce n'est que cinq ans plus tard que la mission aura sa première chapelle dans l'enceinte même du fort. En 1876, la mission Saint-Joachim quitta le fort Edmonton et on construisit une deuxième église à deux milles à l'ouest du fort. En 1883, la mission recevait son premier curé résident, le père Henri Grandin. Il y aura ensuite une troisième église, construite en 1886, puis une quatrième - l'église actuelle - construite en 1899. La population d'Edmonton, à ce moment-là, était de 3 167 personnes.

Mais comme cette population allait augmenter très rapidement au cours des années subséquentes, la paroisse Saint-Joachim allait donner naissance à plusieurs autres paroisses d'Edmonton. C'est ainsi qu'en 1901, les pères de Saint-Joachim fondèrent la paroisse Saint-Antoine au côté sud, puis en 1905 la paroisse Immaculée-Conception dans l'est de la ville. En 1910, la paroisse Saint-Joachim commença à desservir les catholiques de langue anglaise qui la fréquentaient, et à partir de 1916, il y eut même deux curés à Saint-Joachim, un pour chaque groupe. Mais ce n'est qu'en 1925 qu'on construisit l'église *St. Joseph* pour les anglophones. Quelques années plus tard, cette église allait devenir la cathédrale d'Edmonton<sup>184</sup>.

---

<sup>184</sup> Source: *Album-souvenir 1859 - Saint-Joachim - 1959*, Edmonton, 1859, pp 9-15.

29 avril

## LE PÈRE ANDRÉ MERCURE, O.M.I.

Le nom d'André Mercure est bien connu en Alberta, et même dans le Canada tout entier, en raison principalement de cette fameuse contravention unilingue anglaise qu'il avait reçue en Saskatchewan et qui devait l'amener jusqu'en cours suprême du Canada, quelques années plus tard, pour faire reconnaître par ce haut tribunal les droits constitutionnels des francophones de la Saskatchewan et de l'Alberta.

Le père Mercure est décédé le 29 avril 1986, il y a donc cinq ans aujourd'hui. Il avait vu le jour à Montréal le 19 décembre 1921. Il était entré chez les Oblats, à Ville LaSalle, en 1941. L'année suivante, le lac McGregor, près d'Ottawa, avait été le théâtre d'une grave tragédie: cinq scolastiques oblats s'étaient noyés lors d'un accident, dont Pierre Landreville originaire de l'Ouest et appartenant à la province oblate d'Alberta-Saskatchewan. Dans un geste de générosité, les autorités avaient voulu donner le frère scolastique André Mercure à l'Alberta pour compenser cette lourde perte.

Et c'est ainsi qu'André Mercure vint dans l'Ouest où il devait se dévouer toute sa vie: il fut visiteur d'écoles, fonda une revue qui s'appelait *Le Message de l'Immaculée*, fut professeur au Collège Saint-Jean, anima des émissions de radio pour CHFA, monta de grands spectacles de théâtre, fut curé de paroisse (à Edmonton et en Saskatchewan), se dévoua dans le mouvement scout, chez les Chevaliers de Colomb, dans le Club Richelieu, à la Fédération canadienne France-Canada, et j'en passe...

Le père Mercure avait une énergie débordante, il pouvait passer des nuits entières à travailler et faire son travail le lendemain comme si rien n'était. Il a laissé derrière lui le souvenir d'un homme entier, généreux, organisateur dépareillé. Une école de la Saskatchewan porte son nom. Le prix remis annuellement au lauréat du Gala interprovincial de la chanson de l'Ouest porte aussi son nom. Effectivement, André Mercure mérite sûrement que son nom passe à l'histoire de la francophonie de l'Ouest<sup>185</sup>.

---

<sup>185</sup> Source: Guy Lacombe, *Notice nécrologique du père André Mercure, O.M.I.*, Saint-Albert, 10 mars 1987. Voir aussi, au sujet de l'Affaire Mercure, un éditorial de l'auteur publié dans *Le Franco* du 4 mars 1988 et reproduit en Annexe 11, pages 227-228.

30 avril

## ROBERT RUNDLE

Le nom de Robert Rundle fait partie de l'histoire de l'Alberta. Il y a entre autres un magnifique parc dans l'Est d'Edmonton qui porte son nom, de même que le mont Rundle, dans le sud de l'Alberta.

Ce Robert Terrill Rundle était un missionnaire méthodiste qui avait vu le jour en Angleterre en 1811 et qui avait été envoyé dans la vallée de la Saskatchewan en 1840. Il était arrivé au Fort Edmonton le 18 octobre de cette même année. Il en fit son quartier-général pendant les huit années suivantes, mais il passa plusieurs hivers au fort du Petit Lac des Esclaves et au Fort Assiniboine qui était situé au nord d'Edmonton, au confluent des rivières Athabasca et Freeman.

Il fit aussi quelques séjours à Rocky Mountain House, à Gull Lake et au pays des Pieds-Noirs dans le sud de l'Alberta. Lors de ce voyage, il pénétra dans les montagnes Rocheuses. C'est ainsi qu'en 1844, il aperçut cette magnifique montagne qui aujourd'hui porte son nom.

On rapporte que Rundle devint un expert de la langue cri. Le révérend James Evans, venu ici avant lui, avait inventé un syllabaire cri qui était une méthode originale et pratique d'écrire cette langue. Les Oblats utilisèrent d'ailleurs grandement ce syllabaire et, dans les archives, on peut trouver plusieurs livres de prières ou de cantiques qui ont été imprimés avec ces caractères syllabiques. Pour sa part, le révérend Rundle perfectionna cette méthode, comme en témoigne son journal personnel.

Rundle n'a cependant pas réussi à établir de missions permanentes. Son successeur, Benjamin Sinclair, aura plus de succès en fondant une mission méthodiste à Pidgeon Lake en 1848.

Éventuellement, Robert Rundle est retourné en Angleterre où il est décédé le 4 février 1896 à l'âge de 85 ans<sup>186</sup>.

---

<sup>186</sup> Source: *The Canadian Encyclopedia*, Edmonton, Vol. III, p. 1607.

1 mai

## LES SOEURS GRISES À L'ÎLE LA PÊCHE

Vers la fin d'avril 1885, la terreur régnait à la mission du Lac La Biche. La rébellion avait déjà fait des ravages dans le nord de la Saskatchewan, le massacre du lac Grenouille avait eu lieu: neuf Blancs y avaient péri dont les pères Fafard et Marchand, et on pouvait craindre le pire au Lac la Biche. M<sup>gr</sup> Faraud demanda donc au père Le Treste et au frère LeCreff d'accompagner huit soeurs Grises, deux jeunes dames et neuf orphelins à l'Île à la Pêche où, croyait-il, ces gens seraient davantage en sécurité. On partit donc sur le lac avec traîneaux et bagages: un voyage de trois milles<sup>187</sup>.

Sur l'île, il y avait une petite maison que le frère Boisramé avait construite et qu'il utilisait quand il allait à la pêche. C'est là que les soeurs s'installèrent tant bien que mal. On monta des tentes pour loger les autres gens.

Ce n'est que vers le 20 mai, quand on apprit la défaite de Batoche, que ces gens furent enfin secourus. Dans une lettre qu'elle avait écrite au père Lestanc, soeur Youville, la supérieure, racontait que le groupe avait souffert du froid et de la faim, n'ayant pour toute nourriture que le poisson que le frère pouvait pêcher sous la glace.» Je vous écris ces lignes de ce refuge, écrivait soeur Youville, et c'est probablement mon dernier...»

---

<sup>187</sup> Joseph Vincent Marie Le Treste, *Mes souvenirs*, Montréal, 1945, pp 44-45

2 mai

## LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON

Aujourd'hui c'est l'anniversaire de naissance de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Jadis, quand on parlait de cette compagnie, on l'appelait presque invariablement «l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson». Ce qui est certain en tout cas c'est qu'elle est vénérable: car elle a été fondée en 1670. Elle a donc l'âge très respectable de 321 ans.

Il est intéressant de noter que l'idée de cette compagnie était venue de deux Français, Radisson et Des Groseilliers. Comme ils n'avaient pu réussir à intéresser le gouvernement de France à leur projet, ils se tournèrent vers le prince Rupert d'Angleterre qui persuada son cousin, le roi Charles II, de la rentabilité de cette entreprise. En ce jour du 2 mai 1670, le roi d'Angleterre octroyait à cette nouvelle compagnie une charte des plus généreuse et mettait à sa tête le prince Rupert et d'autres nobles, avec certains marchands de Londres. Cette Charte donnait à la compagnie des droits de traite exclusifs sur tout le territoire traversé par les rivières qui se déversent dans la Baie d'Hudson. Soit dit en passant que la Compagnie de la Baie d'Hudson, jusqu'au 30 janvier dernier (1991), a été l'une des plus importantes compagnies au monde engagée dans le commerce des fourrures.

En 1869, le Canada acheta la Terre de Rupert de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Pour un territoire dix fois plus grand que ce qu'était le Canada à cette époque, le gouvernement du Dominion paya 1 500 000 \$ comptant à la Compagnie de la Baie d'Hudson qui garda quand même environ 2 millions d'hectares ainsi que les terres entourant immédiatement ses postes de traites. On dit que ce fut la plus grande transaction immobilière de l'histoire. Qui oserait en douter<sup>188</sup>?

---

<sup>188</sup> Sources: Gabriel Morice, *Histoire abrégée de l'Ouest canadien*, Saint-Boniface, 1914, pp 7-8; *The Canadian Encyclopedia*, Edmonton, vol. II, pp 843-844; Francis, Jones and Smith, *Destinies*, Toronto, 1988, pp 22-24.

3 mai

## LE QUÉBEC APPUIE RADIO-OUEST

En 1944, la question de la radio française dans l'Ouest était constamment à l'ordre du jour. Les francophones des provinces des prairies avaient décidé de se payer des postes de radio privés, et cela constituait en fait une entreprise colossale, compte tenu des coûts très élevés que cela représentait. Mais ce n'est pas cela qui était le plus gros problème. Pour mettre sur pied un poste de radio, ça prenait un permis d'Ottawa et il fut aussi difficile d'arracher ce permis au gouvernement central que ça l'est aujourd'hui d'obtenir une école française d'une commission scolaire albertaine.

Plusieurs groupes anglophones, en particulier la ligue orangiste et l'Église baptiste, s'y opposaient vigoureusement au nom de l'unité canadienne. On disait à ce moment-là, comme on le dit trop souvent aujourd'hui encore, que le Canada se devait d'être bilingue au Québec et anglais dans les autres provinces.

Or le 4 mai 1944, l'Assemblée législative du Québec, adoptait à l'unanimité une motion du député de Montmorency, Jacques Dumoulin, pour appuyer la création de postes français dans l'Ouest. Ce fut un véritable coup de théâtre<sup>189</sup>. «Il s'agit, avait dit M. Dumoulin, de demander que Radio-Canada consente à accorder des permis de construction à trois ou quatre postes privés qui ne coûteront rien à l'Etat»<sup>190</sup>. Le premier ministre Maurice Duplessis et le chef de l'opposition, Adélard Godbout, prirent tous deux la parole, en chambre, pour demander à leurs députés respectifs d'appuyer cette motion.

Ce fut un encouragement important pour les francophones des provinces de l'Ouest, mais ça prendra encore cinq ans - et bien des luttes - avant que ne soit créé le poste CHFA.

---

<sup>189</sup> Rossel Vien, *Radio française dans l'Ouest*, Montréal 1977, p. 63.

<sup>190</sup> Guy Lacombe, *Paul-Émile Breton, Journaliste français de l'Alberta*, dans la revue *Vie française*, Vol. 30, Nos 4-5-6, p. 105.

6 mai

## LE FRÈRE GUILLAUME LETOURNEAU

En 1933, un jeune homme de Montréal, nommé Guillaume Letourneau, avait entendu au fond de son coeur un appel à devenir un frère coadjuteur Oblat. Il était âgé de 26 ans. Un bon jour, il se rend donc à la paroisse Saint-Pierre Apôtre avec l'espoir d'y trouver un évêque qui voudrait bien l'accepter dans son diocèse.

S'adressant au frère portier de Saint-Pierre Apôtre, Guillaume demande donc s'il n'y se trouverait pas par hasard un évêque Oblat. Justement, le vicaire apostolique de Grouard, M<sup>gr</sup> Joseph Guy, était de passage à Montréal en route pour assister au Chapitre général des Oblats à Rome.

Guillaume explique donc à M<sup>gr</sup> Guy le but de sa démarche et après une assez brève conversation, M<sup>gr</sup> Guy lui dit: «Et bien voici: je vais vous écrire une lettre d'introduction pour le maître des novices, à Richelieu. Vous irez vous présenter à lui et quand vous aurez terminé votre noviciat, vous viendrez dans mon diocèse dans le nord de l'Alberta». Et sans plus de façon, M<sup>gr</sup> Guy tire une feuille de papier et se met à griffonner quelques lignes. Puis, tout à coup, il s'arrête, regarde fixement Guillaume et lui dit: «Savez-vous, Monsieur Letourneau, que je prends une grande chance en vous écrivant cette lettre? Je ne vous ai jamais vu, je ne vous connais pas...»

Sans perdre son sang-froid, Guillaume fixe à son tour M<sup>gr</sup> Guy et lui dit: «Savez-vous, Monseigneur, que je ne vous connais pas moi non plus et que moi aussi je prends une grande chance...» Avec un bruyant éclat de rire, M<sup>gr</sup> Guy se remet à sa lettre et le frère Letourneau réalisa son désir de devenir un frère Oblat. Il demeure présentement à Saint-Albert et jusqu'à présent, il a à son crédit 57 ans de service en Alberta<sup>191</sup>!

---

<sup>191</sup> Le frère Guillaume Letourneau est décédé à Edmonton le 29 mars 1993. C'est lui-même qui avait raconté à l'auteur sa rencontre avec M<sup>gr</sup> Guy.

7 mai

## LE PÈRE JOS VIENT S'ETABLIR DANS L'OUEST

Un jour, quelqu'un fera peut-être un film ou un télé-roman avec la belle histoire de Plamondon. Imaginez un peu un groupe de Franco-américains qui partent du Michigan où ils sont relativement bien installés et qui s'aventurent dans un pays tout neuf où tout est à faire.

C'est le 7 mai 1908 qu'un premier groupe de pionniers entreprenait cette prodigieuse aventure, avec à sa tête M. Joseph Plamondon, qui devait être mieux connu sous le nom du «père Jos». Ce dernier était venu passer quelque temps à Morinville l'année précédente, et le pays lui avait tellement plu qu'il avait convaincu sa famille et d'autres familles de venir s'y établir pour de bon, avec lui. Ce premier contingent comptait une trentaine de personnes dont plusieurs jeunes gens et enfants.

Partis du Michigan le 7 mai donc, ces gens arrivèrent à Morinville le 13 mai, et ils y demeurèrent jusqu'à la mi-juillet, question de se bien préparer pour la grande expédition vers le nord et de donner le temps à Mme Joseph Plamondon de mettre au monde son douzième enfant.

La caravane était composée de douze voitures, dont huit avec des attelages de chevaux et quatre avec des boeufs. Ce n'est que 16 jours plus tard qu'on arriva à cet endroit qui s'appelle aujourd'hui Plamondon. En route, il y eut plusieurs aventures, certaines bien tristes, telle la mort de la petite Harper, âgée de six mois seulement.

Mais ces gens étaient d'une étoffe bien spéciale, des vrais bâtisseurs de pays, modèles de vaillance, de courage et d'optimisme. Ils ont réussi<sup>192</sup>. Aujourd'hui encore, la communauté de Plamondon avec sa joie de vivre, la force de ses convictions et sa confiance dans l'avenir, témoigne bien qu'elle est restée fidèle à son riche héritage des débuts.

---

<sup>192</sup> Source: *Heritage Link*, Edmonton, Volume 3, Nos 5 et 6, Vol. IV, No 1 (septembre/octobre, novembre/décembre 1988; janvier/février 1989).

8 mai

## ALVINE CYR GAHAGAN

En 1933, le village et la région de Plamondon étaient encore bien peu développés: c'était véritablement un pays de pionniers, un pays qu'on ouvrait de peine et de misère, où il fallait travailler très dur pour vivre misérablement, un pays où les souffrances de toutes sortes étaient le pain quotidien de tous, adultes et enfants, été comme hiver. C'était également un pays où bien des bébés mouraient en naissant - et bien des mamans aussi - faute d'hôpital, de médecins, de sages-femmes et de moyens de transport rapides.

Et voici qu'au mois de mars de cette année 1933, le curé de Plamondon, l'abbé Sébastien Loranger, était venu à Edmonton, déterminé à obtenir de l'aide médicale pour sa population qui en avait tant besoin. Il rencontra à l'Hôpital Général une garde-malade qu'il invita à venir soulager les misères des gens de Plamondon. Tout ce qu'il avait à lui offrir c'était 25,00 \$ pour acheter les médicaments et l'équipement dont elle pourrait avoir besoin, puis la promesse de deux mois de salaire (à 10,00 \$ par mois). Il avait aussi fait les arrangements pour qu'elle puisse demeurer gratuitement dans une famille pendant deux mois, après quoi elle devrait se débrouiller par ses propres moyens.

La personne à qui l'abbé Loranger faisait cette offre invraisemblable s'appelait Alvine Cyr. Elle était une jeune garde-malade diplômée depuis peu, surveillante en chef de la salle de chirurgie de l'hôpital Général d'Edmonton. Elle était fort bien payée, bénéficiait de sa chambre et pension à l'hôpital et de tous les bénéfices marginaux disponibles à cette époque.

Elle écouta l'abbé Loranger avec intérêt, et avant même qu'il eût fini de lui expliquer les misères de ses gens de Plamondon et celles qu'elle devrait elle-même endurer si elle acceptait son offre, elle lui avait promis qu'elle irait travailler à Plamondon<sup>193</sup>!

---

<sup>193</sup> Alvine Cyr Gahagan, *Yes, Father*, Manchester, NH, 1979. p. 78

9 mai

## VOYAGE À PLAMONDON

Faire le voyage d'Edmonton à Plamondon, en 1933, n'était pas de tout repos même si la compagnie *Northern Alberta Railways* assurait ce service. Vous preniez le train à Edmonton le matin 9 h 30 et vous arriviez à Lac la Biche le soir à 7 h 30: 10 heures pour faire 132 milles.

Le 14 mars de cette année 1933, Mlle Alvine Cyr avait fait ce long voyage pour répondre à l'invitation du curé de Plamondon qui avait désespérément besoin d'une garde-malade pour ses paroissiens. Il s'agissait d'un train «mixte», transportant voyageurs, animaux et marchandises. Le char des voyageurs, avec ses banquettes dures, n'avait aucun confort à offrir. Pour tout chauffage, il n'y avait qu'un poêle à charbon ventru qui ne réchauffait en fait que ceux ou celles qui avaient la chance de se trouver tout près.

Ce train arrêtait à tout moment soit pour laisser monter un trappeur, soit pour en laisser sortir un autre. Il arrêtait également sur demande pour livrer de la marchandise que des fermiers avaient commandée.

Le curé Loranger avait fait les arrangements pour que le postier accueille Mlle Cyr à la gare de Lac la Biche, la conduise à l'hôtel pour y passer la nuit, puis l'amène à Plamondon le lendemain. Bien sûr, l'hôtel n'avait ni électricité, ni eau courante et les chambres n'étaient pas chauffées! Le lendemain matin, le postier amena Alvine Cyr à Plamondon, un voyage de plusieurs heures en traîneau<sup>194</sup>.

Mlle Cyr devait donner deux années de sa vie aux gens de Plamondon, mettant ses connaissances et son coeur au service de ces gens attachants: par la force des circonstances, elle fut non seulement sage-femme, mais aussi dentiste, médecin et même chirurgien. Dieu seul sait tout le réconfort qu'elle leur apporta et le nombre de vies qu'elle sauva. À son arrivée à Plamondon, elle n'avait pourtant que 23 ans!

---

<sup>194</sup> Alvine Cyr Gahagan, *Yes, Father*, Manchester, NH, 1979. p. 79-84.

10 mai

## LE PÈRE MOÏSE BLAIS

En 1885, le 10 mai était un dimanche, et une compagnie du 65<sup>e</sup> Bataillon se rendit à la petite chapelle catholique de Battle River. La messe fut célébrée par le père Moïse Blais, o.m.i., curé de la paroisse. Le père Blais était originaire de Yamachiche et avait été ordonné prêtre à Hull par M<sup>gr</sup> Grandin en 1877. Voici ce que disait de lui le soldat Daoust:

«Bien qu'il soit encore assez jeune [il avait 32 ans], cet apôtre a la charge de trois paroisses, ce qui représente une centaine de milles [de voyage] dans ce pays de grandes distances. Grâce à son zèle et à son esprit de sacrifice dans l'accomplissement de ses devoirs sacrés, il s'est mérité l'estime de tous ceux que la Providence a placés sur sa route. Les membres de la compagnie et les officiers n'oublieront jamais son exceptionnelle bonté. Les hommes se souviendront de ce saint apôtre toutes les fois que leurs pensées retourneront en arrière, sur les rives de la rivière Saskatchewan... Ils garderont toujours l'espoir de pouvoir un jour lui souhaiter la bienvenue dans sa province natale»<sup>195</sup>.

Je ne sais si ce souhait s'est réalisé. Mais ce qui est certain c'est que le père Blais devait remplir une fructueuse carrière apostolique, se dépensant en Alberta, en Saskatchewan et au Manitoba. Il est décédé à Saint-Boniface le 27 août 1926<sup>196</sup>.

---

<sup>195</sup> Charles E. Daoust, *Cent vingt jours de service actif*, Lachine 1886, p. 114-115

<sup>196</sup> Source: Gaston Carrière, *Dictionnaire biographique des Oblats de Marie-Immaculée au Canada*, Ottawa, 1976, Vol. I, pp 99-100.

13 mai

## CHAUVIN

Le village de Chauvin, situé au sud-est d'Edmonton, a vu le jour en 1908 et doit son nom à George Von Chauvin de Londres, qui était directeur de la *Grand Trunk Railway*<sup>197</sup>.

Au début la population était formée surtout de familles francophones venues de Morinville, Saint-Albert et Edmonton<sup>198</sup>. Dans l'autobiographie qu'elle a écrite, Alvine Cyr raconte qu'un bon jour de janvier, en 1911, les Lambert et les Auclair étaient venus chez ses parents, à Edmonton, pour leur parler des beautés et des grands avantages que la région de Chauvin avait à offrir à de nouveaux colons: non seulement le sol était d'excellente qualité, mais en plus il y avait du gibier et des fruits sauvages en abondance. Peu après, les trois compères Cyr, Lambert et Auclair se rendirent à Chauvin et revinrent à Edmonton propriétaires de beaux homesteads... Le curé de Wainright, le père Albert Soyer, desservait ces familles catholiques de Chauvin.

En 1913, les baptistes de la région érigèrent leur église puis, en 1917, les catholiques en firent autant. Ce sont les paroissiens eux-mêmes qui construisirent leur église, fournissant leur temps bénévolement. Pendant longtemps, on utilisa le sous-bassement pour les exercices du culte, mais en 1919, l'église était enfin terminée et on y installa une grosse cloche qu'on avait fait venir d'Italie. Sur la cloche, on avait inscrit les noms des gens qui y avaient vraisemblablement contribué de leurs deniers. Le nom de Vital Cyr y est gravé.

En 1925, les Cyr quittèrent leur homestead de Chauvin pour revenir à Edmonton. Plusieurs autres firent de même. Aujourd'hui, la population de Chauvin est de 367 personnes et on n'y compte plus qu'une quinzaine de francophones.

---

<sup>197</sup> Eric and Patricia Holmgren, *Over 2000 Place Names of Alberta*, 3rd edition, Saskatoon, 1976, p. 54.

<sup>198</sup> Mgr Émile Legal, *Short Sketches of the History of the Catholic Churches and Missions in Central Alberta*, Edmonton, 1914, p. 113.

14 mai

## LE PÈRE CLÉMENT DESROCHERS

Dans la région de Rivière-la-Paix, c'est bien connu, le Musée de Girouville avec ses quelque 3 000 articles et le nom du père Clément Desrochers sont pratiquement synonymes. C'est lui qui a fondé ce précieux musée et il est sûrement la personne qui y a investi le plus de temps, le plus d'énergie et le plus de talent.

Mais l'oeuvre du père Desrochers est évidemment beaucoup plus vaste que cela. Originaire de la province de Québec, il est arrivé dans la région de Rivière-la-Paix en 1940. Il fut d'abord le vicaire du père Léon Nadeau à Girouville en attendant de devenir lui-même curé de cette même paroisse jusqu'en 1957. Par la suite, on le retrouvera à Falher, à Tangent, à Jean-Côté. Partout où il passe, il laisse la marque d'un homme très actif, entreprenant, audacieux.

C'est ainsi qu'en 1941, l'oeuvre du pèlerinage de Girouville se dessine et se développe prodigieusement autour d'une statue de Notre-Dame de Lourdes apportée par M<sup>gr</sup> Grouard en 1928. Durant la même époque, le père Desrochers fait sortir de terre presque par enchantement l'école-pensionnat de Girouville. Quand il a commencé cette oeuvre, il n'avait que sept cents dollars en banque. «La Providence s'est occupée du reste», dit-il. Ce n'était pas sans besoin: le père Desrochers se rappelle qu'un jour qu'il était allé visiter une école de campagne dans sa paroisse, il y avait trouvé une jeune maîtresse qui ne parlait pas un mot de français et qui enseignait à des enfants dont la plupart ne parlaient pas un mot d'anglais.

On ne peut résumer en si peu de temps une carrière aussi remplie que celle du père Clément Desrochers. Il jouit présentement d'une retraite paisible à Falher et c'est bien mérité!<sup>199</sup>

---

<sup>199</sup> Source: Bulletin de nouvelles de la province oblate Grandin, No 10, Juillet 1987 et *Le Franco*, 27 mai 1988, p. 16.

15 mai

## L'HÔTEL MACDONALD

Ce qui frappait surtout au centre-ville d'Edmonton, en 1960, c'était l'Hôtel Macdonald du Canadien National. Non seulement c'était le plus bel édifice, mais c'était aussi le plus haut! Avec tous les gratte-ciel qui ont surgi au centre-ville au cours des vingt dernières années, cette «grande dame» des hôtels d'Edmonton a dû faire acte d'humilité du moins quant à sa stature, surtout qu'on a cru à un moment donné que sa dernière heure avait sonné.

Mais le Canadien Pacifique en a fait l'acquisition il y a trois ans et a décidé de lui redonner son âme et sa gloire d'antan, au grand plaisir de la population d'Edmonton. Les nouveaux propriétaires y auront investi 20 millions de dollars pour en faire un hôtel moderne tout en lui laissant le cachet bien particulier qui en faisait jadis le lieu de rendez-vous de la classe huppée d'Edmonton.

C'est là, par exemple, que le roi George VI et la reine Elizabeth étaient restés lors de leur visite ici en 1939. Mais il faut dire aussi que le Macdonald a été témoin de bien des réunions importantes de l'ACFA et de mémorables banquets, tels ceux où l'on avait reçu le Secrétaire d'Etat Gérard Pelletier, ou Madame Jeanne Sauvé. Du temps qu'il était directeur général de l'ACFA, le père Jean Patoine y amenait volontiers ses visiteurs de marque pour y prendre un repas d'affaire. S'il était lui-même un homme simple et sobre, il avait quand même une bonne fourchette et pouvait s'adapter assez facilement à un somptueux décor surtout quand, le repas terminé, il passait au fumoir et sortait son inévitable cigare!

L'Hôtel Macdonald reprend vie à 76 ans! Nous lui en souhaitons une longue et espérons qu'il sera de nouveau le théâtre d'événements importants de la vie albertaine<sup>200</sup>.

---

<sup>200</sup> Source: *Edmonton Journal*, 1 avril 1991.

16 mai

## MEDICINE HAT

A bien y penser, Medicine Hat est un curieux de nom pour une ville. Et il n'est d'ailleurs pas facile de savoir précisément d'où vient ce nom car les légendes sont nombreuses<sup>15</sup>. Toutes cependant reconnaissent que l'origine de ce nom est indienne. Selon Den Otter, un sorcier cri aurait perdu sa coiffure de plumes alors qu'il traversait la rivière Saskatchewan Sud pour fuir un combat sanglant que les Pieds-Noirs livraient à sa tribu<sup>16</sup>.

James F. Sanderson rapportait en 1894 une légende beaucoup plus pittoresque. Il y a une partie de la rivière Saskatchewan du Sud, à environ un mille de Medicine Hat, qui ne gèle jamais, raconte-t-il, même dans les plus gros froids de l'hiver. Les Indiens croyaient que cette ouverture dans la rivière était là pour permettre au Grand Esprit, qui vivait dans la rivière, de venir respirer. Quand il se montrait, il prenait la forme d'un serpent.

Une nuit qu'un Indien était campé là avec sa jeune épouse, le serpent lui apparut et lui promit qu'il deviendrait un grand guerrier s'il consentait à jeter sa femme dans l'ouverture de la rivière. L'Indien qui aimait beaucoup sa femme y jeta plutôt son chien, espérant que le Grand Esprit en serait quand même satisfait. Mais ce ne fut pas le cas. Il informa donc sa femme de la demande du Grand Esprit et elle accepta de faire ce sacrifice par amour pour son mari et pour plaire au Grand Esprit. Il jeta donc sa femme à la rivière.

Le Grand Esprit commanda alors à l'Indien de se rendre à tel endroit et qu'il y trouverait un sac contenant des médicaments et un chapeau décoré d'hermine. Le Grand Esprit lui expliqua les vertus de ces médicaments et, quant au chapeau, il ne devait le porter qu'à la guerre, ce qui lui assurerait la victoire. Selon la tradition, l'Indien devint ainsi un sorcier et un guerrier de grande renommée<sup>17</sup>.

---

<sup>15</sup> Voir Eric and Patricia Holmgren, *Over 2000 Place Names of Alberta*, 3rd edition, Saskatoon, 1976, p. 182.

<sup>16</sup> *The Canadian Encyclopedia*, Edmonton, 1985, Vol. II, p. 1114.

<sup>17</sup> Source: Hugh Dempsey, *The Best for Alberta History*, Saskatoon, 1981, pp 13-15.

17 mai

## M<sup>GR</sup> GRANDIN AU FORT ETHIER

Nous avons déjà mentionné, dans le cadre de cette émission, le soldat Charles Daoust qui faisait partie du 65<sup>e</sup> Bataillon de Montréal qui vint dans l'Ouest lors de la Rébellion de 1885.

Dans le récit qu'il a fait de cette campagne militaire, Charles Daoust raconte cet épisode émouvant qui s'est passé au Fort Ethier le 4 juin 1885.

L'évêque de Saint-Albert, M<sup>GR</sup> Grandin, s'était rendu au Fort pour y rencontrer les soldats et les encourager. Et «pendant son court séjour, raconte Charles Daoust, quelque chose s'est produit que les soldats ne devaient jamais oublier. Un wagon de provisions passait devant le fort et, debout sur les marches, l'évêque bénissait les gens et leur souhaitait bon voyage. Tout à coup, il laissa échapper un cri de surprise et avant qu'il pût dire une seule parole, un jeune homme d'environ 19 ans s'était avancé vers lui et, sur ses genoux, baisait tendrement les mains de l'évêque. Des larmes dans les yeux, M<sup>GR</sup> Grandin ne trouvait d'autres mots à dire que «Jean, mon Jean!». Une fois remis de ses émotions, il expliqua aux soldats étonnés la raison de sa surprise. Quelque 18 ou 19 ans plus tôt, une pauvre fille indienne de la tribu des Pieds-Noirs était décédée. Elle avait un petit enfant d'environ six mois. Les Indiens avaient cru qu'il fallait enterrer l'enfant avec la mère, et c'est ce qu'ils firent. Un missionnaire qui passait par là ce jour-là fut mis au courant de cet événement et aussitôt il alla déterrer les corps. À sa grande surprise, l'enfant respirait encore. Il l'amena à l'orphelinat de Saint-Albert où l'enfant fut éduqué jusqu'à ce qu'il fût en mesure de se trouver une occupation. Un jour, continue Charles Daoust, l'orphelin quitta Saint-Albert avec regret parce qu'il y avait toujours été bien traité... Ça faisait longtemps que M<sup>GR</sup> Grandin ne l'avait vu et ce fut pour lui une grande joie de le revoir sain et sauf»<sup>204</sup>.

---

<sup>204</sup> Charles E. Daoust, *Cent vingt jours de service actif*, Lachine 1886, pp 134-135.

20 mai

## LES PREMIERS COLONS DE RIVIÈRE-LA-PAIX

Ce matin encore, faisons un recul dans le temps, un recul de 79 ans. On est donc au 20 mai 1912. C'est une journée importante à Edmonton car on fait l'inauguration de la nouvelle voie ferrée qui va relier la capitale de l'Alberta à Athabasca Landing: une distance de 90 milles. Sur le quai de la gare il y a un groupe de 14 Canadiens français, recrutés par le père Giroux, qui s'en vont prendre des homesteads dans la région de Rivière-la-Paix. Ce sera probablement la partie la plus facile du voyage.

À Athabasca Landing, le 22 mai, les colons prennent le bateau *Midnight Sun* qui suit la Petite Rivière des Esclaves et les conduit jusqu'à Mirror Landing, connu aujourd'hui sous le nom de Smith. Mais on est encore loin de la destination. À Smith à cause des rapides, il faudra faire un long portage de 16 milles jusqu'à Sauteaux Landing où on prendra le bateau *Northern Light* qui amènera les colons jusqu'à Slave Lake, toujours sur la Petite Rivière des Esclaves.

Le 25 mai, six jours après le départ d'Edmonton, on entreprend la traversée du Lac des Esclaves long de 75 milles. On met pied à terre à Pointe Shaw, à sept milles de la mission de Grouard. La dernière partie du voyage sera la plus difficile. On la fait à pied, dans des champs détremés. On a parfois de l'eau jusqu'aux genoux. «On couchait dehors, raconte l'un de ces pionniers, trempés comme des poissons, et le matin, quand venait le temps du départ, nos chaussures étaient gelées raides.»

Ce n'est que le 2 juin qu'on arrivait enfin à destination... la terre promise! Le voyage avait pris 14 jours! Ce n'était pourtant que le début de bien d'autres sacrifices et bien d'autres privations<sup>205</sup>.

---

<sup>205</sup> Source: Lorraine Loiselle, Joanne Gagnon et Myriam Laberge, *Ils sont venus, ils ont vu, ils y vécurent* (manuscrit).

21 mai

## MORT DE MGR DE MAZENOD

Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de la mort du Bienheureux Eugène de Mazenod, fondateur des Oblats de Marie-Immaculée. Il est mort en 1861, il y a donc 130 ans. J'aimerais profiter de cet anniversaire pour raconter que c'est grâce à lui que les Oblats sont venus dans l'Ouest et que c'est malgré lui qu'ils y sont restés.

En 1841, M<sup>gr</sup> de Mazenod avait posé un geste courageux en envoyant des Oblats à Montréal, à la demande de M<sup>gr</sup> Bourget. La Congrégation comptait à ce moment-là moins de 60 Oblats. Mais quand vint le temps de les envoyer à la Rivière Rouge, en 1845, il rencontra de l'opposition de ses Oblats de Montréal, et du père Guigues en particulier qui trouvait que c'était insensé d'envoyer des missionnaires dans un pays si sauvage et si éloigné. M<sup>gr</sup> de Mazenod ne se laissa pas impressionner et ordonna au père Guigues d'envoyer deux Oblats à la Rivière Rouge, dont le jeune Alexandre Taché qui n'était pas encore prêtre.

Effectivement, ces missions devaient s'avérer tellement difficiles qu'en 1851, Mgr de Mazenod se ravisa et décida de rappeler ses Oblats à Montréal. Mais entre-temps, à son insu, à cause de la lenteur des communications, le père Taché avait été nommé coadjuteur de M<sup>gr</sup> Provencher, avec droit de succession, ce qui força en quelque sorte M<sup>gr</sup> de Mazenod non seulement à laisser ses Oblats dans l'Ouest, mais même à en envoyer davantage<sup>205A</sup>.

M<sup>gr</sup> de Mazenod était un homme de vision et de détermination. Mais dans le cas de l'Ouest canadien, on a l'impression que la Providence est intervenue personnellement pour assurer la présence de ces missionnaires qui allaient changer le visage de cet immense territoire.

---

<sup>205A</sup> Donat Levasseur, *Histoire des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, Montréal, 1983, Tome I, pp 132-134.

22 mai

## EDMONTON 1911-1912

En 1911, la population d'Edmonton s'élevait à quelque 31 000 habitants. Et pourtant, cette année-là, on comptait environ 400 bureaux d'agents d'immeuble dans la ville. Que se passait-il donc? C'est qu'en 1911-1912, il y eut un véritable boom à Edmonton. À tel point qu'en 1912, les permis de construction s'élevaient à 14 millions de dollars, ce qui ne s'était jamais vu auparavant. Il faudra d'ailleurs attendre jusqu'en 1946 pour atteindre ce nouveau sommet. En plus de tous ces agents d'immeuble, il se trouvait en ville des tas d'autres courtiers improvisés qui profitaient à la fois de l'euphorie qui régnait alors à Edmonton et de la naïveté de certains acheteurs.

Mais certains se sont vraiment enrichis du jour au lendemain. Un quart de section de terrain adjacent au Country Club dans l'ouest de la ville fut acheté pour 5 000 \$ en 1910 et vendu pour 48 000 \$ en 1912. Et le nouveau propriétaire le mit en vente pour 78 000 \$.

Par ailleurs, comme on s'en doute bien, plusieurs perdirent aussi beaucoup d'argent. C'est ainsi qu'avant le boom, deux professeurs de l'Université de l'Alberta avaient acheté pour un prix très raisonnable un double lot au coin de l'avenue Whyte et de la 106<sup>e</sup> rue. Quelques mois plus tard, quelqu'un vint leur offrir 33 000 \$ pour leur lot, mais ils refusèrent de le vendre. Et voici que quelques années plus tard, le lot dû passer à la ville à cause de taxes non payées. De fait, la ville d'Edmonton s'est retrouvée propriétaire de 75 000 lots sur lesquels les taxes n'avaient pas été payées. Dès l'année 1913, le boom n'était plus qu'un souvenir... pour plusieurs un souvenir de rêves brisés et de fortunes englouties<sup>206</sup>.

---

<sup>206</sup> Hugh Dempsey, *The Best from Alberta History*, Saskatoon, 1981, pp 152-159.

23 mai

## TANGENT

Jusqu'aux années 1950, et même plus tard dans certains coins éloignés de l'Alberta, il n'était pas facile d'obtenir des premiers soins en cas d'accident. Dans ses mémoires, Alvine Cyr raconte comment, encore jeune garde-malade, elle était allée porter du secours à un homme de la région de Tangent, un nommé Robert, qui avait été sérieusement blessé lorsque la charge de billots qu'il transportait s'était renversée.

Pour se rendre chez Robert, il fallait d'abord traverser des champs détrempés, couverts de trous de boue, puis un bois dont plusieurs arbres avaient été coupés et qui constituaient autant d'obstacles pour une voiture de fortune tirée par un cheval.

Le malade était sérieusement blessé, ayant une jambe fracturée. Il fallait l'amener à un hôpital dont le plus proche était à McLennan. Mais comment transporter un malade dans de telles conditions? Comme la voie ferrée passait pas très loin de la ferme de Robert, Mlle Cyr fit envoyer un messenger pour essayer de réquisitionner le «speeder», petit char à quatre roues qui avançait grâce à une pompe qu'on actionnait à force de bras. Fort heureusement, le speeder se trouvait à Eaglesham à ce moment-là. On transporta donc le blessé à la voie ferrée où le speeder était déjà arrivé, tirant derrière lui un petit char plat sur lequel on étendit le malade. La garde-malade devait accompagner son patient jusqu'à l'hôpital sur cette ambulance improvisée. En soi, c'était un voyage long et difficile, dépourvu de tout confort, mais surtout il fallait traverser le très haut pont de Watino, ce qui causait une sainte terreur à la garde-malade. Mais le devoir eut raison de sa peur et, avec l'aide de deux cheminots, elle conduisit son malade jusqu'à l'hôpital. Il en revint quelques semaines plus tard avec un plâtre et des béquilles, mais en voie de guérison, grâce, à n'en pas douter, au courage et au dévouement de Mlle Alvine Cyr qui mérite sûrement de figurer au palmarès des héros et héroïnes de la francophonie albertaine<sup>207</sup>.

---

<sup>207</sup> Alvine Cyr, *Yes, Father*, Manchester, N.H., 1979, pp 138-141.

24 mai

## L'ÉLECTION PROVINCIALE DE 1913

Il est arrivé une chose assez étrange en Alberta lors de l'élection provinciale de 1913. Le jour du scrutin, alors que partout dans la province les Albertains se rendaient aux urnes, dans la région de Rivière-la-Paix on n'en fit rien car l'élection avait été retardée.

La situation était plutôt sombre pour les conservateurs dans cette circonscription. Toujours est-il qu'un certain «maniganceux» dont je n'ai pu trouver le nom se trouvait un matin à la gare du CNR et parlait politique avec M. Frank Christie qui était un agent des terres du gouvernement provincial à Grande Prairie. M. Christie confia que les choses n'allaient pas trop bien pour les conservateurs dans Rivière-la-Paix, mais que si l'élection pouvait être retardée de quelque façon, ça leur donnerait le temps de s'organiser un peu mieux. Mais comment peut-on retarder une élection?

M. Christie pointa du doigt un individu qui s'apprêtait à prendre le train pour Athabasca. «Ce gars-là, dit-il, a l'ordonnance de l'élection dans ses poches. S'il lui arrivait de perdre cette ordonnance, il faudrait remettre à plus tard l'élection dans Peace River.»

Et c'est ainsi que ce «maniganceux» prit le même train que ce passager, fit connaissance avec lui et devint son joyeux compagnon de voyage. À partir d'Athabasca, les deux hommes poursuivirent leur route en bateau vers Peace River, car la voie ferrée n'allait pas plus loin. Et voici que pendant la traversée du Petit Lac des Esclaves, le fonctionnaire se rendit compte tout à coup qu'il avait perdu son sac de voyage qui contenait son important document! Le mystérieux «maniganceux» confia un peu plus tard qu'il avait discrètement ouvert la petite valise et y avait trouvé quelques chemises et la fameuse ordonnance. Il y ajouta un poids lourd et jeta tout simplement la petite valise par-dessus bord... Et c'est ainsi que faute de cet avis public, l'élection de Peace River avait dû être remise à plus tard<sup>208</sup>!

---

<sup>208</sup> Source: Hugh Dempsey, *The Best from Alberta History*, Saskatoon, 1981, pp 160-161.

27 mai

## DU BOIS DE CHAUFFAGE PÉTILLANT

À la mission d'Hobbema, en 1922, le frère Henri Guibert était bien désolé de voir disparaître le bois de chauffage qu'il accumulait avec tant de peine, et de voir le sorcier de la réserve lui rire au nez! Pour le frère, ce n'était pas un bien grand mystère, mais il était quand même décidé à élucider cette affaire-là.

Un bon jour, il prend donc douze rondins sur le tas de bois, creuse un trou à l'extrémité de chacun et les bourre de poudre à fusil, comme pour une mine, puis remet les rondins en place.

Ce soir-là, pour bien voir ce qui allait se passer, il se blottit tout près. Et voici que vers minuit, raconte-t-il, il voit une masse noire qui bouge... Est-ce un chien? Est-ce une bête à quatre pattes? C'est bien gros pour un chien... Ça avance toujours sans bruit, à quatre pattes. La grosse bête arrive au tas de bois, se redresse, vole quelques rondins et repart. Ça y est, c'est une bête qui va savoir ce que c'est que de se chauffer de mon bois...

Une heure après, dans le grand silence de la nuit, on entend une grande détonation.

Le lendemain, poursuit le frère Guibert, quelques Indiens viennent à la mission. Ils ont trouvé que le bois des missionnaires pète sec... Ils nous apprennent que la maison du sorcier est ensorcellée, que lui-même a la figure un peu abîmée, qu'il est parti avec son tambour...

Depuis ce départ mystérieux, de conclure le frère Guibert, notre bois n'est plus volé et nos Indiens vivent en paix...»<sup>209</sup>

---

<sup>209</sup> *Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, 1922, p. 249.

28 mai

## LE PÈRE GROLLIER ATTEINT L'ARCTIQUE

Dans l'été de 1862, quand le père Séguin arriva à Good Hope, il y trouva un Oblat usé, haletant, qui tentait de presser le pas vers lui tant il avait hâte, après des mois de solitude, de donner l'accolade à un confrère. C'était le père Henri Grollier.

Il était arrivé de France dans l'Ouest canadien un dizaine d'années plus tôt et avait auparavant travaillé à Fort Chipewyan, à Fond du Lac, à l'Île-à-la-Crosse, à Fort Resolution, à Fort Providence, etc. C'est lui aussi qui a fondé la mission de Fort Rae. Le mot d'ordre de M<sup>gr</sup> Taché «Toujours plus au Nord» l'avait électrisé.

En 1859, il se rendra jusqu'au Fort Good Hope, non loin de la côte arctique, où il établit une mission. Mais l'ambiance de glace et de privations perpétuelles, le rythme accéléré avec lequel il avait conduit sa marche l'avaient miné. À trente ans, c'était un invalide que l'asthme rendait inapte à l'effort, qui étouffait pour descendre de la rive à son canot et en remonter.

Et pourtant, en atteignant l'Arctique, il avait devancé les ministres protestants, ce qui pour lui était capital! Et le 28 mai 1861, il avait lancé du littoral de la mer arctique ce cri de triomphe: «La croix a franchi toute distance, elle domine *a mari usque ad mare*».

Le père Grollier devait mourir peu après - le 4 juin 1864 - et, selon son désir, il a été inhumé entre deux Indiens à Fort Good Hope<sup>210</sup>.

---

<sup>210</sup>Source: Gabriel Morice, *Histoire de l'Église catholique dans l'Ouest canadien*, Saint-Boniface/Montréal, 1922, pp 117-119, 179-180.

29 mai

## L'AFFAIRE LAVOIE

Dans *La Survivance* du 28 mai 1941, on pouvait lire un intéressant reportage sur l'Affaire Lavoie qui fit à peu près autant de bruit à cette époque-là que l'Affaire Piquette en 1987...

Lors du recensement de guerre de 1940, la famille Alexandre Lavoie de Legal refusa de se faire inscrire parce qu'il lui était impossible de trouver des formulaires français. Pressé de se faire inscrire malgré tout, M. Lavoie se donna la peine de parcourir les localités environnantes à la recherche de formulaires français, mais en vain. Le 4 janvier (1940), il obtint finalement ses fameux formulaires français à Vimy et s'y fit inscrire avec toute sa famille.

Mais il était trop tard. De retour à la maison, il dut faire face à la police qui l'y attendait avec cinq actions (pour les cinq membres de sa famille), ce qui totalisait une amende de 7 700 \$.

Le cas fut confié à Me Lionel Tellier, mais le procès fut perdu à Westlock. Toutefois un appel fait à Edmonton renversa le jugement du magistrat de police de Westlock et la famille fut acquittée.

Beaucoup de publicité fut faite autour de cet incident, jusqu'à Montréal, où *Le Devoir* organisa une souscription en faveur de la famille Lavoie. Les compatriotes de M. Lavoie ne furent pas sans admirer son courage, ce qui ne veut pas dire cependant que tous se seraient donné tant de mal pour une question de principe.

Devenu veuf en 1945, M. Lavoie se rendit au Juniorat Saint-Jean où il travailla en qualité de «donné», puis en 1951, il entra chez les Oblats comme frère coadjuteur. Il devait mourir quatre ans plus tard, soit le 29 mars 1956. Il repose dans le cimetière oblat de Saint-Albert.

30 mai

## LES SOEURS DE L'ASSOMPTION AU LAC D'OIGNON

Cette année, les soeurs de l'Assomption de la Sainte Vierge célèbrent le centenaire de leur arrivée dans l'Ouest. C'est en 1891, en effet - le 23 août - que la congrégation, à la demande de M<sup>gr</sup> Grandin, envoyait son premier contingent de religieuses dans l'Ouest canadien. C'étaient les soeurs Saint-Ignace, supérieure, Saint-Stanislas et Saint-Patrice. À ce moment-là, la communauté ne comptait que 137 religieuses.

Ce jour-là donc, après avoir fait leurs adieux à leur communauté et à leurs familles, les trois soeurs choisies prenaient le bateau à Trois-Rivières pour se rendre à Montréal, puis le Canadien Pacifique devait les conduire à Calgary où elles arrivèrent le 29 août à trois heures du matin.

De là elles se rendirent à Edmonton et Saint-Albert, puis le 2 septembre, en compagnie de M<sup>gr</sup> Grandin lui-même, elles prirent un bateau sur la rivière Saskatchewan à destination de Fort Pitt. Les derniers 25 milles se sont faits par deux «grosses voitures» tirées par deux chevaux, qui les amenèrent à la dernière étape qui était le Lac d'Oignon. Elles devaient y travailler dans une école indienne qui existait depuis 1886. Les soeurs de l'Assomption s'y dévouèrent pendant presque cent ans dans des conditions extrêmement difficiles, surtout dans les débuts.

Cette année, les soeurs de l'Assomption célèbrent donc le 100<sup>e</sup> anniversaire de leur arrivée dans l'Ouest. Si les Indiens ont bénéficié de leur dévouement, notamment à Onion Lake et à Hobbema, les Franco-albertains ont eu, eux aussi, leur très large part et ils en profitent aujourd'hui pour exprimer leur plus sincère gratitude à cette congrégation religieuse<sup>211</sup>.

---

<sup>211</sup> Sources: Mgr Émile Legal, *Short Sketches of the History of the Catholic Churches and Missions in Central Alberta*, Edmonton, 1914, p. 52. Aussi: Alice Mignault, *Cent ans d'espérance*, Nicolet, 1991, pp 22-46.

31 mai

## COLD LAKE

La paroisse de Cold Lake, au nord-est d'Edmonton, a une longue histoire puisqu'elle remonte pratiquement à 1843, alors que l'abbé Jean-Baptiste Thibault s'était rendu y visiter les Montagnais qui y demeuraient et y avait même baptisé plusieurs enfants au printemps de 1844.

La majorité des Montagnais étaient des descendants d'un certain Janvier qui était venu du Bas-Canada afin de travailler pour la compagnie du Nord-Ouest et qui avait épousé une Montagnaise. Vers 1864, un des descendants de Janvier avait cependant répudié son épouse pour prendre à sa place la veuve de l'un de ses frères. Cette situation avait ébranlé la petite communauté et ce n'est que longtemps plus tard, grâce aux efforts du père Laurent LeGoff, que cet homme rentra dans le droit chemin.

Le père LeGoff était arrivé chez les Montagnais de l'Île-à-la-Crosse en 1870 et c'est de là qu'il desservait la mission de Cold Lake et plusieurs autres missions entre ces deux postes. En 1882 cependant, il arriva à Cold Lake pour y demeurer et mit sur pied la mission Saint-Raphaël. Il y bâtit une petite église qui lui servait aussi de résidence et qui devenait une véritable glacière en hiver. Le père LeGoff devait demeurer à la mission de Cold Lake jusqu'en 1923, soit pendant 41 ans. En 1927, il y retourna pour une durée de trois ans.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce grand missionnaire que fut le père Laurent LeGoff. Il a été reconnu comme un grand linguiste et a laissé plusieurs ouvrages en langue montagnaise. Il fut aussi plénipotentiaire durant la rébellion de 1885. Il est décédé en 1932 et a été inhumé dans le cimetière oblat de Saint-Albert<sup>212</sup>.

---

<sup>212</sup> Sources: Mgr Émile Legal, *Short Sketches of the History of the Catholic Churches and Missions in Central Alberta*, Edmonton, 1914, pp 56-59; Source: Gaston Carrière, *Dictionnaire biographique des Oblats de Marie-Immaculée au Canada*, Ottawa, 1976, Vol. II, p. 302.

3 juin

## MORT DE M<sup>GR</sup> GRANDIN

Il y a 89 ans aujourd'hui, décédait à Saint-Albert, le premier évêque de l'Alberta, M<sup>GR</sup> Vital Grandin. C'est le D<sup>r</sup> Aristide Blais, qui était à ce moment-là un jeune médecin, qui l'avait soigné durant sa dernière maladie, et il nous a laissé un témoignage bien émouvant des derniers moments de ce saint évêque:

«Quand je fus introduit dans la chambre du patient, racontait-il en 1959, je m'agenouillai et lui demandai sa bénédiction. Tout respirait le calme et une douce sérénité dans cette belle figure légèrement émaciée qui se préoccupait davantage de votre bien-être et de vos intentions futures que de sa propre maladie... C'était un bel homme, grand et bien proportionné avec une grande douceur dans le regard et comme auréolé par une vision intérieure qui semblait lui tenir lieu de toutes les consolations.

«Nous fûmes contraints d'être les spectateurs émus et impuissants devant cette tragédie qui se jouait tous les jours devant nous. Nous unîmes donc nos prières à celles de tous les diocésains en faveur du saint homme qui, revêtu de ses habits sacerdotaux, semblait entrer de plein pied dans le ciel des bienheureux<sup>213</sup>.»

Le 3 juin 1902 donc, à cinq heures du matin, M<sup>GR</sup> Grandin rendait son dernier soupir. «Il n'y eut qu'un cri sur toutes les lèvres: "Le saint évêque est mort!" On n'entendait que des sanglots, on ne voyait que des visages tristes, baignés de larmes. Tous voulaient pénétrer dans le salon de l'évêché où il demeura exposé quatre ou cinq jours. Tout ce temps, ce fut une suite ininterrompue de pieux fidèles qui voulaient faire toucher au corps du saint évêque leurs livres, leurs scapulaires, etc. Il semblait reposer tranquillement. Sa physiologie avait gardé son expression de douceur et de bonté»<sup>214</sup>.

---

<sup>213</sup> Dr Aristide Blais, dans *Album Souvenir de Saint-Joachim, 1859-1959*, pp 41-42.

<sup>214</sup> Jonquet, E, *Mgr Grandin, Montréal 1903*, p. 500. Aussi: Émile Legal, *Les derniers moments de Mgr Grandin*, dans *Les Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, 1902, pp 263-268.

4 juin

## LE FRÈRE MICHEL DABROWSKI

Il y a deux ans aujourd'hui, un petit frère oblat polonais décédait paisiblement à Edmonton après un assez brève maladie. Il s'appelait Michel Dabrowski.

Il était né en 1901 et était entré chez les Oblats dans son pays natal, à l'âge de 25 ans. En 1932, le supérieur général des Oblats l'avait envoyé dans les lointaines et difficiles missions du Mackenzie où il devait rendre de nombreux services, notamment à Aklavik, Resolution, Liard, Fort Smith et Black Lake. Il a aussi passé beaucoup de temps sur les bateaux qui, à cette époque, ravitaillaient les missions du vicariat. Il avait la réputation d'être un pilote de première classe.

Mais si je vous parle de lui ce matin, c'est surtout pour vous raconter l'épisode suivant. En 1941, il fut profondément ébranlé par la dévastation de son pays par l'Allemagne, et il décida de finir ses jours dans la prière et la pénitence chez les pères Trappistes de Saint-Norbert, au Manitoba, «pour le salut de la Pologne», avait-il écrit à son évêque, M<sup>gr</sup> Trocellier. Mais le père Prieur de Saint-Norbert refusa au frère Michel son entrée à la Trappe. Et j'ai trouvé cette lettre que le Prieur avait écrite à M<sup>gr</sup> Trocellier et dans laquelle il disait ceci: «Certes, nous avons grandement besoin de sujets et je serais certainement fier de lui ouvrir les portes de notre Monastère. Mais ce serait un crime de l'arracher aux missions si belles de l'Extrême-Nord. La vie héroïque qu'il mène là-bas n'est pas comparable à celle du Trappiste. Nous, nous sommes des nains à côté de ces apôtres».

Et c'est ainsi que le frère Michel Dabrowski devrait passer le restant de ses jours comme Oblat dans les missions du Nord. Il repose maintenant dans le cimetière oblat de Saint-Albert<sup>215</sup>.

---

<sup>215</sup> Source: Archives oblates de Saint-Albert.

5 juin

## LA FÊTE-DIEU À SAINT-ALBERT

Les catholiques ont célébré dimanche dernier la fête du Très Saint-Sacrement qu'on appelait autrefois la Fête-Dieu. Les plus anciens parmi nous se souviennent sûrement de l'importance qu'on accordait jadis à cette fête. On organisait, en effet, une longue procession à laquelle, bannière en tête, participaient tous les groupes ou organismes de la paroisse. Sous un dais, le prêtre fermait la procession, revêtu de ses plus beaux ornements et tenant dans ses mains l'ostensoir en or. La procession se rendait jusqu'à un reposoir qui était une petite chapelle temporaire, ordinairement installée sur le balcon d'une des plus belles maisons de la paroisse. Là avait lieu une brève cérémonie d'adoration, puis la procession retournait à l'église.

J'ai trouvé le compte-rendu de ce qui est probablement la plus ancienne procession de la Fête-Dieu de l'Alberta. Ça se passait à Saint-Albert en 1869. Il se trouvait dans la paroisse, à cette époque, un individu qui avait demandé au père Leduc la permission d'organiser une telle procession «pour ranimer la foi des gens», avait-il dit. La permission lui fut accordée et il mit beaucoup d'efforts pour organiser quelque chose dont on se souviendrait longtemps. De fait, la procession fut «un prodigieux succès». Mais ce qui étonna le plus le père Leduc, ce fut de voir une vingtaine d'enfants, Indiens et Métis, revêtus d'aubes blanches avec ceintures rouges et bleues. Le père Leduc se demandait bien d'où venaient ces belles aubes... Mais quand il y vit de plus près, il se rendit compte que c'étaient des chemises blanches dont on avait fait présent à M<sup>gr</sup> Grandin lors de son dernier voyage en France. Quant aux belles ceintures, il s'agissait de ceintures fléchées alors utilisées par les Métis, et dont le fameux cérémoniaire du père Leduc avait découvert une pleine boîte...

«Nos chers Métis et Indiens, avait noté le père Leduc, proclamèrent hautement n'avoir encore jamais rien vu de si beau...»<sup>216</sup>

---

<sup>216</sup> *Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée*, 1912, pp 235-236.

6 juin

## MASKEPETOON

Un jour qu'il se rendait participer à une chasse au bison, le ministre méthodiste John McDougall fit la rencontre du chef cri Maskepetoon qu'il avait converti à la religion chrétienne. En cours de route, raconte John McDougall, nous avons rencontré un vieil Indien qui avait une singulière apparence. Quand j'ai demandé à Maskepetoon qui il était, il s'est retourné la tête et s'est mis à regarder ailleurs, ce qui m'a semblé étrange. Le vieil homme est venu de mon côté de la charette, m'a serré la main et m'a dit qu'il était content de me voir. Puis il a essayé de serrer la main de mon compagnon, ne se doutant pas que c'était Maskepetoon. Ce dernier regardait toujours ailleurs et ne semblait pas vouloir serrer la main de cet homme. Il veut te serrer la main, ai-je dit au vieux chef Maskepetoon. Finalement, ce dernier a semblé faire un grand effort et lui a offert la main. L'autre l'a alors reconnu et lui a dit des paroles très aimables.

Un peu plus loin, en cours de route, après un bien long silence, Maskepetoon m'a finalement avoué que cet homme-là, et bien, il avait tué son fils. «Et pendant longtemps, poursuivit-il, j'ai nourri le désir de venger mon fils. Cependant comme je voulais embrasser la religion chrétienne, je n'en ai rien fait. Mais je ne lui avais jamais parlé; c'est la première fois que je lui ai parlé et serré la main depuis. J'ai trouvé ça difficile à faire, mais maintenant c'est fait, et il n'a plus rien à craindre de moi.»

Le pasteur McDougall n'avait donc pas travaillé en vain! Une fois converti, Maskepetoon s'est résolument employé à transmettre le message évangélique aux autres. Cependant il a fini ses jours de façon tragique: alors qu'il était en mission de paix auprès des Pieds-Noirs quelques années plus tard, il a été assassiné par un guerrier de cette dernière tribu<sup>217</sup>.

---

<sup>217</sup> Harold Fryer, *Alberta The Pioneer Years*, Langley, B.C., 1979, pp 147-143.

7 juin

## M<sup>GR</sup> DENIS CROTEAU

J'ai eu le plaisir de connaître assez intimement M<sup>GR</sup> Denis Croteau qui est évêque du diocèse de Fort Smith/Mackenzie depuis le 8 juin 1986.

Il était originaire de Drummondville, mais avait fait ses études théologiques à Lebret, en Saskatchewan, et il avait toujours eu le désir de devenir missionnaire dans le Mackenzie. En 1959, le supérieur général des Oblats se rendit à sa demande et lui donna une obédience pour le Mackenzie.

Avant de partir pour le Nord, le père Croteau avait préparé un magnifique diaporama sur les missions du Mackenzie. Il avait des photos absolument magnifiques, et surtout il avait composé un texte qui était bien à la hauteur des photos. Le tout se présentait sur un fond de musique bien choisie. Durant l'été de 1960, le père Croteau décida de montrer son diaporama un peu partout au Québec, surtout dans des communautés religieuses et dans des foyers de personnes âgées ou handicapées, question de sensibiliser ces gens aux missions du Nord et leur demander de prier pour le succès de son travail missionnaire qui allait bientôt commencer. Il m'avait demandé de l'accompagner car ça faisait beaucoup d'équipement à transporter et il fallait être deux pour faire marcher tout ça.

Un jour, un monsieur qui était assez ému par cette belle présentation, l'aborde et lui dit: «Mon père, vous avez l'air bien jeune: combien de temps avez-vous passé au Mackenzie? - Je n'y suis encore jamais allé, de répondre le père Croteau; je pars à la fin du mois. - Comment osez-vous venir nous raconter tout ça si vous n'avez même pas vu ce pays de mission? - Ah, mon cher Monsieur, reprit le père Croteau, je vais passer ma vie à parler du ciel et je n'y suis jamais allé!»

10 juin

## LES OBLATS ET L'OEUVRE DE PRESSE

Très tôt après leur arrivée dans l'Ouest canadien, les Oblats ont vu l'importance que la presse pourrait jouer dans leur travail d'évangélisation. Dans son livre, *60 ans d'apostolat*<sup>218</sup>, par exemple, M<sup>gr</sup> Grouard raconte comment, étant encore assez jeune missionnaire, il avait rapporté de France à la mission du Lac La Biche une petite presse d'imprimerie et des caractères montagnais qui devaient servir à imprimer des catéchismes, des livres de prières et de cantiques, non seulement en montagnais, mais aussi en cri. C'était en 1875!

En 1891, le père Jean-Marie Le Jeune fonda le *Kamloops WaWa*, un mensuel qui était imprimé en sténographie. Il avait une méthode toute simple d'enseigner la sténographie aux indigènes de sorte que les Indiens de toutes les tribus pouvaient lire son journal quelles que fussent leurs langues<sup>219</sup>.

En 1920, les Oblats fondèrent au Manitoba la *West Canada Publishing Co.* où pendant très longtemps ils publièrent des journaux en français, en anglais, en allemand, en ruthène et en polonais<sup>220</sup>.

Mais ce sont quand même les Indiens eurent une large part du gâteau aussi: je pense entre autres à *La Petite Revue du Sacré-Coeur* qui a été publiée en cri à Hobbema pendant si longtemps ou au *Indian Record* que le père Gontran Laviolette a fondé à Winnipeg en 1938 et qu'il a lui-même publié pendant les cinquante années qui suivirent.

Les Canadiens français furent particulièrement choyés par les Oblats car entre-temps, ils avaient fondé *Le Patriote* en Saskatchewan en 1910, le quotidien *Le Droit* à Ottawa en 1912, *La Liberté* au Manitoba en 1913 et, en 1928, ils joueront un rôle prépondérant dans la fondation de *La Survivance* à Edmonton, aujourd'hui *Le Franco*.

---

<sup>218</sup> Mgr Émile Grouard, *Souvenir de mes soixante ans d'apostolat*, Lyon/Winnipeg [sans date], 440 pages.

<sup>219</sup> Source: *Les Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, 1897, pp. 172-175 et 428-429.

<sup>220</sup> Sources: *Missions des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, 1935, pp 184-185; aussi *Bulletin du projet d'histoire des Oblats dans l'Ouest canadien*, Edmonton, N° 14, janvier 1991.

11 juin

## LA COMMUNAUTÉ JUIVE D'EDMONTON

De tous les groupes ethniques d'Edmonton, la communauté juive est probablement l'une des mieux organisées. Les premiers Juifs se sont établis ici en 1869, mais ce n'est qu'en 1890 qu'on a pu commencer à parler d'une communauté juive, laquelle se faisait remarquer surtout par l'entrepreneurship de certains de ses membres. Par exemple, à cette époque-là, M. Cristall était propriétaire d'une grande partie du terrain qui constitue aujourd'hui le centre-ville d'Edmonton.

En 1906, les Juifs mirent sur pied l'Association hébraïque d'Edmonton dont M. Cristall, justement, devint le premier président, et dès l'année suivante, ils commencèrent à se donner des services tels que leur propre société funéraire, leur propre cimetière et leur première école élémentaire, la *Talmud Torah School*, qui existe encore aujourd'hui. Le curriculum de cette école fut officiellement adopté par le ministère de l'Éducation en 1925 et devait servir de modèle pour toutes les écoles juives de l'Ouest canadien.

La première synagogue, *Beth Israel*, fut construite en 1910, sur la 95<sup>e</sup> rue. Elle est aujourd'hui située sur la 119<sup>e</sup> rue. En 1950, on commença la construction d'une autre synagogue sur l'avenue Jasper, la *Beth Shalom* qui est toujours bien en place.

Aujourd'hui, la communauté juive d'Edmonton est encore très active et bénéficie de nombreux autres services dont elle s'est dotée au cours des années et qui sont chapeautés par la Fédération juive d'Edmonton. Elle jouit, par exemple, d'un Centre communautaire important, de sa propre agence de services familiaux, d'un Centre pour personnes âgées, d'un organisme d'aide communautaire, la *United Jewish Appeal*, pour ne nommer que ceux-là<sup>221</sup>.

---

<sup>221</sup> Source: *Edmonton Journal*, 1976, *Roots*, *The Ethnic History of Edmonton*.

12 juin

## LE COLLÈGE DE PÉDAGOGIE SAINT-JEAN

Entre la Faculté Saint-Jean que nous connaissons aujourd'hui et le Collège Saint-Jean des années 60, il y a eu un certain nombre d'étapes qui ont fait que cette institution est passée du statut d'une école secondaire à celui de faculté universitaire.

Il faut se rappeler que durant les années 50, les Franco-albertains qui désiraient devenir enseignants devaient faire toute leur école normale en anglais. Fort heureusement pour nous, nous avons pu bénéficier de l'aide indispensable de nombreuses communautés religieuses, notamment les soeurs de l'Assomption et les soeurs de Sainte-Croix.

Or en 1961, le père Arthur Lacerte, supérieur du Collège Saint-Jean, décida de fonder au Collège même une école de Pédagogie, et comme l'Université de l'Alberta ne voulait pas en entendre parler, il obtint l'aide de l'Université Laval. Un comité fut formé qui prépara un programme conduisant au baccalauréat en éducation. Le Collège Saint-Jean devenait donc un campus de l'Université Laval.

L'Université de l'Alberta riposta vertement, affirmant que Laval n'avait pas d'affaire en Alberta, que les diplômés du Collège Saint-Jean ne seraient pas reconnus en Alberta, etc. La patience du père Lacerte finit cependant par triompher. Et c'est ainsi que le 12 juin 1963 on en vint à une entente. Il s'agissait d'un cours d'étude de deux ans, organisé au Collège Saint-Jean et suivi d'une autre année à l'Université de l'Alberta, et conduisant au baccalauréat en pédagogie.

Le Collège de Pédagogie Saint-Jean était donc né et il devait conduire quelques années plus tard à la fondation de la Faculté Saint-Jean, telle que nous la connaissons aujourd'hui<sup>222</sup>.

---

<sup>222</sup> Au sujet du Collège de Pédagogie, voir aussi *Bribes d'histoire franco-albertaines* du même auteur, 1993, pp 32-33, 121, 122.

13 juin

## LE CARREFOUR

Nous avons parfois tendance à nous imaginer que les services dont nous jouissons comme Franco-albertains existent depuis toujours et qu'ils vont de soi. Pourtant la plupart, sinon tous, sont nés de grands sacrifices, de hautes luttes, d'une dépense d'énergie incroyable. Pensons au *Franco*, à CHFA, à la Faculté Saint-Jean, à l'école Maurice Lavallée ou aux autres écoles françaises... Et Le Carrefour ne fait pas exception.

Avant Le Carrefour, il y avait eu plusieurs autres tentatives de commerce du livre à Edmonton mais on n'avait pas réussi à en assurer la rentabilité.

En 1975, l'ACFA avait eu l'idée d'un Bibliobus qu'on remplirait de livres, de disques, de cartes pour toutes occasions, et qui irait d'une région à l'autre avec sa cargaison de produits culturels<sup>223</sup>. Et c'est ainsi qu'au bout de quelques mois, avec l'aide conjointe des gouvernements de l'Alberta, du Québec et d'Ottawa, le Bibliobus de l'ACFA, revêtu de ses plus belles couleurs, était devenu une réalité. Mais ce projet ne dura pas aussi longtemps qu'on avait espéré. Des difficultés mécaniques et surtout des actes de vandalisme devaient l'immobiliser pendant plusieurs mois. Entre-temps, la Caisse Francalta, qui était située sur l'avenue Jasper, invita l'ACFA à y installer son dépôt de livres, et M. Ovila Morissette donna généreusement son temps pour offrir ce service du livre français. La formule était intéressante et pendant quelques années, Le Carrefour s'est développé au même rythme que la Caisse Francalta qui avait commencé à ouvrir des succursales en région. Éventuellement, la Caisse Francalta devait connaître ses propres difficultés, et le Carrefour aussi, surtout en région. Mais au moins il nous reste à Edmonton une institution très utile dont l'avenir semble assuré, et qui est née du dévouement et de la persévérance de nombreux Franco-albertains.

---

<sup>223</sup>L'histoire du Carrefour, écrite par l'auteur, a été publiée dans *Le Franco* du 9 mars 1983.

14 juin

## LA LÉGENDE DES MARINGOUINS

Quand les deux premiers Oblats vinrent dans l'Ouest en 1845, la seule voie qui reliait Montréal à la Rivière Rouge était la voie maritime. C'était donc un voyage long et difficile: 1800 milles en canot, avec 150 portages et presque autant de demi-portages: un voyage de 62 jours. Durant ces 62 jours, on ne fit que six heures de voile, les vents ayant été contraires presque tout le temps. En outre, c'était la saison des moustiques, et ils abondaient dans ces régions désertes! «Ils nous accueillirent avec tant d'empressement, écrivait le jeune Alexandre Taché qui était l'un des deux Oblats, que nous en eûmes le cou enflé pendant plusieurs jours».

Dans le récit qu'il a fait de ce voyage, le père Taché distinguait entre trois sortes de moustiques: les maringouins, les moustiques proprement dits et les brûlots. Mais les plus détestables étaient les maringouins parce que, écrivait-il, «ils ne laissent de trêve aux pauvres humains ni le jour ni la nuit et que leur triste bourdonnement se joint à leurs piqûres pour les empêcher de dormir.»

«Les voyageurs, ajoute le narrateur, expliquent ainsi l'origine de ces moucherons. Une sainte, disent-ils, vivait retirée au fond des bois; mais comme elle n'éprouvait que des consolations, elle demanda à Dieu de lui fournir les moyens de faire pénitence et par là même d'acquérir des mérites. Dieu, docile à sa voix, lui envoya et les maringouins et les moustiques et les brûlots, mais en si grande abondance qu'ils la firent mourir, avant qu'elle eût le temps d'en demander le rappel. Depuis ce temps, tous ces insectes, fidèles à leur mission, agissent comme si tous ceux qu'ils rencontrent avaient un grand attrait pour la pénitence.»

17 juin

## LA GROTTE DE SAINT-ALBERT

La grotte de Saint-Albert a une histoire qui remonte à 1920. À cette époque-là, près de l'église de Saint-Joachim, s'élevait un grand séminaire qui servait aussi de scolasticat pour les Oblats. C'est là donc qu'on formait les futurs prêtres diocésains et oblats. Au mois de juin de cette année-là, séminaristes et scolastiques se rendirent à Saint-Albert et entreprirent la lourde tâche d'aller chercher les roches qu'il fallait et d'ériger ce monument à la sainte Vierge. Ils firent des journées de 7, 8 et 10 heures. Tant et si bien que le 25 août la grotte était terminée.

Mais ce n'est que 18 ans plus tard, au mois d'août 1938, qu'eut lieu le premier pèlerinage. Il fut organisé par le père Jules Bidault qui était le curé de Saint-Albert. Une foule de 500 personnes assistèrent à la messe de 11 h. et il y en eut le double pour la bénédiction des malades l'après-midi.

Cette grotte n'était pas celle qu'on peut admirer aujourd'hui, cependant. En 1955, le père Émile Tardif décida de reconstruire la grotte, plus loin derrière l'église afin de se donner plus d'espace pour les pèlerinages. Ce sont les pierres de l'ancienne grotte qu'on utilisa pour faire la façade de la nouvelle. Grâce au concours de 24 ouvriers et 39 bénévoles, la nouvelle grotte était terminée le même été. On rapporte que la première grotte avait coûté «un gros 60,00 \$» pour le ciment alors que la seconde a coûté 14 000,00 \$.

Le nombre des pèlerins a fluctué au cours des années, mais la tradition s'est quand même maintenue et encore aujourd'hui, au mois d'août, des centaines de pèlerins se réunissent à Saint-Albert pour prier et honorer la Mère de Dieu<sup>224</sup>.

---

<sup>224</sup> Source: Brochure du 50e anniversaire des pèlerinages de Saint-Albert, Saint-Albert août 1988. Ce texte a été écrit par l'auteur et on peut le lire en Annexe 14, pages 228-229.

18 juin

## LE PÈRE LOUIS CULERIER

Ce matin, j'aimerais vous entretenir brièvement du père Louis Culierier, décédé en 1946, et qui a été surnommé «le Saint de la Coal Branch». Lors de ses funérailles, un résidant de la Coal Branch - non catholique - avait dit ceci:

«Il est peu probable qu'aucun missionnaire n'ait été si fortement estimé que ce saint moderne. Un de ces jours, son nom sera placé avec ceux du père Lacombe, du père Leduc et de M<sup>gr</sup> Grandin. J'ai connu des centaines de prêtres. Certains étaient pieux, certains étaient charitables, et d'autres étaient aimables. Mais le père Louis était tout ce qu'un être humain peut être. Il n'est guère étonnant donc qu'il sera regretté et pleuré par tous les chrétiens entre Edmonton et Prince George».

Le père Louis Culierier était un Français qui avait été recruté par M<sup>gr</sup> Grandin. Doué d'une belle intelligence, il était un vrai intellectuel. Pourtant il a passé la majeure partie de sa vie comme missionnaire itinérant, travaillant surtout le long des lignes de chemin de fer, visitant le cheminots et les familles isolées, établies dans les bois ou près des mines de charbon. Il voyageait souvent en train, mais plus souvent à pied, le long des voies ferrées, transportant ses bagages personnels et sa chapelle portative, mangeant ce qu'il pouvait trouver et couchant à peu près n'importe où, parfois dans des trous pour se protéger du froid. Il a connu des aventures extraordinaires et, comme il aimait écrire, il en a raconté plusieurs sous la rubrique «Carnet d'un Albertain»<sup>225</sup>. Il serait bien intéressant de publier ces «carnets» un jour. Car cet Oblat extraordinaire - qui est malheureusement en train de passer dans l'oubli - il fait partie lui aussi de notre belle histoire franco-albertaine<sup>226</sup>.

---

<sup>225</sup>Cette rubrique était publiée dans la revue *Les Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*.

<sup>226</sup>Source: Maurice Legris, «Le Saint de la Coal Branch», dans *Écriture et politique, Les actes du septième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest*, Edmonton, 1987, pp 279-288.

19 juin

## DÉSASTRE À LA PASSE DU NID DE CORBEAU

Deux cents mineurs étaient enterrés vivants le 19 juin 1914 à la mine de charbon Hillcrest, près du Passage du Nid de Corbeau dans les montagnes Rocheuses. Cette catastrophe avait été causée par une série d'explosions de gaz et de poussière de charbon. Au moment où cet accident est arrivé, rapportait le *Edmonton Journal*, il y avait de cinq à six cents hommes qui travaillaient sous terre, de sorte qu'on craignait que le nombre des victimes soit beaucoup plus élevé.

La première explosion était survenue à 9 h 30 de l'avant-midi. Immédiatement, des médecins et des garde-malades avaient été dépêchés de Calgary pour secourir les blessés. Au moment où l'*Edmonton Journal* publiait son reportage en fin de journée, on avait sorti trente-cinq mineurs de la mine en feu, ce qui rendait d'ailleurs le sauvetage extrêmement difficile. De ces 35, trois étaient déjà morts. «Selon les chiffres officiels rendus publics cet après-midi, pouvait-on lire dans le *Edmonton Journal*, il y a encore 225 hommes qui sont emprisonnés dans la mine... et il y a peu d'espoir de pouvoir les sauver».

Dans la même région, en 1903, 76 personnes avaient été ensevelies vivantes quand un côté de la montagne Turtle s'était soudainement écrasé sur les maisons de la petite ville de Frank, à l'est du passage du Nid de Corbeau.

Quant à cette fameuse explosion de 1914, elle est considérée encore aujourd'hui comme un des plus grands désastres miniers qui soient arrivés au Canada<sup>227</sup>. Le total des victimes devait effectivement s'élever à 189.

---

<sup>227</sup> Bill McKee and Georgeen Klassen, *Trail of Iron*, Glenbow-Alberta Institute, Vancouver, 1983, p. 146.

20 juin

## M<sup>GR</sup> HENRI ROUTHIER

Il y a plusieurs évêques de l'Alberta qui méritent bien que leur nom passe à l'histoire. Je pense notamment à M<sup>GR</sup> Grandin, bien sûr, à M<sup>GR</sup> Grouard, à M<sup>GR</sup> Legal, à M<sup>GR</sup> Langlois. Mais il y a aussi M<sup>GR</sup> Henri Routhier qui a succédé à M<sup>GR</sup> Langlois à la tête de ce qui était alors le vicariat apostolique de Grouard. En 1944, M<sup>GR</sup> Routhier fut nommé coadjuteur de M<sup>GR</sup> Langlois puis dès l'année suivante, le 8 septembre, il recevait sa consécration épiscopale des mains du cardinal Villeneuve. Il était le premier Franco-albertain à accéder à la dignité épiscopale.

M<sup>GR</sup> Routhier est né en 1900 dans le village de Pincher Creek, dans le sud de l'Alberta. C'est là qu'il a rencontré pour la première fois le séminariste oblat Ubald Langlois qui avait dû interrompre ses études théologiques à Rome pour cause de maladie et qu'on avait envoyé en Alberta pour y refaire ses forces. Le jeune Henri Routhier ne tarda pas à développer une grande admiration pour le scolastique Ubald Langlois, et plus tard il devait d'ailleurs marcher dans ses traces presque littéralement à une dizaine d'années d'intervalle.

L'un et l'autre, en effet, ont fait leurs études à Rome; l'un et l'autre ont été ordonnés prêtres par le cardinal Villeneuve; l'un et l'autre ont enseigné au Juniorat Saint-Jean et en sont devenus supérieurs; l'un et l'autre sont devenus provinciaux de la province oblate d'Alberta-Saskatchewan; l'un et l'autre enfin sont devenus vicaires apostoliques de Grouard. M<sup>GR</sup> Routhier a dirigé les destinées de ce diocèse jusqu'en 1972. C'est sous son règne qu'en 1967 le vicariat apostolique de Grouard est devenu l'archidiocèse de Grouard-McLennan.

M<sup>GR</sup> Routhier est décédé le 19 septembre 1989 (M<sup>GR</sup> Langlois était décédé le 18 septembre 1953!), après une carrière fort bien remplie. Sa biographie mériterait sûrement d'être écrite un jour.

21 juin

## ARRIVÉE DES PREMIÈRES SOEURS GRISES À SAINT-BONIFACE

C'est le 21 juin 1844, à une heure du matin, que les quatre premières soeurs Grises arrivaient à Saint-Boniface. C'étaient les soeurs Valade, Lagrave, Saint-Joseph et Lafrance. Elles arrivaient saines et sauvées à Saint-Boniface, bien que l'une d'elles, soeur Lagrave, se fût donné une entorse au pied gauche. Elles s'étaient embarquées à Lachine, près de Montréal le 25 avril et avaient fait ce long voyage en canot. Il est difficile aujourd'hui de nous imaginer ce que cela pouvait représenter de risques et de difficultés. C'était, en effet, un très long voyage de 3000 kilomètres, qui avait pris 62 jours, et qui ne comprenait pas moins de 150 portages et semi-portages<sup>228</sup>. De plus, ces religieuses partaient sans espoir de jamais revenir chez elles, au Québec.

Les Métis et les Blancs de la Rivière Rouge s'étaient promis d'être là pour accueillir ces religieuses, et d'exprimer leur joie par des salves de coups de fusil comme c'était l'habitude. Mais à une heure du matin, il n'y avait que M<sup>gr</sup> Provencher qui, averti de leur arrivée, était descendu à la rivière, lanterne à la main, pour les accueillir<sup>229</sup>. On peut facilement s'imaginer la joie de l'évêque de voir arriver ces religieuses, car ça faisait 25 ans qu'il frappait à toutes les portes pour tâcher d'en faire venir chez lui. Et grande a dû être la joie de ces quatre femmes de se voir enfin arrivées à destination après un voyage si long et si difficile!

La date du 21 juin 1844 est donc une date historique pour l'Ouest canadien. Les soeurs Grises, comme on le sait, devaient avoir dans l'Ouest et le Nord canadiens une influence que même aujourd'hui, on peut à peine mesurer.

---

<sup>228</sup> Estelle Mitchell, *Les Soeurs Grises de Montréal à la Rivière Rouge, 1844-1984*, Montréal 1987, p. 24.

<sup>229</sup> Ibidem, p. 33.

24 juin

## LA SAINT-JEAN BAPTISTE

Aujourd'hui, c'est jour de fête pour les Canadiens français. C'est la Saint-Jean Baptiste. On fête beaucoup au Québec, bien sûr, mais n'oublions pas qu'ici même en Alberta, la Saint-Jean-Baptiste est une tradition très ancienne.

Selon l'ancien quotidien d'Edmonton, le *Edmonton Bulletin*, c'est le 24 juin 1882 qu'on célébra pour la première fois la Saint-Jean-Baptiste. Cette fête eut lieu à Saint-Albert.

Trois ans plus tard (1885), encore à Saint-Albert, on avait célébré cette fête d'une façon bien spéciale en compagnie du 65<sup>e</sup> Bataillon de Montréal. M<sup>gr</sup> Grandin célébra une messe solennelle qui fut suivie d'un banquet à la mission pour les soldats. Ce repas fut servi par les soeurs Grises. Et dans l'après-midi, il y eut un concert donné par les enfants de l'orphelinat, puis eut lieu la grande assemblée des Métis de Saint-Albert. On y entendit plusieurs discours patriotiques.

En 1907, c'est à Morinville qu'on célébra la Saint-Jean Baptiste. «Une grand'messe très solennelle avait été chantée, en plein air... M<sup>gr</sup> Legal assistait au trône; une trentaine de prêtres entouraient le prélat... Après la messe, une procession originale, composée d'une vingtaine de chars allégoriques, défila dans les rues principales. Un grand banquet fut servi dans un local appartenant à la compagnie Massey-Harris; on y vit plus de 400 convives. Dans l'après-midi, belle réunion sous la feuillée, pour entendre plusieurs discours qui furent prononcés par des prêtres, des députés et d'autres personnages. Le soir séance récréative... On a estimé à 1 800 le nombre de personnes qui prirent part à cette fête<sup>230</sup>.

Aujourd'hui, on fête encore le 24 juin, mais on ne peut s'empêcher de penser «qu'on n'a plus les Saint-Jean-Baptiste qu'on avait...»

---

<sup>230</sup> Aristide Philippot, *Morinville*, Edmonton 1941.

25 juin

## LE PÈRE CHRISTOPHE TISSIER

Transportons-nous ce matin en 1870 dans la région de Rivière-la-Paix. Cette année-là, l'hiver fut extrêmement rigoureux. Quelques jours avant Noël, le père Christophe Tissier qui manquait de vin de messe depuis des semaines décida de se rendre à la pointe Carcajou, sur la rivière la Paix où on avait laissé les approvisionnements à cause de la glace: un voyage de 600 kilomètres. En déblayant la cache, un compagnon du missionnaire lui écrasa un orteil par mégarde avec une pièce de bois. Le père reprit la route avec son pied malade, mais, pour comble de malheur, alors qu'il voyageait sur la rivière, la glace céda et les deux voyageurs tombèrent à l'eau. Les deux pieds du père se gelèrent et il restait trois jours de marche avant de rejoindre le premier camp de Cris. À son arrivée, la gangrène avait déjà commencé son oeuvre.

Le père Tissier demanda aux Indiens de lui amputer les orteils, mais ces derniers réussirent à lui sauver les deux pieds grâce à des compresses répétées d'un remède qu'ils savaient fabriquer avec la sous-écorce des sapins rouges.

Le père Tissier devait fournir une très longue et très sainte carrière missionnaire. À 83 ans, il était encore actif comme curé de Winterburn, tout près d'Edmonton. Mais entre-temps, après être revenu du Nord où il avait passé seize ans, il devait servir à Lac La Biche, Saint-Albert, Lac Sainte-Anne, Stony Plain, Lamoureux, etc. Il ne retourna jamais dans son pays natal, la Lorraine, estimant que son ministère auprès de ses Indiens était plus important que des vacances<sup>231</sup>. Il est décédé le 16 avril 1926 et repose au cimetière oblat de Saint-Albert. Ici encore, il y aurait amplement matière pour une biographie qui serait sûrement passionnante à lire.

---

<sup>231</sup> Source: *Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, 1922, pp 132-136.

26 juin

## LES JOURNAUX FRANÇAIS DE L'ALBERTA

Je me demande combien d'auditeurs connaissent l'âge de notre journal *Le Franco*... Quinze ans? Vingt-cinq ans? Quarante ans? Et bien, non. Notre journal a 63 ans d'existence. Il a été fondé en 1928. Au début, et pendant ses 39 premières années d'existence, il s'appelait *La Survivance*, mais c'est le même journal qui n'a jamais cessé d'être publié, bon an mal an, pendant toutes ces années-là.

Et ce qui est intéressant de noter, c'est que malgré cette longévité remarquable, *Le Franco* n'est pas le premier journal français qui a vu le jour en Alberta. Il y en a eu sept qui l'ont précédé. C'est donc dire que nous avons, en Alberta, une histoire journalistique française.

Le premier journal de langue française remonte à 1898. C'était *L'Ouest canadien* qui fut en quelque sorte le porte-parole de la société de colonisation d'Edmonton. Ce journal a été publié pendant deux ans seulement. Puis en 1905, un autre journal français verra le jour, soit *Le Courrier de l'Ouest*, qui fut publié pendant dix ans. Mais entre-temps, d'autres hebdomadaires seront fondés tels que *Le Progrès* qui fut publié à Morinville de 1909 à 1911, *L'Avenir de l'Ouest* qui ne vivra qu'un an, *Le Progrès albertain* qui sera publié de 1912 à 1915, puis *L'Étoile de Saint-Albert* qui vécut deux ans, de 1912 à 1914. Plusieurs de ces journaux avaient une certaine affiliation politique, ce qui explique leur grand nombre pour une clientèle quand même assez restreinte.

Mais le véritable successeur du *Courrier de l'Ouest* fut en fait *L'Union* qui vit le jour en novembre 1917 et qui s'éteignit une douzaine d'années plus tard, avec l'arrivée de *La Survivance*<sup>232</sup>, notre *Franco* d'aujourd'hui, le plus fidèle témoin - avec CHFA - de la vitalité des Franco-albertains.

---

<sup>232</sup> Source: *Aspects du passé franco-albertain*, Edmonton, 1980, pp 77 à 121.

27 juin

## LA PAROISSE SAINT-THOMAS D'AQUIN

La plus jeune paroisse française d'Edmonton a maintenant 31 ans. Étant jeune professeur au Collège Saint-Jean en 1960, j'ai pu être témoin de la fondation de cette paroisse dont les premiers rassemblements dominicaux avaient précisément lieu à la chapelle du Collège.

Jusqu'à cette époque-là, les familles canadiennes-françaises du côté sud allaient à la messe le dimanche à Saint-Joachim ou à l'Immaculée-Conception et elles envoyaient leurs enfants aux écoles Grandin et Sacré-Coeur où quelques soeurs de l'Assomption assuraient une éducation française aux petits franco-phones.

En 1957, quelques familles du côté sud se mirent ensemble et, avec l'aide de l'ACFA et des Oblats du Collège Saint-Jean entreprirent les premières démarches pour fonder leur propre paroisse et leur propre école qui devait devenir l'école Saint-Thomas d'Aquin et dont les premières institutrices furent les Filles de Jésus. Comme la Commission scolaire exigeait 25 enfants pour commencer la première année à l'école, quelques parents consentirent à ce que leurs enfants répètent leur première année pour atteindre ce «nombre suffisant», pour employer une expression qui nous est devenue familière.

Quant à la paroisse, elle dut aussi faire la preuve qu'il y avait suffisamment de familles pour justifier sa fondation. Mais les Blais, les Baillargeon, les Magnan, les Chalifoux, les Goulet et combien d'autres travaillèrent fort à former une véritable communauté humaine qui, dans le temps de le dire, devint une dynamique communauté chrétienne. Aujourd'hui, la paroisse Saint-Thomas d'Aquin est la plus importante des quatre paroisses françaises d'Edmonton par le nombre de ses familles; et les bébés qui continuent de faire sentir leur bruyante présence d'un dimanche à l'autre laissent clairement présager que ce n'est pas fini...

28 juin

## LA LÉGISLATURE ALBERTAINE ABOLIT LES DROITS DES FRANCO-ALBERTAINS

Le 30 juin 1988 est une date triste pour les Franco-albertains. C'est ce jour-là, en effet, que la législature albertaine votait en 3<sup>e</sup> lecture le projet de loi C-60 qui enlevait aux Franco-albertains les droits qui leur étaient reconnus par l'article 110 de l'Acte des Territoires du Nord-Ouest.

A l'article 7 du Projet de loi 60, on peut lire, en effet, que «l'article 110 de l'Acte des Territoires du Nord-Ouest, chapitre 50 des lois révisées du Canada, 1886, en sa version du 1er septembre 1905, ne s'applique pas à l'Alberta pour ce qui est des matières relevant de la compétence législative de celle-ci».

Jusqu'à ce jour-là donc l'Alberta était une province officiellement bilingue, sinon dans les faits, du moins sur le plan juridique. C'est ce que la Cour suprême du Canada avait d'ailleurs reconnu quelques mois auparavant dans son jugement sur l'affaire Mercure.

La décision de la législature albertaine n'a pas surpris outre-mesure les Franco-albertains qui savaient à quoi s'en tenir avec le gouvernement de l'Alberta. Mais cela a été quand même une déception majeure parce que peu de temps auparavant, en signant l'Accord du Lac Meech, le premier ministre Getty s'était quand même engagé à protéger les droits de la minorité linguistique franco-albertaine. Déception majeure aussi parce que le gouvernement du Québec n'a pas même levé le petit doigt pour dénoncer une loi aussi injuste et aussi honteuse<sup>233</sup>.

---

<sup>233</sup> À ce sujet, voir Annexe 2, p. 210.

[Éditorial publié dans *Le Franco* du 9 septembre 1988]

## SITUATION SCANDALEUSE À MORINVILLE

Il est difficile de s'imaginer que quelque 550 citoyens de Morinville aient signé une pétition pour manifester leur opposition à la centralisation des programmes d'immersion au sein de la commission scolaire locale. Ce projet de centralisation permettrait d'améliorer la qualité de l'enseignement du français comme langue seconde, et les francophones qui sont injustement privés d'une école française, verraient leur situation légèrement améliorée.

Mais s'il faut en croire l'article que *Le Franco* a publié la semaine dernière et les reportages qui ont été entendus à CHFA, les francophones de Morinville, s'ils veulent avoir une école française, n'ont qu'à s'en payer une ou s'en aller au Québec.

De tels propos, s'ils étaient proférés à Wetaskiwin, à Brooks ou à Eckville, par exemple, seraient une indication qu'il y a des Albertains qui sont drôlement en retard sur l'évolution de notre pays (comme le gouvernement de cette province). Mais que de tels commentaires viennent de Morinville, cela témoigne d'une étroitesse d'esprit qui n'est égalée que par la honteuse ignorance qui l'accompagne.

Morinville a été fondée en 1891 grâce aux efforts de l'abbé Jean-Baptiste Morin et grâce surtout au courage indomptable des Boissonneault, des Champagne, des Houle, des Labbé, des Meunier, des Morin, des Riopel, des Teller et de dizaines d'autres qui ont ouvert les premiers homesteads, qui ont bâti la première maison-chapelle dès leur arrivée, puis une deuxième église en 1894, et enfin la belle église actuelle que M<sup>gr</sup> Legal a bénite le 29 mars 1908. Ce sont encore ces pionniers qui ont construit la première école à l'automne de 1899 avec le secours de la première institutrice, Mlle Ada Latulippe.

En 1904, l'école fut confiée aux Filles de Jésus qui, au prix de sacrifices qu'on n' imagine

que difficilement aujourd'hui, ont réussi à mettre sur pied un pensionnat où la qualité de l'enseignement était telle que des familles d'Edmonton y envoyaient leurs enfants pour leur permettre d'avoir la meilleure éducation possible en français.

Et l'on pourrait continuer et détailler cette histoire qui est typique de l'idéal qui animait nos pionniers canadiens-français de l'Alberta et des sacrifices qu'ils se sont imposés pour y être fidèles!

«Chacun travaillait avec un courage inlassable à se faire un chez soi pour l'avenir, devait raconter plus tard un des pionniers, M. Hormisdas Boissonneault: bâtir maison, étable et le reste, casser de la terre pour en tirer de quoi nourrir et élever sa famille, étaient des occupations auxquelles se plaisait leur ardeur. Ce qu'ils voulaient d'ailleurs surtout, c'était de faire de Morinville un centre vraiment canadien-français et catholique»<sup>1</sup>.

Comment s'imaginer que des nouveauvenus viennent aujourd'hui s'installer dans cette communauté, profitent de tout ce qu'ont semé les pionniers et disent tout bonnement aux petits-enfants de ces derniers de se payer une école s'ils en veulent une ou de s'en aller au Québec? Comment imaginer cela?

Si nos compatriotes de Morinville ont un tort en 1988, c'est de vouloir se contenter de programmes d'immersion pour leurs enfants. Leurs pionniers ne se contentaient pas de demi-mesures. Les écoles d'immersion ne sont un droit pour personne. Ce n'est pas défendable en cour. Mais de par la Charte canadienne des droits et libertés, les parents canadiens-français ont le droit d'exiger des écoles françaises pour leurs enfants.

Selon le recensement de 1981, il y a 356 enfants de langue française dans la région

de Westlock. Il ne faut pas dire trop vite qu'on n'a pas les nombres. D'ailleurs à l'heure actuelle, en Ontario, au Québec et au Nouveau-Brunswick, tout élève de la minorité officielle peut obtenir une éducation dans sa langue. Un jour, toutes les provinces devront accepter cette interprétation de l'article 23 de la Charte canadienne des droits et libertés. C'est la seule qui soit juste.

L'affront qu'essuient présentement les francophones de Morinville est une honte pour tout le Canada. Il faut qu'ils sachent qu'ils ne sont pas seuls, qu'ils ont l'appui et la sympathie de leurs compatriotes. Ils sont véritablement chez eux à Morinville et ils doivent marcher la tête haute, avec fierté, comme des fils et des filles de pionniers, comme des propriétaires, comme des citoyens de première classe.

Guy Lacombe

1. Sur l'histoire de Morinville, lire l'excellent livre de soeur Alice Trottier, *Foi et ténacité*, Winnipeg, 1991, publié à l'occasion du centenaire de la fondation de Morinville.

[Éditorial publié dans *Le Franco* du 1<sup>er</sup> juillet 1988]

## ENSEMBLE NOUS EN SORTIRONS

Le projet de loi C-60 qui a été déposé à la Législature albertaine la semaine dernière sera jugé par l'histoire comme un geste d'une honteuse mesquinerie et d'une étroitesse d'esprit peu commune. Les journaux anglophones eux-mêmes l'ont déjà dit à profusion.

Depuis que Don Getty et son équipe sont au pouvoir, la fierté des Albertains a été mise à rude épreuve. Avec l'affaire de Gainers, des garde-malades, de Léo Piquette et de *Principal*, et maintenant du «Bill 60», pour ne nommer que celles-là, les Albertains ont tout simplement honte de se voir gouverner par des gens de si piètre calibre et de voir leur province ridiculisée à la grandeur du pays.

En faisant fi des droits des Franco-albertains, Don Getty ose dire que son projet de loi vise à faire de l'Alberta une «société distincte». Distincte de quoi? Certainement pas de la société américaine! Ironie.

Avec des projets de loi comme le Bill 60, il devient de plus en plus difficile pour les citoyens de croire dans les grands projets politiques qui ne semblent, à toutes fins pratiques, que de la poudre aux yeux! De fait, qu'est-ce qui a changé pour les Franco-albertains depuis le rapatriement de la Constitution? depuis la signature de la Charte canadienne des droits et libertés? depuis les Accords du Lac Meech? «On essaie de nous noyer dans le lac Meech», déclarait récemment le père Léger Comeau de passage à Edmonton.

Heureusement que depuis toujours les Franco-albertains ont appris à ne compter que

sur eux-mêmes. Ils ont les racines profondes et solides! On l'a vu en fin de semaine dernière alors que presque partout où il y a des communautés francophones en Alberta, on a célébré la Saint-Jean-Baptiste. À Edmonton, le 24 juin, la communauté a assisté avec allégresse au baptême de la 91<sup>e</sup> rue qui s'appelle maintenant la rue Marie-Anne Gaboury, cadeau de Francophonie-Jeunesse et du Conseil municipal d'Edmonton. Et les gens ont fêté!

Ce qui est encourageant, c'est que malgré les mesquineries du gouvernement provincial et de certains conseils scolaires, on ne sent pas de défaitisme chez les Franco-albertains. Ils ont foi en eux-mêmes et foi dans l'avenir. Ils ont aussi foi dans leur association provinciale (ACFA) dont les représentants, à défaut du pouvoir qu'ont les politiciens, font preuve d'autrement plus de tolérance, de jugement, d'intelligence et de vision. Et oui, pendant que les premiers travaillent à la balkanisation du pays, ces derniers continuent à le construire. Envers et contre tous.

Le combat politique et juridique n'est pas fini. L'ACFA va le poursuivre avec l'opiniâtreté qu'on lui connaît. Mais entre-temps, il est de première importance que chaque Franco-albertain, chaque famille franco-albertaine, chaque communauté franco-albertaine continue à cultiver sa fierté, sa confiance. Sans cela, les lois les plus généreuses ne seraient d'aucune utilité. Mais avec cela on est assuré de survivre, même avec des lois mesquines et injustes.

Guy Lacombe

[Article de Guy Lacombe publié dans Le Franco du 24 mars 1976]

## BÉRANGÈRE MERCIER, UNE GRANDE ARTISTE DE CHEZ NOUS

Edmonton (GL) - Il peut sembler presque malséant de dire que Bérangère Mercier est une de «nos» grandes artistes alors que tout au long de sa remarquable carrière, la francophonie lui a porté un intérêt si mitigé. Diplômée du Conservatoire de musique de Toronto, peintre de grand talent, cette Canadienne française d'Edmonton a fait pendant de nombreuses années les manchettes des journaux anglophones et elle a assuré avec une remarquable maîtrise une présence française dans les milieux artistiques de notre province, particulièrement à Edmonton. «Tout cela m'est bien égal maintenant, dit-elle avec un sourire bienveillant, mais à cette époque-là, j'aurais bien apprécié le support de mes compatriotes».

### Duvernay 1912

C'est en 1912 que la famille Mercier est venue de la province de Québec pour s'établir à Duvernay. Mais peu de temps après, les parents décidèrent que la ville d'Edmonton serait plus propice à l'éducation des enfants. C'est donc dire que Bérangère a vu se développer la capitale albertaine depuis ses débuts. «Mon père était pauvre, raconte-t-elle, mais un dimanche il nous offrit d'aller soit au cirque - qui était de passage à Edmonton - soit au nouveau pont qu'on venait de terminer. C'était le pont «High Level». Nous avons décidé d'aller voir le pont...»

### Petit musée de grande valeur

Cofondatrice de la Galerie d'art d'Edmonton, Bérangère peint depuis 55 ans. Il y a de ses peintures dans pratiquement toutes les parties du monde. Son appartement même est un véritable petit musée où même le profane trouve une joie exquise à voir les différents tableaux qui y sont accrochés ici et là.

Il y a entre autres ce fascinant portrait du père Albert Lacombe qui est une création originale d'une grande beauté et sûrement aussi d'une grande valeur.

Mademoiselle Mercier a aussi une statue de saint Joseph qui a été sculptée avec des instruments de fortune, à même une bûche de bouleau, au moment de l'arrivée du père Lacombe à Saint-Albert. Cette statue a été peinte avec une peinture de confection locale et a subi avec succès l'épreuve du temps. Mlle Mercier l'avait trouvée au sous-sol de la maison de la famille Poirier de Picardville, et l'avait obtenue en échange d'une peinture. Comment la statue était parvenue chez les Poirier, personne ne le sait. «Je donnerai cette statue au Musée provincial, explique Bérangère Mercier, le jour où l'on nous donnera notre coin à nous, Canadiens français».

### Cantatrice

De vieux albums de coupures jaunies par les années gardent les secrets d'une carrière musicale fort bien remplie. De vieux programmes révèlent une activité artistique assez intenses chez les francophones d'Edmonton au cours des années 30. Le 19 janvier 1928, Mlle B. Mercier chante à la «séance dramatique et musicale donnée par l'Association des Anciens Élèves du Collège des Jésuites d'Edmonton». Le mercredi, 29 avril 1931, elle participe à la «Séance dramatique et musicale» sous les auspices des «Jeunes Canadiens» avec le concours du Cercle «Les Bonnes Amies». Le 13 juin 1932, on la retrouve à une soirée musicale à la salle Saint-François (Edmonton nord) en compagnie de Florence Bonistrel au piano et d'Hubert Norbury à la flûte. Paulette Crévolin participe également à cette soirée. La même année, le cercle dramatique Saint-Joachim présente une «Soirée littéraire et musicale» dans

la salle de l'école Séparée. Bérangère Mercier y participe, mais on remarque aussi des noms tels que Maurice Lavallée, Paul Châtain, Jacques Madore, M. et Mme J.H. Tremblay, M. Augustin Morin, etc. Et ces activités se poursuivent inlassablement au cours des années.

«À cette époque-là, se souvient, Mlle Mercier, ça coûtait cher donner des spectacles. Outre mes études musicales que j'avais payées moi-même, je devais évidemment acheter mes propres toilettes, chacun payait ses dépenses, ses déplacements... Ça finissait par nous coûter une petite fortune. Nous n'étions jamais payés. Aujourd'hui, il y a des jeunes qui décident un bon jour de se lancer dans la musique, et du jour au

lendemain ils exigent des cachets extraordinaires...»

### Une histoire à écrire

Trop peu de gens, dans la francophonie albertaine, connaissent les contributions généreuses et gratuites qu'ont fournies nos prédécesseurs pour maintenir notre culture dans cette province. Le projet des biographies des Femmes canadiennes-françaises est un premier pas dans cette direction, mais il y a encore tellement à faire. Et le temps presse. Se trouvera-t-il quelqu'un qui relèvera le défi de découvrir au grand public cet «écrin de perles ignorées»?...

Guy Lacombe

[Éditorial publié dans *Le Franco* du 27 août 1975]

## «VILLAGE ON THE HILL»

Le visiteur qui se rend à Beaumont s'attendrait, bien sûr, à être accueilli au village par une grande enseigne qui lui dirait quelque chose comme ceci: «Bienvenue à Beaumont, le seul village français de l'Alberta».

Cela aurait été possible il y a quelque temps, mais ça ne l'est plus. D'abord parce que la compagnie Block Brothers a déjà pris cette initiative comme en fait preuve la photo ci-contre (il s'agit d'une photo représentant un monument à l'entrée du village, sur lequel on peut lire «VILLAGE ON THE HILL»), et puis parce que Beaumont n'est plus le village français qu'il était. C'est un village «bilingue»... du moins pour l'instant.

Notre visiteur risque d'avoir la même surprise lorsqu'il se rendra au bureau municipal qui a été inauguré le 16 août dernier. À l'entrée, il verra une magnifique plaque de bronze dont le message se lit comme suit:

*Administration Office  
VILLAGE OF BEAUMONT  
Mayor K.D. Nichol*

<i>Councillors</i>	<i>Secretary</i>
<i>G.J. Magnan</i>	<i>Treasurer</i>
<i>D.J. Bérubé</i>	<i>I.H. Royer</i>

*The funding of this building was assisted by a Federal Government loan through the Winter Capital Projects Fund (1972-1975)*

MAY 1975

*Stanley Associates Engeneering Ltd.  
John Sanders, architect  
Vanderspoel Construction Limited*

Il va de soi que cette plaque aurait dû être bilingue, mais cet «oubli» sera réparé dans les meilleurs délais, nous a-t-on assuré. Bientôt, on pourra voir sur le mur opposé, la plaque française qui témoignera qu'en 1975, les Cana-

diens français étaient là, à Beaumont, comme en font d'ailleurs foi les trois noms qui y sont gravés.

\*\*\*

Présentement, comme on le mentionnait dans *Le Franco* de la semaine dernière, les services religieux du dimanche se font en français et les anglophones qui veulent assister à la messe dans leur propre langue doivent se rendre à l'église le samedi soir. «Je me demande combien de temps cela va durer», disait un paroissien. On est d'ores et déjà assuré que dans un avenir bien prochain, les Canadiens français formeront une petite minorité et seront bien forcés de prendre ce qu'on voudra bien leur offrir. «Quand nous autres, les vieux, on sera parti, il n'y aura plus de français à Beaumont», disait une autre personne.

Le fait est qu'à Beaumont on est en face d'une réalité sociologique qu'il n'est guère facile de contrôler. Le village est situé à quelques milles d'Edmonton seulement, les taxes sont peu élevées, on y construit d'aussi belles maisons qu'ailleurs et on les vend à qui veut bien les acheter. Or il aurait été étonnant que la majorité des nouveaux propriétaires fussent des Canadiens français, d'autant plus qu'on ne peut pas dire qu'il y a eu une publicité «monstre» pour les y attirer. «Les affaires sont les affaires»: à Beaumont comme ailleurs, on ne construit pas des maisons par souci de patriotisme, mais parce que c'est une bonne affaire.

\*\*\*

«On ne peut pas aller contre le progrès», disait quelqu'un d'autre. L'observation a été lancée de façon ingénue mais n'en demeure pas moins cynique et peut laisser croire qu'anglicisation est synonyme de progrès.

Bien que le projet de développement n'en soit qu'à ses débuts, on peut déjà considérer l'anglicisation de Beaumont comme un fait ac-

compli: c'est une chose qu'on redoutait mais à laquelle on s'attendait.

\* \* \*

Il y aurait peut-être des leçons à tirer de cette situation mais à quoi cela servirait-il puisque ce village est à peu près le dernier de la province (exception faite de la région de Rivière-la-Paix) où les francophones jouissent d'une confortable majorité. Ils avaient les terrains, la paroisse, la Caisse populaire, le «magasin du coin», etc. Ils avaient tout, en un mot. Mais la digue du «progrès» est maintenant ouverte et d'ici quelques années la francophonie de Beaumont ne sera plus qu'un souvenir qui attirera des intellectuels curieux, en mal de faire des recherches sociologiques.

L'animation sociale aurait pu faire que la situation aurait été différente. D'humbles tentatives ont d'ailleurs été faites auxquelles la population ne semble pas avoir manifesté d'intérêt. Mais faut-il conclure que la population n'était pas disposée à garder français le village de Beaumont, ou ne s'agirait-il pas plutôt de techniques maladroites qui n'ont pas produit les résultats qu'on aurait pu espérer?

Il n'est pas présomptueux de croire que, mis en face de différentes alternatives réalistes et profitables, les citoyens de Beaumont auraient opté pour une solution qui aurait assuré la conservation intégrale du fait français sans tourner le dos au «progrès».

\* \* \*

Est-il encore permis de croire qu'on fera en sorte qu'un bilinguisme intégral soit respecté à Beaumont? Les indications actuelles ne vont sûrement pas dans ce sens-là. Bientôt, on construira une nouvelle école à Beaumont. Les Canadiens français se contenteront-ils d'une école «bilingue» ou sauront-ils profiter de l'occasion qui leur reste de demander au gouvernement une école élémentaire strictement française?

Il doit pourtant y avoir moyen de marcher dans la ligne du «progrès» sans se laisser avoir sur toute la ligne!

Guy Lacombe

[Discours donné par l'auteur à l'occasion d'une fête organisée  
par la paroisse Annunciation d'Edmonton le 13 octobre 1991]

## «THE COMING OF THE MISSIONARY OBLATES TO AMERICA»

When Ignace Bourget was consecrated bishop in 1840, he became the second bishop of Montreal. His predecessor had been Bishop Jean-Jacques Lartigue. The diocese of Montreal was then a very young diocese: four years old, as a matter of fact.

In 1840, the diocese of Montreal badly needed more priests, more money, charitable institutions, schools, etc.

Bishop Bourget was a man of vision and undoubtedly a man of courage. Having been an auxiliary to Bishop Lartigue, he had become well aware of all the different needs he had to address. He was thinking of the many parishes that were to be established, especially in the Eastern Townships, he was thinking of the different lumber camps who were never visited by a priest, he was also thinking of the native people who lived within the boundaries of his vast diocese. What made things worse was that the Protestants had just founded the "French Canadian Missionary Society" which was operating in French with a comfortable budget - in 1840 of \$10 000.

Yes, Bishop Bourget needed priests to face all these challenges and the only place where they were to be found was in Europe. But he needed money to go to France and he had none. He therefore had to organize a special collection in his diocese to raise the money he needed to cross the Atlantic ocean along with Father Joseph-Octave Paré and Father Michael Power, the future bishop of Toronto.

The Bishop of Montreal knew all too well that his project was quite rash, but with faith and confidence, he sailed to France with his two companions on May 3, 1841. He first went to Paris and met with a number of religious communities: he received many promises, but no definite

commitment. His main target however was *Les Missionnaires de France*. This group of priests had been founded in 1815 and their exclusive ministry was the preaching of parochial retreats and missions.

There again, Bishop Bourget failed. The *Missionnaires de France* did not say no, but they told him that they could not send missionaries to Canada before two years.

In almost a state of discouragement Bishop Bourget realized that he had knocked at all the doors he knew; so he decided to continue his journey to Rome. He went down to Marseille where he was to reach Civitta-Vecchia, in Italy, by sea.

He arrived in Marseille on Sunday, June 20, and knocked at the door of the Major Seminary to say mass and pay his respects to the local Bishop. After mass, the Superior of the Seminary, Father Tempier, invited Bishop Bourget for breakfast. During the conversation, Bourget learned that Father Tempier was a missionary Oblate of Mary Immaculate, that this small congregation had been approved by the Pope in 1826 to work among the poor and the needy, etc. After a few minutes, Bishop Bourget interrupted Father Tempier and told him that such missionaries would fit very well in his diocese of Montreal where there was so much to be done. Father Tempier replied that this could probably be done, but that the decision would have to come from the bishop of Marseille, Eugene de Mazenod, who was also the Founder and the Superior General of the Oblates.

Shortly after, the two bishops were discussing the situation of the young diocese of Montreal. Bishop de Mazenod listened intensely to Bishop Bourget's request and finally told him

that he needed time to think about it. "Go to Rome and on your way back, I will give you my answer".

Towards the end of July, while in Rome, Bishop Bourget received a letter from Bishop de Mazenod, with the good news that yes, indeed, he would send some Missionary Oblates to the diocese of Montreal. For Bishop de Mazenod, the missionary work that was expected from the Oblates in Canada was totally in conformity with the apostolic vocation of his young congregation.

Try to imagine the joy of Bishop Bourget! How he must have been grateful to God! How he must have thought that the Lord works in very mysterious ways!

\* \* \*

Ignace Bourget was from a poor family. The eleventh child in a family of twelve children, he was raised on a farm. Bishop de Mazenod on the other hand was the only child of a noble family. Bishop Bourget was 42 years old and Bishop de Mazenod 59. They were quite different, and yet they had many things in common.

They both had gone through very difficult times, although of different nature. Bishop de Mazenod, for his part, spent his childhood amid the French Revolution at which time his family lost everything they owned and were even forced to flee to Italy. At the age of 26, however, Eugene decided to consecrate his life to the Church as a priest.

During his first years of ministry, he devoted himself mostly to the youth of the city of Aix and to the preaching of parochial missions. Soon a few other priests joined him and after a while they decided to establish a society of priests totally dedicated to the service of the poor and the needy. They called themselves the Missionaries of Provence, which was the region in Southern France where they were ministering. This was in 1816.

Eugene de Mazenod's idea was that he and his missionaries would be confined in one diocese only and furthermore that they would all

be living together in the same house. However, more and more priests were asking to join them and, eventually, the group moved to Marseille where they renamed themselves the Missionaries of St. Charles.

Eventually, in 1826, Pope Leo XII gave his official approval to the young society along with a new name, «Les Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée». It definitely was a new beginning. At that time, the Oblates numbered 22 altogether.

Five years later, in 1831, there were 34 of them. That year, they held a General Chapter and, at the request of some of the membership, it was decided unanimously that the Order should accept foreign missions, at least in principle. But nothing really happened for the next ten years except that in the meantime Father de Mazenod became the Bishop of Marseille.

In 1841, Bishop de Mazenod was still waiting for the hour of God, to send missionaries abroad. This hour of God struck on June 20, 1841, when the Bishop of Montreal made an unexpected stopover at Marseille to say mass. By then, the number of the Oblates had reached 40. It was still a rather small group. When the Founder died, 20 years later, they were 414 in number! A tenfold increase!

The first six Oblates (four priests and two brothers) arrived in Montreal approximately six months later, that is on December 2nd, 1841. On that very day, their number started increasing. Listen to this amazing story that was told later by one of the first Canadian Oblates, Bishop Taché.

The first thing the six Oblates did when they reached Montreal was to pay their respects to Bishop Bourget. Bishop Bourget had a young secretary newly ordained, Father Damase Dandurand. Bishop Bourget was so excited when the Oblates arrived that he told them: I am so happy to see you, I am so grateful to Bishop de Mazenod that I want to make a gift to the Oblates. Then turning towards his secretary, he said: Damase, pack up your things, I am giving you to the Oblates. You will be the first Canadian Oblate! One can imagine how surprised Father Dandurand must have been by this unexpected

order from his Bishop! Three weeks later, after the Oblates had established themselves in Saint-Hilaire, near Montreal, Father Dandurand arrived to begin his novitiate. He was to have a very successful and very long career as an Oblate. He spent the next 34 years in Montreal and Ottawa, and in 1875 he came out West where he spent the next 46 years. He died in St. Boniface in 1921 at the age of 102. Because of that, Father Dandurand was then called "The Marvel of the West"!

I mentioned earlier another Canadian Oblate who was also to have a remarkable career in the West: Alexandre Taché. He was already a seminarian when he joined the Oblates in 1844, and the following year, he was sent out West before even being ordained or having completed his novitiate. Along with Father Aubert, he was one of the first two Oblates to come out West at the request of Bishop Provencher. Alexandre Taché was a mere 22 years of age, and this is why he was not yet ordained (although his theological studies were completed). He also looked very young. When they arrived in St. Boniface in 1845 after a long journey of two months in canoe, Bishop Provencher's first reaction was one of disappointment: "I asked for missionaries, he said, and they send me an altar boy!" But the altar boy was of very good seed. Only five years later, Bishop Provencher chose him as a coadjutor (he was 27 years old), and five years later, Taché succeeded Provencher on the see of St. Boniface where he stayed until his death in 1894.

Much could be said of so many other Canadian missionaries such as Father Lacombe who arrived at Red River in 1852 as a secular priest and became an Oblate four years later. In the meantime, the number of Oblates was increasing rapidly. Just imagine: they were 40 in 1841, 223 in 1850, 298 in 1856 and, as I mentioned earlier 414 when Bishop de Mazenod died in 1861. This incredible increase was due mainly to the Canadian missions. It is obvious that when the two bishops met in Marseille in 1840, the Holy Spirit was at work.

Bishop de Mazenod is the real Father of the Oblates of Mary Immaculate as well as their Founder, but Bishop Bourget is considered to be the second Father of the Oblates. Disregarding his own needs, he never hesitated to give them some of his best priests. Moreover, he is the one who initiated the founding of the new mission of Bytown, which was to become the city and the diocese of Ottawa.

But the Oblates' apostolate spread much more than that during their first years in Canada. When he sent his first Oblates to Canada, Bishop de Mazenod wrote: «Montreal could very well be the door which will introduce our family to the conquest of souls in many countries». In 1844, for instance, new posts were accepted in the dioceses of Québec and Kingston. The following year, the Oblates came out West as I mentioned. Two years later, in 1847, some Oblates arrived in Oregon. This last mission was later transferred to the Canadian side, in 1858, and gave birth to the missionary work of the Oblates in British Columbia.

A good many of these Oblates came from France, but it is interesting to note that two years after the arrival of the Oblates in Canada, their Longueuil community, near Montreal, numbered 18 Oblates: nine from France and nine Canadians. Bishop de Mazenod's courageous decision was paying handsome dividends. As a matter of fact, over the last 150 years, Canada has given more than 4 000 Oblate vocations to the Order!

As Father Levasseur mentioned at a Symposium that was held in Edmonton this summer: «When they consider this century and half of their history in Canada, the Oblates today feel much gratitude towards Bishop Bourget, the Canadian Church and their many collaborators (such as you). At the same time, they find in their past an inspiration for today and tomorrow».

Guy Lacombe  
October 13, 1991

[Discours de l'auteur à l'occasion de l'inauguration de l'école Père-Lacombe  
à Edmonton, le 23 février 1993]

## LE PÈRE ALBERT LACOMBE, O.M.I.

### INTRODUCTION

Une des questions qu'on m'a posée le plus souvent dans ma vie, a été: «Êtes-vous parent avec le père Lacombe?» Il y a quelques mois, quelqu'un de la Société généalogique d'Edmonton m'a apporté la réponse. Le père Lacombe et moi avons le même ancêtre commun, arrivé au Canada en 1708. Si je comprends bien la généalogie, lui il serait de la 4<sup>e</sup> génération et moi de la 8<sup>e</sup>...

Le père Lacombe est né à Saint-Sulpice, au Québec, en 1827. Il a étudié au Collège de l'Assomption, puis il a été ordonné prêtre à Saint-Hyacinthe par M<sup>gr</sup> Bourget alors qu'il n'avait que 22 ans.

Après son ordination, - en 1849 - il est venu dans l'ouest, dans le North Dakota, et il y a fait du ministère pendant deux ans. Ensuite, il est retourné au Québec et a été vicaire à Berthier. Un an.

En 1852, il rencontra le jeune évêque de Saint-Boniface, M<sup>gr</sup> Alexandre Taché, et il l'accompagna à la Rivière Rouge. Il devait passer le restant de sa vie dans l'Ouest, travaillant dans le diocèse de Saint-Boniface et dans celui de Saint-Albert.

Le père Lacombe est décédé à Midnapore en 1916. Il a donc passé 64 ans dans l'Ouest. Et pendant ce temps-là, je pense qu'il a tout fait excepté travailler sur un ordinateur... Il a été missionnaire auprès des Cris, des Pieds-Noirs, des Métis, il a participé aux fameuses chasses aux bisons, il a travaillé le long des chemins de fer, il a été curé de paroisses, vicaire général de M<sup>gr</sup> Taché et de M<sup>gr</sup> Grandin, délégué à des grands congrès ou auprès de gouvernements fédéral à Ottawa, pacificateur auprès des Indiens, constructeur de moulins à farine, de

pont, fondateur de villes, président du Canadien Pacifique, membre du bureau de santé des Territoires du Nord-Ouest, etc.

C'est lui qui a fondé la première paroisse d'Edmonton, Saint-Joachim, en 1859; c'est lui qui a fondé la première école d'Edmonton en 1862, avec l'aide du frère Scollen; c'est lui qui a fondé la ville de Saint-Albert, en 1861; et c'est lui aussi qui a fondé la ville de Saint-Paul en 1895.

Vous avez tout un patron vous autres, les élèves, les enseignants et les parents de l'école Père-Lacombe!

Et vous comprenez bien que je n'entreprendrai pas ce soir de vous raconter toute sa vie. Il y a d'ailleurs plusieurs personnes qui ont écrit sa vie, dont le père Breton (*Le Grand Chef des Prairies*) et James McGregor (*Father Lacombe*). Les deux livres sont passionnants à lire et je vous les recommande.

Mais je voudrais quand même ce soir, vous montrer comment le père Lacombe a été un grand aventurier, un homme de vision, mais aussi un grand missionnaire.

### UN GRAND AVENTURIER

En 1852, partir de Montréal pour se rendre à la Rivière Rouge, c'était toute une aventure. Le voyage ne pouvait se faire qu'en canot et ça prenait deux mois pour faire le voyage. On faisait ça avec les «voyageurs» de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui faisaient le commerce des fourrures. C'était un voyage difficile et dangereux. Dangereux à cause des nombreux rapides à traverser et des nombreux

portages (145), difficile parce qu'on mangeait «sur le pouce» quand ça adonnait, qu'on couchait par terre tous les soirs, qu'on se faisait harceler par les des maringouins jour et nuit... Ces voyages n'étaient pas des «croisières»... ni des pique-niques.

Les commerçants de la Baie d'Hudson venaient ici pour faire du commerce. La Compagnie s'engageait à les protéger, à les payer. Les missionnaires venaient pour vivre avec les Indiens et comme les Indiens, ils venaient apprendre leurs langues difficiles et leur enseigner une religion qui était, en vérité, exigeante pour ces gens.

Le père Lacombe savait tout cela quand il est parti en 1852. Il est venu ici, s'est fait Indien avec les Indiens, a risqué sa vie plusieurs fois avec eux, surtout cette fameuse nuit où il était avec les Pieds-Noirs, non loin de la rivière Bataille, et où les Cris, leurs ennemis, les ont attaqués... Tout le monde dormait quand tout à coup les Cris ont fait irruption près du camp des Pieds-Noirs. Il est difficile de se faire une idée d'une telle attaque en pleine obscurité au milieu des coups des fusil, des cris des Indiens, des gémissements des blessés, des pleurs des femmes et des enfants, des aboiements des chiens..., une scène que le père Lacombe ne devait jamais oublier. Le missionnaire s'est levé en hâte, a revêtu sa soutane et son surplis et a tâché d'attirer l'attention des assaillants tout en prodiguant ses encouragements et en assistant les blessés. Mais on ne pouvait le voir à cause de l'obscurité ni l'entendre à cause du bruit. À l'aube, prenant sa croix en main, il se dirigea vers les assaillants. Mais le brouillard et la fumée empêchèrent les Cris de le voir. Une balle frappa le sol près de lui, rebondit, et le frappa à l'épaule et au front. Le combat continua jusque vers dix heures, et lorsque enfin un Pied-Noir réussit à faire savoir aux Cris qu'ils avaient blessé le prêtre, le combat cessa.

De telles aventures, on pourrait en raconter des dizaines dans la vie du père Lacombe.

## UN HOMME DE VISION

Mais il n'était pas venu dans l'Ouest pour vivre des aventures. Il était venu parce qu'il aimait les Indiens (il avait lui-même du sang indien dans les veines) et parce qu'il voulait leur apporter l'Évangile.

Il savait qu'un jour les grandes plaines de l'Ouest seraient envahies par les Blancs; il savait aussi que le bison ne durerait pas toujours et qu'un jour, les Indiens devraient trouver d'autres moyens pour assurer leur nourriture, leurs vêtements et la confection de leurs tentes. Il tenta de les convaincre de cela et de leur faire négocier les meilleurs traités possibles avec le gouvernement central, à Ottawa.

Canadien français jusqu'au plus profond de lui-même, le père Lacombe espérait aussi que l'Ouest canadien serait un pays de tolérance où tous les groupes seraient respectés. Au début des années 1880, les francophones catholiques formaient un groupe important et influent dans l'Ouest. Mais en même temps, il était au courant de certaines influences qui jouaient dans les coulisses. En 1887, il écrivait ces lignes à M<sup>gr</sup> Taché: «Je ne prétends pas être prophète, mais il me semble qu'un orage gronde à l'horizon. L'élément anglais, avec son fanatisme et sa brutalité habituelle, va tâcher de voir si le temps n'est pas venu de nous attaquer de front, avec des chances de succès. Je m'attends au déchaînement de la tempête parmi les membres de notre législature et dans la presse...»

Cette lettre de 1887 était prophétique, effectivement, écrit l'historien Donald Smith, car moins de cinq ans plus tard le Conseil des Territoires du Nord-Ouest, allait abolir le français de l'assemblée territoriale, des cours de justice, et des écoles - presque entièrement - dans cette partie de pays comprise aujourd'hui par l'Alberta et la Saskatchewan.

## UN GRAND MISSIONNAIRE

Le Père Lacombe lui-même n'était pas un fanatique. Il avait beaucoup de respect pour les protestants, par exemple. De fait, il comptait parmi eux plusieurs grands amis qui savaient se montrer généreux pour l'assister dans ses projets. Par exemple, c'est Pat Burns qui lui donna 200 acres à Midnapore pour construire son fameux «Home» pour les orphelins et d'autres destitués de l'Alberta. Et Lord Stathcona lui envoya peu après un chèque de 10 000 \$ pour ce grand projet.

En 1927, le révérend John MacLean a écrit la biographie d'un grand missionnaire protestant, John McDougall, qui a vécu à la même époque que le père Lacombe. Il est intéressant de noter que chaque fois qu'il est question du père Lacombe dans ce livre, c'est pour en dire du bien seulement. Le père Lacombe a su défendre la cause des plus faibles et des plus petits sans jamais se faire d'ennemis.

Il comptait aussi d'innombrables amis chez les Indiens, et certains étaient des amis très intimes, tel le chef pied-noir Crowfoot. Il les

comprenait bien, les respectait, ne les jugeait jamais. Il avait appris leurs langues et a même trouvé le temps, dans sa vie tumultueuse, d'écrire des dictionnaires des langues indiennes. Quand les tribus étaient en guerre les unes avec les autres, le père Lacombe pouvait passer d'un camp à l'autre sans créer de remous car il était aimé et respecté de tous. On savait qu'il ne cherchait jamais son avantage personnel et qu'il ne mentait jamais. Le premier ministre du Canada avait confiance en lui; son évêque avait confiance en lui; les Indiens et les Métis avaient confiance en lui car de toute sa vie, il n'avait jamais déçu personne. Toute sa vie, le père Lacombe fut d'abord et avant tout un homme de Dieu.

## CONCLUSION

Et bien voilà bien brièvement ce que fut le père Albert Lacombe. Il est mort en 1916 - ça fait déjà 77 ans - mais son souvenir demeure encore bien vivant. La preuve est qu'il y a cette belle école qui porte aujourd'hui son nom. Je souhaite qu'on rappelle souvent aux élèves les exemples qu'il nous a donnés: l'acharnement au travail, sa persévérance, sa tolérance, sa fierté et surtout son amour de Dieu et de son prochain.

Guy Lacombe  
Le 23 février 1992

*[Résumé biographique préparé par l'auteur à l'intention du Conseil de la Vie française en Amérique, en vue de la décoration de l'Ordre de la fidélité française remise au père Forget, en 1993]*

## LE PÈRE JOSEPH FORGET, O.M.I.

Le père Joseph Forget, o.m.i., est né à Saint-Albert, Ontario, le 31 mars 1916, d'Arthur Forget et Maria Quenneville. Il était le 14<sup>e</sup> enfant d'une famille de 19. Il fit ses études primaires dans son village natal et ses études secondaires au Juniorat du Sacré-Coeur, à Ottawa.

Il est entré chez les Oblats le 20 juillet 1936. Après une année de noviciat à Ville La Salle, Qc. il fit ses premiers voeux le 21 juillet 1937, après quoi il se rendit au scolasticat Saint-Joseph, à Ottawa, pour y faire ses études philosophiques et théologiques (1937-1944). Il fut ordonné prêtre à Ottawa le 19 juin 1943, par M<sup>gr</sup> Martin Lajeunesse, o.m.i., vicaire apostolique du Keewatin.

Ses études terminées, il reçut une obédience du supérieur général pour les missions du Yukon. Jusqu'alors, la plupart des missionnaires du Yukon étaient venus d'Europe, et de la France en particulier. En raison de la guerre, l'Europe avait cessé d'approvisionner ces missions et à partir de ce moment-là, plusieurs Canadiens y furent envoyés.

Le père Forget passa sa première année de ministère à Whitehorse même, en qualité de vicaire. L'année suivante (1945), il était envoyé à la mission de Telegraph Creek et il y demeura jusqu'en 1950. La mission de Telegraph Creek était en quelque sorte le chef-lieu de plusieurs autres missions dont le père Forget eut la charge pendant cinq ans.

En 1950, une lettre du supérieur général des Oblats annonçait au père Forget qu'il était transféré dans le vicariat de Grouard, au nord de l'Alberta. Cette région est communément connue sous le nom de Rivière-la-Paix. Le vicaire apostolique de l'endroit, M<sup>gr</sup> Ubald Langlois, avait requis ses services pour mettre sur pied un

collège de langue française pour les garçons du vicariat. Le père Forget se rend donc à Falher, Alberta, site du futur collège, mais en attendant que le collège soit construit, il décide de se rendre à Edmonton pour faire son B.Ed. à l'université de l'Alberta et y obtenir son certificat d'enseignement supérieur. Entre-temps, un autre Oblat, le père Benoît Frigon, veille à la construction de l'édifice.

En 1951, le père Forget est de retour à Falher et y ouvre le Collège où s'inscrivent 80 élèves. Il ne s'agit pas à proprement parler d'un collège classique. Après étude de la situation de la francophonie en Alberta, le père Forget avait estimé qu'il ne fallait pas disperser les forces et nuire au collège Saint-Jean d'Edmonton. Plusieurs jeunes gens de la région de Rivière-la-Paix fréquentaient déjà Saint-Jean. La formule qu'il préconisait était celle d'un collège-pensionnat qui offrirait tout le programme de la province de l'Alberta de la 7<sup>e</sup> à la 12<sup>e</sup> année. Il s'agissait donc de s'aboucher à la commission scolaire locale, d'offrir dans ce collège une éducation de très haute qualité et de préparer ainsi une élite au sein de la population francophone de Rivière-la-Paix.

Le collège Notre-Dame de la Paix a été en opération pendant vingt ans, soit jusqu'en 1971. Durant ces vingt années, la population étudiante est montée jusqu'à 128 élèves, alors que le personnel oblat est allé jusqu'à dix. Le père Forget a assumé la responsabilité de supérieur de 1951 à 1958.

En 1958, le supérieur général des Oblats lui confiait la co-responsabilité de la Commission oblate des affaires indiennes et esquimaudes dont le bureau était à Ottawa. Revenu dans le vicariat de Grouard l'année suivante, il fut tour à tour visiteur des écoles, curé d'Eaglesham,

professeur et conseiller en orientation à l'école centralisée de Donnelly, directeur de l'école catholique de Valleyview et enseignant aux écoles publiques de Spirit River et d'Eaglesham.

À la suite de la réorganisation du système scolaire dans la région de Rivière-la-Paix et de l'implantation d'un système d'autobus scolaires du début des années 60, le collège devait graduellement perdre sa raison d'être et le nombre des élèves diminuait d'année en année jusqu'à ce qu'on décide, en 1971, de fermer l'institution.

En fermant le collège, les Oblats le convertirent en centre culturel et le père Forget en devint l'administrateur. Le Centre Notre-Dame de la Paix, comme on l'appellera désormais, devait rendre de très grands services à la population du diocèse. Le père Forget en est demeuré l'administrateur jusqu'au mois d'août 1989, alors que ses services étaient requis à Edmonton pour diriger une maison d'Oblats retraités, Placid Place. En janvier 1993, il est toujours le supérieur-administrateur de cette grosse communauté de 23 Oblats.

La carrière du père Forget à Falher a connu de nombreux à-côtés importants. En 1951, alors qu'il présidait à la fondation du Collège, il acceptait le poste de directeur-adjoint à l'école secondaire Routhier de Falher. Les élèves du collège suivaient d'ailleurs la majorité de leurs cours à cette école.

Il fut en outre, tel qu'indiqué plus haut, visiteur provincial des écoles de l'Alberta. Ce poste de visiteur des écoles avait été créé par l'Association canadienne-française de l'Alberta (ACFA) et l'Association des éducateurs bilingues de l'Alberta (AEBA) pour veiller à l'application de la programmation française dans les écoles bilingues. Simultanément, il fut responsable de l'enseignement religieux dans les écoles séparées du vicariat de Grouard et plus tard du diocèse de McLennan. C'est au père Forget aussi qu'on doit la fondation de deux mouvements qui ont joué un rôle important en Alberta, la Relève albertaine et le Concours oratoire. Le congrès de fondation de la Relève albertaine eut lieu au

Collège Saint-Jean d'Edmonton le 5 novembre 1954. Plus de 300 étudiants et étudiantes avaient répondu à l'invitation. La Relève albertaine avait pour but de développer la fierté chez les jeunes Franco-albertains, d'assurer la survie canadienne-française en Alberta et se proposait du même coup d'alimenter les rangs de l'ACFA qui s'adressait davantage aux adultes. La Relève albertaine, qui a existé jusqu'en 1957, a produit un important leadership en Alberta. Un de ses anciens présidents, Jacques Johnson, est aujourd'hui le supérieur provincial des Oblats de la province Grandin.

En 1961, alors qu'il était visiteur d'écoles, le père Forget avait eu l'idée d'organiser un Concours oratoire. Le premier concours eut lieu à Girouxville cette même année, mais dès l'année suivante, le concours s'étendit à toute la région, englobant ainsi une douzaine d'écoles. Les objectifs visés par ces concours étaient d'améliorer le français parlé chez les élèves, de les sensibiliser à la beauté de la langue et de corriger les défauts les plus courants. Les concours oratoires ont connu beaucoup de succès et ont duré jusqu'en 1972.

Sur le plan provincial, le père Forget a aussi participé, pendant de nombreuses années, soit comme directeur soit comme membre, au Conseil français de l'Alberta Teachers Association, à l'AEBA et à l'ACFA, mettant ainsi ses talents et son expérience au service de ses compatriotes albertaines.

Cette carrière totalement dédiée à l'éducation ne l'a pas pour autant empêché de rendre d'éminents services à son diocèse ou à sa congrégation religieuse. C'est ainsi que le père Forget a été pendant plusieurs années le président du Conseil presbytéral du diocèse de Grouard-McLennan, et qu'en 1972 il a été délégué au Chapitre général des Oblats qui se tenait à Rome. Le 19 juin 1993, le père Forget célébrera son jubilé d'or d'ordination sacerdotale.

Guy Lacombe

[Éditorial publié dans *Le Franco* du 18 mars 1988]

## COMMENT SE FAIT L'HISTOIRE

Quand Frank McMahon s'est levé debout sur sa chaise le 7 mars dernier et qu'il a clamé aux commissaires des Écoles catholiques d'Edmonton que leur décision était inacceptable et que les gens ne bougeraient pas de là tant que cette décision ne serait pas changée, une nouvelle page de l'histoire a été écrite pour les Franco-albertains d'Edmonton.

Les quelque 200 personnes présentes à cette réunion du Conseil scolaire catholique d'Edmonton ont exprimé de façon claire et unanime que c'était maintenant fini le temps où l'on pouvait baver publiquement sur la communauté francophone, où le présent et l'avenir des Franco-albertains étaient décidés par des étrangers qui n'ont aucune notion de l'histoire de cette province, qui n'ont qu'une vision étroite de la Constitution canadienne et dont la seule réalité est celle des nombres (beaucoup plus d'ailleurs le nombre de votes que le nombre d'étudiants!).

Il y a un an, c'était le député Léo Piquette qui refusait de baisser la tête devant l'Orateur de la Chambre. Cette fois-ci, c'est toute une communauté qui a dit non! Elle l'a dit avec fierté et avec détermination. Cette communauté était composée parents, de grands-parents, de jeunes gens, d'enfants même. On y trouvait en outre des enseignants, des curés et des religieuses.

Les gens avaient participé activement à la pseudo-consultation qui avait précédé cette triste comédie du lundi soir 7 mars. Ils s'étaient rendus à la réunion avec de l'inquiétude, du scepticisme (l'expérience du passé, voyez-vous!), mais quand même avec un peu de confiance. Ils comptaient que le bon sens, la justice, le droit, la bonne foi dans les négociations, tout cela pourrait peut-être jouer en leur faveur cette fois-ci,

dans cette commission scolaire qui se dit «catholique» et qui débute ses réunions par d'émouvantes prières!

Il n'en fut rien. Les personnes présentes ont eu honte de leurs commissaires ce lundi soir 7 mars et elles ont été profondément blessées et humiliées. Et elles ont dit: «Ça, on ne le prend pas!». Et la lettre que leur a fait parvenir le ministre de l'Éducation deux jours plus tard leur disait essentiellement: «Ça, vous n'êtes pas obligés de le prendre!»

Leur étonnement a été d'autant plus grand que pratiquement tous les groupes francophones d'Edmonton avaient fait connaître leur opinion aux commissaires en plus de quelque 700 individus qui leur avaient aussi communiqué leur point de vue par lettre, par téléphone ou autrement.

Au cours des prochains jours et des prochaines semaines, il faut s'attendre à lire et à entendre de nouveau toutes ces rengaines qu'on connaît bien. C'est un recours facile pour les petits esprits qui sont dépourvus d'arguments. En voici des exemples bien connus:

- «L'attitude des Franco-albertains n'est pas chrétienne»
- «Tout ça, c'est le fait d'un petit groupe de fanatiques»
- «Les francophones ne sont pas raisonnables»
- «Il ne faut pas diviser les gens»
- «Vous demandez trop, trop vite. Il y a des limites»
- «Si on vous accorde quelque chose, ça ouvre la porte à tous les autres groupes ethniques»
- «Il ne faut pas être raciste».

Ces rengaines sont devenues familières. Elles proviennent la plupart du temps d'anglophones mal éclairés ou de francophones qui ont choisi de ne plus faire partie de la communauté franco-albertaine d'Edmonton. Elles peuvent flatter l'oreille et l'entendement d'un certain nombre de bigots, mais les Franco-albertains n'y prêtent plus attention.

La communauté franco-albertaine s'est engagée sur la route droite de la revendication de ses droits. Les jeunes comme les moins

jeunes ont démontré la semaine dernière qu'ils sont capables de respecter les gens et les institutions, mais qu'ils entendent aussi se faire respecter.

«L'accent n'est plus mis désormais sur l'obtention de privilège. Nous voulons et exigeons que soient entreprises les actions que nos communautés ont commandées elles-mêmes. Notre collaboration est assurée dans la mesure où l'on respectera qui nous sommes» (*Les Héritiers de Lord Durham*, Vol. I, p. 118, Ottawa, 1977).

Guy Lacombe

[Éditorial publié dans *Le Franco* du 25 septembre 1987]

## LAC LA BICHE

Les sites historiques auraient une utilité bien limitée s'ils ne servaient qu'à conserver des bâtiments désuets ou qu'à nous rappeler les façons de vivre d'une époque révolue.

La mission de Lac la Biche, déclarée site historique le 1<sup>er</sup> septembre dernier, nous laisse un message autrement plus important, comme on pourra s'en rendre compte si on veut bien lire l'article que nous publions cette semaine en page 3.

Au-delà des bâtiments - d'ailleurs fort intéressants - de ce lieu historique, cette mission transmet tout un message de foi vivante et ardente, un message d'édification et un message de grande fierté nationale.

Lors de la proclamation officielle de ce site historique au début du mois, l'évêque de Saint-Paul, M<sup>gr</sup> Raymond Roy, et le Provincial des Oblats, le père Félix Vallée, ont d'ailleurs fortement souligné cet aspect important de l'événement. Ce dernier, par exemple, a tenu à insister, sur «le lien intime qui existe ici entre culture française et foi chrétienne. Les deux ont pris racine ensemble dans ce sol, a-t-il déclaré, de sorte qu'en retournant à notre passé, ou en voulant retrouver les composantes de la culture et de la foi de cette contrée, on retrouve invariablement les deux. Et en niant l'une, on appauvrit l'autre. Et en ce faisant, on démolit la personne».

Ces paroles pourraient s'appliquer à des dizaines d'endroits en Alberta et il est de première importance qu'on ne manque jamais une opportunité d'évoquer ces réalités historiques toutes les fois que l'occasion se présente, et d'en pénétrer les jeunes générations.

Mais la mission du Lac la Biche est davantage un témoignage de foi. Il est très

difficile d'imaginer aujourd'hui ce qu'ont enduré les premiers missionnaires, hommes et femmes. L'aventure était humainement impossible et humainement insensée! Le seul salaire de ces apôtres était la joie de répandre l'annonce de la Bonne Nouvelle. Et la semence évangélique tombait bien souvent dans un sol aride ou gelé!

Ces missionnaires avaient en partage la solitude, la faim, le froid, le dénuement et souvent le mépris.

Quand l'évêque de Saint-Boniface se rendit visiter la mission à l'hiver de 1856, il fut frappé par les conditions de vie de ces deux Oblats missionnaires [les pères Jean Tissot et Augustin Maisonneuve]: «Le jour même de l'arrivée de leur évêque, devait-il écrire par la suite, ils prirent possession de la cabane qu'ils avaient érigée avec tant de peine. Ils ne possédaient pas même une chaise. Une bûche servit de fauteuil épiscopal. Celui auquel il était offert l'eût accepté avec plaisir, si en l'acceptant il avait pu soulager ceux qui le lui offraient. Le travail et l'inquiétude n'avaient pas seuls éprouvé les Missionnaires; la faim s'était mise de la partie, dans ce sens du moins qu'une nourriture aussi désagréable que précaire était leur seule ressource. Aussi nous fûmes profondément affligé en voyant ces deux chers confrères maigres, fatigués, abattus».

Le patrimoine albertain est riche en héroïsme, un héroïsme qui plonge ses racines dans ce que l'homme a de plus noble et de plus grand. Ne devrions-nous pas en être davantage conscients?

Guy Lacombe

[Éditorial publié dans *Le Franco* du 4 mars 1988

## **«J'AIME MON PAYS ET J'AI ASSEZ TRAVAILLÉ POUR LE PROUVER...»**

De passage à Ottawa à l'été de 1981, le Père André Mercure s'était rendu au quotidien *Le Droit* et avait accordé une entrevue au signataire du présent éditorial. «J'aime mon pays et j'ai assez travaillé pour le prouver, avait-il déclaré. Si je fais cela, c'est que j'estime que les droits des Canadiens français ont été négligés en Saskatchewan et que l'heure est venue de redresser la situation».

Il parlait, bien sûr, de ce qui était déjà devenu «L'affaire Mercure», née d'une contravention unilingue anglaise dont il avait écopé pour excès de vitesse.

Ceux et celles qui ont connu le Père Mercure et qui ont été témoin de sa ténacité (ou qui y ont goûté..!) le reconnaîtront facilement dans la lettre suivante qu'il avait écrite au Solliciteur Général Francis Fox à cette même époque:

«Je vise par là à faire établir clairement le statut légal de la langue française en Saskatchewan tel qu'il semble avoir été garanti par l'article 110 de l'Acte des Territoires du Nord-Ouest (ATNO 1877) bien que l'usage ne le reconnaisse pas depuis quelque quatre-vingts ans... Je suis décidé à poursuivre ma démarche jusqu'en Cour suprême, s'il le faut, pour tenter de faire reconnaître ce statut légal du français auquel sont reliés les droits concrets pour tous les Canadiens français, et qui revêt une signification particulière pour les Fransaskois et les Franco-Albertains».

Le Père Mercure a tenu promesse. La décision de la Cour suprême du 25 février dernier est une grande victoire, non seulement pour les

Fransaskois, mais pour le Canada tout entier.

Malgré cette victoire juridique, nous ne pouvons oublier qu'il est arrivé dans l'histoire de notre pays, malheureusement, que certaines ententes historiques ont été piétinées et traitées comme de vulgaires chiffons de papier.

Les gouvernements actuels de la Saskatchewan et de l'Alberta ont la triste possibilité de répudier ce droit des Fransaskois et des Franco-Albertains qui vient d'être reconnu par la Cour Suprême, et de changer par le fait même, de façon officielle, la face du Canada tout entier. La politique peut parfois s'accommoder d'incroyables bassesses!

L'attitude désinvolte et révoltante du gouvernement de l'Alberta dans l'Affaire Piquette, par exemple, peut laisser craindre le pire. Il serait donc naïf de compter sur la sympathie de ce même gouvernement pour éviter le pire. Il faut compter tout d'abord sur soi-même puis sur des appuis politiques nombreux.

Compter sur soi-même, cela voudra dire que tous les Franco-Albertains devront plus que jamais «faire bloc» derrière leur association provinciale, l'ACFA dont le leadership, d'ailleurs, est présentement à la hauteur de la situation.

Compter sur les autres, cela voudra dire, faire parler tout haut ce fort pourcentage de la majorité anglophone qui a une vision plus vaste, plus dynamique, plus canadienne de notre pays que celle de certains sombres politiciens de la trempe de Bill Lesick et Alex Kindy.

Cela voudra dire s'assurer l'appui des partis de l'opposition (celui du N.P.D. semble déjà acquis).

Cela voudra dire encore faire intervenir d'autres gouvernements provinciaux, surtout le Québec, bien sûr, qui à notre avis n'a pas le droit de rester silencieux dans cette affaire.

Et cela voudra dire enfin s'assurer l'appui indéfectible du gouvernement fédéral. Il faut absolument souhaiter que ne se répète pas à Ottawa en 1988 ce qui s'y est produit en 1890 quand Laurier a joué à l'autruche pendant que les droits des Franco-Manitobains étaient honteusement piétinés!

Les Canadiens français des provinces de l'Ouest jouissent aujourd'hui d'une certaine protection juridique: la Charte canadienne des droits et libertés et les accords du Lac Meech, deux documents dûment signés par la Saskatchewan et l'Alberta. Mais on voit aujourd'hui plus que jamais que cette protection est bien mince, bien fragile!

Le Canada aura un fort défi à relever au cours des prochaines semaines.

Guy Lacombe

*[Article de l'auteur publié dans la brochure du 50<sup>e</sup> anniversaire du premier pèlerinage à la grotte de Saint-Albert, les 13 et 14 août 1988]*

## LA GROTTTE DE SAINT-ALBERT

Saint-Albert porte avec fierté son titre de berceau de l'Église catholique en Alberta. C'est ici, en effet, que fut établi le premier siège épiscopal de la province. Et le premier homme à occuper ce siège fut le Vénérable M<sup>gr</sup> Vital Grandin, l'une des gloires de l'Église canadienne.

Plusieurs monuments témoignent encore aujourd'hui de la glorieuse histoire de Saint-Albert. Il y a notamment la première cathédrale et l'ancien évêché de M<sup>gr</sup> Grandin, deux sites historiques qui attirent chaque année des milliers de visiteurs.

Mais il se trouve aussi sur la colline de Saint-Albert un autre monument de date plus récente mais qui est assez vénérable pour faire également partie de ce patrimoine: c'est la Grotte de Notre-Dame de Lourdes, sise derrière la grande église.

### **Née dans le coeur des séminaristes**

Avant de devenir monument de pierre, cette grotte est née dans le coeur des séminaristes et des frères scolastiques oblats qui résidaient jadis à Edmonton et venaient passer leurs vacances à Saint-Albert.

Au mois de juin 1920, on décida de réaliser ce rêve et on se mit résolument à l'oeuvre: on alla chercher les pierres qu'il fallait sur la ferme des Oblats et on commença sans tarder à ériger ce monument à une douzaine de mètres derrière l'église actuelle, tout près du chemin menant au cimetière.

Séminaristes et scolastiques travaillèrent avec ardeur, faisant des journées de 7, 8 et 10

heures! Tant et si bien que le 25 août, la Grotte était terminée. Elle mesurait 18 pieds de hauteur et environ 85 pieds de circonférence. La statue de la Vierge Immaculée devait arriver un peu plus tard. Le 30 septembre, tout était en place pour la bénédiction solennelle qui fut présidée par le Père François Blanchin.

### **Les pèlerinages**

Même si la Grotte fut dès le début un lieu privilégié de dévotion pour nombre de gens, il faudra cependant attendre plusieurs années avant que s'y déroulent des pèlerinages proprement dits. Le premier sera organisé par le Père Jules Bidault et aura lieu le dimanche dans l'octave de l'Assomption, en août 1938. On compta 500 personnes à la messe de 11 h. et près du double pour l'heure mariale l'après-midi.

Bientôt, les autres paroisses emboîtèrent le pas et petit à petit, le Pèlerinage prit une dimension diocésaine. Plus d'une fois, M<sup>gr</sup> l'archevêque d'Edmonton vint en présider les célébrations.

### **La deuxième Grotte**

En 1955, la Grotte avait 35 ans d'existence et donnait des signes de vétusté. Le Père Émile Tardif, qui était le curé de Saint-Albert, proposa alors qu'une nouvelle grotte soit érigée plus loin derrière l'église et que tout le terrain soit aménagé en vue des pèlerinages qui devenaient de plus en plus nombreux.

Et c'est ainsi que durant ce même été de 1955, on démolit la première Grotte de façon à utiliser les mêmes pierres pour couvrir la surface

de la seconde. Cette dernière a été construite en béton armé et présentait une longueur de 70 pieds par 35 de hauteur.

Cette Grotte, que nous pouvons encore admirer aujourd'hui, était terminée le même été, à temps pour le pèlerinage annuel: 24 ouvriers y avaient travaillé, 39 volontaires s'étaient dévoués pour assurer le succès de ce projet, et 303 personnes avaient fourni des dons en argent ou en matériel. L'archevêque d'Edmonton, M<sup>gr</sup> MacDonald, en fit la bénédiction le 19 août; le Père Tardif y offrit la première messe le 20; et M<sup>gr</sup> Anthony Jordan présida le pèlerinage du lendemain.

## Le Chemin de croix

En 1957, le Père Tardif fit ériger le Chemin de Croix avec le surplus de pierres de la première Grotte.

On rapporte que la première Grotte avait coûté «un gros 60.00 \$» pour le ciment, alors que la seconde a coûté 14 000.00 \$.

Cette seconde Grotte n'a rien perdu de sa beauté première. Le nombre des pèlerins a fluctué au cours des années, mais la tradition du Pèlerinage de Saint- Albert s'est maintenue. Cette Grotte, en fait, est plus qu'un souvenir historique: elle demeure un lieu de culte, un témoignage actuel et permanent de la dévotion que nourrissent les fidèles pour leur Mère du ciel.

## INDEX

Aberhart, William	29, 53, 54, 136	Bon Accord	150
Académie Assomption	68, 126	Bonny, E	122
ACFA	11, 27, 29, 40	Bonnyville	122, 160
95, 96, 103, 111, 128, 137, 139, 175, 196, 206, 210, 222, 226		Bouchard, Samuel	69
Ackland, Fred	142	Boucher, J.M.	122
Acte des Territoires du Nord-Ouest	207	Boudreau, Lucien	104
Aklavik	189	Boulanger, Joseph	137
Ancel, Julien	33	Bour, Jean-Antoine	229
Anderako, Mark	149, 150	Bourassa, Joseph	13, 28, 148
Archives oblates de Saint-Albert	11, 43	Bourget, Ignace	60, 215, 216, 218
Ardmore	12	Bourque, Sylvestre	158
Assiniboine (réserve)	41	Bowden	71
Assiniboines	19, 132	Breton, Paul-Émile	34, 99, 138, 158, 218
Association des éducateurs bilingues de l'Alberta	11, 222	Breynat, Gabriel	33, 106, 118
Association France-Canada	11	Brick, Gough	134
Association Georges et Julia Bugnet	29	Brocket	21, 128
Association hébraïque d'Edmonton	194	Brosseau	45
Athabasca	150, 182	Brown, John George	70
Athabasca Landing	85, 113, 149, 150, 178	Brown, Kootenay	70, 80
Aubé, Paul	48	Bruce, John	7
Ballem, Grace	44	Bruse, Jean	1, 5, 7
Banff	21, 120	Bugeaud, Antoine	141
Baptist Union of Western Canada	96, 167	Bugnet, Georges	27, 29
Bamey, Henry	77	Bugnet, Julia	29
Batoche	111, 140, 165	Buller, Ben	115
Battle River	171	Burns, Pat	44, 47, 220
Bazin, P.	92	Burstrom, Frank	143
Bear Hill	121	Cadomin	123
Bear Lake	13	Caisse Francalta	196, 231, 232
Beauchamp, Jos	124	Calgary	2, 3, 8-10, 12, 18, 20, 21, 26, 30, 32, 39, 44, 47, 48, 53, 55, 71, 76, 84, 100, 101, 112, 113, 120, 128, 131, 140, 142, 146, 147, 149, 186, 200
Beauchemin, L.O.	96	Calgary Herald	8, 58, 89, 115
Beaumont	49, 56, 213, 214	Calgary Tribune	41
Beaupré, Baptiste	86	Canadian Northern Railway	55
Beauregard, Ursule	93	Canadien National	123, 174, 182
Beaver River	82, 95	Canadien Pacifique	3, 9, 20, 32, 44, 55, 110, 113, 142, 175, 186, 218
Bellevalaire, H.	121	Canmore	12, 21
Bérubé, Roland	13, 28, 148	Cardston	10
Betkowski, Nancy	126	Carrière, Gaston	6, 21, 59, 74, 111, 118, 161, 172, 187
Bidault, Jules	198, 228	Cashman, Tony	102, 128
Black Lake	189	Castors (Indiens)	155
Blackfoot Crossing	110	Centre culturel de l'ACFA	231
Blais, Aristide	137, 188	Centre culturel mobile	232
Blais, Moïse	171	Centre Notre-Dame de la Paix	109, 222
Blanchet, Norbert	162	Cercle Jeanne d'Arc	137
Blanchin François	228		
Boisramé, Louis	154, 165		
Bokenfohr, John	77		

Chambre de Commerce d'Edmonton . . . . .	90	Couvent de Morinville . . . . .	101, 208
Charest, Eva . . . . .	56	Crédit social . . . . .	95
Charles II . . . . .	166	Crévolin, Paulette . . . . .	211
Chase, Howard . . . . .	96	Cris . . . . .	10, 13, 21, 25, 36, 61, 79, 145, 148, 164, 191, 193, 204, 218, 219
Châtain, Paul . . . . .	212	Cristall, M. . . . .	194
Chauvin, AB . . . . .	15, 40, 173	Croteau, Denis . . . . .	192
Chauvin, George Von . . . . .	173	Crowfoot . . . . .	220
Chevaliers de Colomb . . . . .	82, 163	Culerier, Louis . . . . .	46, 49, 94, 123, 199
CHFA . . . . .	34, 51, 128, 147, 162, 163, 167, 196, 205, 208	Cyr, Alvine . . . . .	170, 171, 173, 181
Christie, Frank . . . . .	182	Cyr, Vital . . . . .	173
CKUA . . . . .	138	Dabrowski, Michel . . . . .	189
Clermont, A. . . . .	103	Dandurand, Damase . . . . .	217
Clermont, Dr . . . . .	106	Daoust, Charles R. . . . .	9, 30, 140, 171, 177
Club libéral . . . . .	82	Daridon, André . . . . .	6
Club Richelieu . . . . .	11, 163	Dawson . . . . .	72
Cluny . . . . .	21, 52, 95, 110	De Mazenod, Charles-Eugène . . . . .	59, 60, 84, 179, 215, 216
Clut, Isidore . . . . .	43, 161	De Smet, P. . . . .	130
Coal Branch . . . . .	123, 199	Déchène, André . . . . .	16, 96
Coal Valley . . . . .	123	Déchène, J.M. . . . .	96
Coalspur . . . . .	123	Demers, Modeste . . . . .	162
Cochrane . . . . .	21	Dempsey, Hugh . . . . .	176, 180, 182
Cold Lake . . . . .	187	Dentinger, Marguerite . . . . .	230
Coleman . . . . .	12	Desmarais, AB . . . . .	72
Coleman, Jim . . . . .	71	Desmarais, Alphonse . . . . .	72
Collège de Pédagogie Saint-Jean . . . . .	195, 229	Desrochers, Claire . . . . .	112
Collège des Jésuites . . . . .	16, 114	Desrochers, Clément . . . . .	174
Collège Notre-Dame de la Paix . . . . .	221	Desrochers, Louis-A . . . . .	11, 16, 129
Collège Notre-Dame-de-la-Paix . . . . .	40, 109	Donnelly . . . . .	15, 17, 40, 43, 222
Collège Saint-Jean . . . . .	40, 57, 108, 126, 153, 163, 195, 206, 221	Dontenwill, Augustin . . . . .	43
Collège universitaire Saint-Jean . . . . .	229	Dorais, E . . . . .	86
Collignon, Dominique . . . . .	154	Doucet, Léon . . . . .	21, 120
Colonisation . . . . .	66, 74, 205	Drolet, Angèle . . . . .	232
Comeau, Léger . . . . .	210	Drouin, Éméric . . . . .	24, 73
Compagnie de la Baie d'Hudson . . . . .	4, 9, 18, 41, 76, 107, 117, 134, 150, 155, 166, 218, 219	Duck Lake . . . . .	111
Compagnie du Nord-Ouest . . . . .	18, 134, 155, 187	Duhamel, AB . . . . .	121
Concours littéraire . . . . .	137	Duhamel, Thomas . . . . .	121
Concours oratoire . . . . .	222	Dumoulin, Jacques . . . . .	167
Conseil de la Vie Française en Amérique . . . . .	11, 221	Dunbow . . . . .	26
Conseil de recherche scientifique et industriel de l'Alberta . . . . .	22	Dupin, Joseph . . . . .	75
Conseil des écoles catholiques d'Edmonton . . . . .	102, 104, 114, 126, 206, 223	Duplessis, Maurice . . . . .	167
Cooking Lake . . . . .	105	Duvermay . . . . .	211
Cornwall, Jim . . . . .	76	Eagle, John A. . . . .	37
Côté, J.G. . . . .	22	Eaglesham . . . . .	181, 222
Côté, Jean-Léon . . . . .	22	École du Sacré-Coeur (Edmonton) . . . . .	68
Couleuvres (Indiens) . . . . .	132	École Father Jan (Saint-Albert) . . . . .	25
		École Grandin (Edmonton) . . . . .	68
		École Maurice Lavallée (Edmonton) . . . . .	196
		Ecole Notre-Dame de Lourdes (Edmonton) . . . . .	68
		École Père-Lacombe (Edmonton) . . . . .	67, 218

Écoles catholiques . . . . .	66	Fort McMurray . . . . .	10, 22, 107, 113, 116, 150
Écoles résidentielles . . . . .	10, 26, 133	Fort Normandeau . . . . .	140
Edmonton . . . . .	2, 6, 9, 10, 12, 18, 20, 32, 36, 37, 39, 40, 45, 46, 48, 55, 62, 65, 68, 71, 73, 78, 82, 85, 88, 90, 92, 95, 99, 102, 106, 107, 112, 114, 123, 126, 128, 131, 149, 146, 149, 150, 158, 162, 164, 168, 170, 173, 174, 178, 180, 185, 187, 189, 194, 196, 203, 206, 210, 211, 223	Fort Pitt . . . . .	186
Edmonton Bulletin . . . . .	1, 5, 203	Fort Providence . . . . .	161, 184
Edmonton Journal . . . . .	175, 194, 200	Fort Rae . . . . .	184
Edmonton, Dunvegan and British Columbia Railway . . . . .	37, 118, 150	Fort Resolution . . . . .	43, 84, 161, 184, 189
Edna . . . . .	12	Fort Saskatchewan . . . . .	58, 86
Edson . . . . .	38, 123	Fort Smith . . . . .	43, 113, 145, 161, 189
Edwards, Henrietta . . . . .	63	Fort Vermilion . . . . .	13, 43, 116, 133, 155
Elizabeth (reine) . . . . .	175	Fort Victoria (voir aussi Victoria) . . . . .	85, 117, 149
Ell, Louis . . . . .	70	Fox, Francis . . . . .	226
Ethier, Arcade . . . . .	38	Francophonie-Jeunesse . . . . .	40, 210
Evans, James . . . . .	164	Frank, AB . . . . .	200
Faculté Saint-Jean . . . . .	39, 77, 105, 195, 196	Frénette, Philippe . . . . .	103
Fafard, Félix . . . . .	145, 165	Frigon, Benoit . . . . .	221
Falher, AB . . . . .	15, 17, 40, 43, 64, 91, 109, 174, 221, 222	Fryer, Harold . . . . .	71, 78, 80, 81, 107, 116-118, 121, 155, 191
Falher, Constant . . . . .	13, 64	Gabillon, Victorin . . . . .	2
Fallow, W.A. . . . .	139	Gaboury, Marie-Anne . . . . .	210
Faraud, Henri . . . . .	154, 156, 161, 165	Gahagan, Alvine (voir Cyr, Alvine) . . . . .	170
Father Lacombe Memorial Park . . . . .	25	Gala interprovincial de la chanson de l'Ouest . . . . .	163
Fédération canadienne France-Canada . . . . .	163	Galerie d'art d'Edmonton . . . . .	211
Fédération juive d'Edmonton . . . . .	194	Gariépy, J-H . . . . .	125
Féguenne, Pierre . . . . .	27	Gariépy, Wilfrid . . . . .	82, 102
Fermiers Unis de l'Alberta . . . . .	22, 136	Gaudet, Valérien . . . . .	77
Feuvrier, Alphonse . . . . .	106	Gauthier, Alexis . . . . .	38
Fidèles Compagnes de Jésus . . . . .	65, 100	Gelot, Théodore . . . . .	69
Filles de Jésus . . . . .	50, 97, 101, 156, 208	Gendarmerie royale . . . . .	70, 115, 140
Fond du Lac . . . . .	33, 84, 184	Gendreau, Edmond . . . . .	72
Fonds Saint-Jean . . . . .	153, 225	George VI . . . . .	175
Forget, Joseph . . . . .	40, 109, 221, 222	Getty, Don . . . . .	35, 210
Fort Assiniboine . . . . .	164	Gheur, Bernard . . . . .	32, 83
Fort Augustus-Edmonton . . . . .	18	Gibbons . . . . .	150
Fort Brisebois . . . . .	21	Giroux, Alice . . . . .	15, 17, 40, 64, 91, 160
Fort Chipewyan . . . . .	33, 43, 84, 118, 150, 161, 184	Giroux, Henri . . . . .	13, 64, 74, 178
Fort Dunvegan . . . . .	13, 134, 151, 152	Girouxville . . . . .	6, 15, 43, 74, 174
Fort Edmonton . . . . .	4, 18, 80, 85, 117, 148, 150, 162, 164	Globe and Mail . . . . .	142
Fort Ethier . . . . .	177	Godbout, Adélard . . . . .	167
Fort Garry . . . . .	4, 70	Good Hope . . . . .	184
Fort Good Hope . . . . .	184	Grand Lac des Esclaves . . . . .	84
Fort Kent . . . . .	160	Grand Rapids . . . . .	113
Fort Liard . . . . .	189	Grand Tronc Pacifique . . . . .	123
Fort MacKay . . . . .	107	Grand Trunk Railway . . . . .	173
Fort McLeod . . . . .	21	Grande Prairie . . . . .	13, 15, 37, 134, 151, 182
		Grandin, Henri . . . . .	158, 162
		Grandin, Vital . . . . .	43, 62, 69, 87, 93, 100, 110, 128, 144, 157, 171, 190, 199, 201, 203, 218, 228
		et Eva Charest . . . . .	56
		et la colonie de Duhamel . . . . .	121
		et le comte de Minto . . . . .	159

et le père Léon Doucet . . . . .	21	Howse, Jane Mary . . . . .	85
et les écoles catholiques . . . . .	66	Hull, Roper . . . . .	3
et les Polonais . . . . .	12	Hurteau, Gertrude . . . . .	17
et les Soeurs de l'Assomption . 68, 186		Île à la Pêche . . . . .	165
lettre à Wilfrid Laurier . . . . .	31	Île-à-la-Crosse . . . . .	21, 84, 145, 157, 161, 184, 187
nommé évêque . . . . .	83	Immaculée-Conception (paroisse) 36, 162, 206	
ordination épiscopale . . . . .	59	Imprimerie . . . . .	193
sa cathédrale . . . . .	25	Indian Record . . . . .	193
sa mort . . . . .	188	Innisfail . . . . .	92, 97
son humilité . . . . .	135	Jackson, Eardly . . . . .	23
visite au Fort Ethier . . . . .	177	Jan, Alphonse . . . . .	25, 65
Great Canadian Oils Sands . . . . .	107	Jasper . . . . .	143
Grollier, Henri . . . . .	184	Jean-Côté . . . . .	15, 174
Gros-Ours . . . . .	145	Jésuites . . . . .	16
Groseilliers, Jean-Baptiste Chouart . . . . .	166	Johnson, Jacques . . . . .	40
Grotte de Saint-Albert . . . . .	198, 228	Jolicoeur, Moïse . . . . .	38
Grouard (circonscription) . . . . .	22	Jonquet, E . . . . .	31, 66, 84, 188
Grouard (vicariat) . . . . .	6, 15, 168, 201, 221, 222	Jordan, Anthony . . . . .	77, 229
Grouard, AB . . . . .	6, 37, 43, 81, 116, 118, 119, 150, 178	Joussard, AB . . . . .	43, 74
Grouard, Émile 13, 15, 33, 43, 64, 67, 118, 119, 152, 174, 193, 201		Joussard, Célestin . . . . .	43, 133
Guibert, Henri . . . . .	183	Juifs . . . . .	194
Guigues, Bruno . . . . .	179	Jumping Pound . . . . .	85
Gull Lake . . . . .	164	Juniorat Saint-Jean . . . . .	6, 12, 77, 141, 158, 185, 201
Guy, AB . . . . .	15	Kamloops . . . . .	3
Guy, Joseph . . . . .	6, 15, 168	Kamloops WaWa . . . . .	193
Harnois, Amédée . . . . .	38	Kindy, Alex . . . . .	226
Harper, abbé . . . . .	68	Klondike . . . . .	150
Hart, Edward J. . . . .	62, 82, 104	Kopernik . . . . .	12
Hay River . . . . .	43	Kowalczyk, Antoine . . . . .	12, 141, 158
Hermay, Émile . . . . .	97, 98	L'Étoile de Saint-Albert . . . . .	205
Hétu, Pierre . . . . .	36	L'Ouest canadien . . . . .	125, 127, 205
High Level . . . . .	155	L'Union . . . . .	27, 205
High Prairie . . . . .	118	La Liberté . . . . .	193
Hobbema . . . . .	2, 71, 121, 183, 186, 193	La Petite Revue du Sacré-Coeur . . . . .	193
Holmgren, Eric et Patricia . 4, 15, 121, 173, 176		La Survivance . . . . .	11, 25, 27, 34, 69, 90, 99, 139, 193, 205
Hôpital Charles Camsell . . . . .	16	LaBoucane, les frères . . . . .	121
Hôpital de Brocket . . . . .	128	Lac d'Oignon . . . . .	68, 186
Hôpital de Cardston . . . . .	10	Lac des Oeufs . . . . .	48
Hôpital de Fort McMurray . . . . .	10	Lac Grenouille . . . . .	28, 145, 165
Hôpital de la Miséricorde . . . . .	65	Lac la Biche . . . . .	79, 121, 145, 149, 154, 156, 158, 161, 165, 171, 193, 204, 225
Hôpital de McLennan . . . . .	181	Lac la Selle . . . . .	158
Hôpital de Saint-Albert . . . . .	10	Lac Sainte-Anne . . . . .	10, 13, 14, 21, 28, 41, 111, 121, 148, 149, 162, 204
Hôpital de Saint-Paul . . . . .	10	Lac Sale . . . . .	37
Hôpital de Trochu . . . . .	92	Lac Vert . . . . .	21
Hôpital Général d'Edmonton . . . . .	10, 46, 65, 158, 170	Lacerte, Arthur . . . . .	195
Hôpital Holy Cross de Calgary . . . . .	10, 100, 101	Lacombe Home . . . . .	44, 52
Hôpital Saint-Vincent . . . . .	50	Lacombe, AB . . . . .	43, 71
Hôpital St. Paul de Saskatoon . . . . .	25		
Hôtel MacDonald . . . . .	112, 174		

Lacombe, Albert	10, 80, 117, 121, 199, 217-220	Leducville	46
attaque des Cris	61	Legal, AB	43, 69, 232
chapelle	25	Legal, Émile	16, 36
devient Oblat	14	44, 62, 69, 77, 82, 87, 90, 97, 110, 114,	121, 122, 128, 146, 156, 173, 186, 187, 201,
et école de Dunbow	26	203, 208	
et Eva Charest	56	LeGoff, Laurent	187
et la fondation de Saint-Paul	24	Leising, William	105, 106
et Pied-de-Corbeau	88	Lemarchand, Alphonse	36, 46, 49
jubilé d'or sacerdotal	67	Lesick, Bill	226
lettre prophétique à Mgr Taché	35	Lessard, Prosper-Edmond	104, 127
Noël en mission	75	Lesser Slave Lake Post	118
son Home de Midnapore	44	Lestanc, Joseph	87, 93, 165
statue à Saint-Albert	47	Lethbridge	12, 21
Lacombe, Guy	18, 96, 97, 139, 163, 167	Letourneau, Guillaume	168
Lafèche, François Richer	13	Letourneur, Auguste	145
Lajeunesse, Martin	221	Levasseur, Donat	60
Lambert, L.J.A.	125	Levingston, Sam	84
Lamoureux, AB	86, 111, 204	Little Red River	107
Lamoureux, Amable	86	Lizotte, Michel	155
Lamoureux, Francis	86	Loranger Sébastien	170, 171
Lamoureux, Joseph	86	Lord, Denis	57
Lamoureux, Moïse	86	Lougheed, Peter	136
Landreville, Pierre	163	Loyal Orange Association of Alberta	96, 167
Langevin, Omer	108	Luscar	123
Langlois, Ubald	6, 118, 201, 221	MacDonald George Heath	18
Laplante, Rodolphe	27	MacDonald John Hugh	229
Larocque, François	154	MacKay, William	107
Larocque, Pierre	93	Mackenzie (vicariat)	33
Lartigue, Jean-Jacques	215	MacLean, John	220
Larue, Stanislas	112, 131	MacLeod Gazette	88
LaSalle, Marie-Andrée	231, 232	MacLeod, Archibald	134
Latulipe, Ada	2, 208	Macpherson, Ad	71
Laurier, Wilfrid	31, 39, 127	Madore, Jacques	212
Lavallée, Maurice	212	Maisonneuve, Augustin	225
Laviolette, Gontran	193	Maloney, Dan	125
Lavoie, Alexandre	185	Manning, Ernest C.	53, 54, 139
Le Carrefour	196	Marcellin	111
Le Courrier de l'Ouest	82, 127, 205	Marchand, Félix	145, 165
Le Devoir	185	Marois, Hermas	103
Le Droit	193, 227	Martin, Milton	90, 102
Le Franco	2, 27, 35, 45, 49, 122, 153,	Maskepetoon	191
163, 174, 193, 196, 205, 208, 213		Matejko, Joanna	12
Le Jeune, Jean-Marie	193	Maynard, Lucien	16, 52, 95
Le Message de l'Immaculée	163	Maynard, Rachel	52
Le Patriote	193	McClung, Nellie	42, 63
Le Progrès	205	McDougall, George	4, 117
Le Progrès albertain	82, 205	McDougall, John	4, 19, 117, 191, 220
Le Treste, Joseph	145, 151, 152, 154, 156, 165	McEwan, Grant	3, 4, 19
LeBlanc, Julien	102	McGillivray, Duncan	155
LeCreff, Jean-Marie	165	McGregor, James	61, 218
Leduc, AB	43, 46, 56	McKinney, Louise	63
Leduc, Hippolyte	46, 100, 120, 146, 190, 199		

McLellan, Robert	140	Murphy, Emily	23, 42, 63
McLennan, AB	6, 37, 43, 118, 181, 222	Musée de Girouxville	174
McMahon, Frank	126, 223	Musée Lakusta	111
McMurray, William	107	Musée provincial	45
McNally, John Thomas	62, 146	Nadeau, Léon	174
McPherson	113	Némoz, Auguste	145
Medicine Hat	21, 120, 176	Noël en mission	75
Ménard, Eugène	69	Nordegg, AB	83, 116
Mercier, Bérangère	45, 211, 212	Nordegg, Martin	83
Mercure, André	163, 207, 226	Normandeau, J. Bédard	140
Métis	24, 66, 80, 88, 93, 103, 121, 132, 154, 157, 159, 162, 190, 202, 203, 218, 220	North-Battleford	140
Michelot, Henri	103	Northern Alberta Railways	171
Michelot, Pierre	103	Notley, Grant	136
Midnapore	44, 52, 218, 220	Notre-Dame de Lourdes (paroisse)	86, 87
Minto, Comte de	159	Notre-Dame-des-Prairies	21
Mirror Landing	178	O'Donnell, Edmund	102
Mission de Brocket	128	O'Farrell, Michael	102
Mission de Grande Prairie	151	O'Grady, Fergus	77
Mission de l'Île-à-la-Crosse	84, 161	O'Leary, Henry	62, 97, 128
Mission de la Nativité	33	Oblats de Marie Immaculée	
Mission de Lac la Biche	156, 158, 161, 226	Arrivée au Canada en 1841	60
Mission de Notre-Dame des Sept Douleurs	33	Ogilvie, William	113
Mission de Saint-Albert	144	Olds	97
Mission de Saint-Bruno	74	Oliver, Frank	5, 73
Mission de Saint-Paul des Métis	121	Onion Lake	186
Mission de Victoria	4	Oregon	162, 217
Mission de Wrigley	106	Otter, Den	176
Mission du Lac Grenouille	145	Ouellette, Albéric	64
Mission du Lac la Biche	154	Page, Percy	138, 139
Mission du Lac Sainte-Anne	10, 28, 148	Pakan	4, 117
Mission Fort Victoria	117	Parlby, Irene	63
Mission Saint-Henri	155	Patoine, Jean	11, 129, 175
Mission Saint-Joachim	162	Peace River	37, 43, 81, 134, 182
Mission Saint-Thomas de Duhamel	121	Peace River Jim	76, 81
Mitchell, Estelle	10, 100, 202	Pèlerinage de Girouxville	174
Moberly, Henry John	132	Pèlerinage de Saint-Albert	198, 233
Montagnais	161, 187, 193	Pelletier, Gérard	175
Moose Lake	122	Pères de Tinchebray	92, 97
Morcos, Gamila	229	Petit Lac des Esclaves	13, 37, 76, 118, 164, 182
Moreau, Joseph	16	Petitclerc, J.-M.	137
Morice, Gabriel	62, 146, 166	Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée	36, 46, 49, 65, 67, 72, 75, 79, 183, 190, 204
Morin, Augustin	212	Philippot, Aristide	2, 38, 48, 144, 203
Morin, Jean-Baptiste	2, 20, 38, 48, 69, 82, 125, 144, 208	Picard, J.-H.	102, 112, 125, 127, 131
Morinville	38, 48, 69, 101, 169, 173, 203, 208, 209	Picard, J.-H. (école)	126
Motut, Roger	16, 147	Piché, Louis	148
Mountain Park	123	Pidgeon Lake	164
Mousseau, Philippe	139	Pied-de-Corbeau	88
		Pieds-Noirs	25, 26, 61, 80, 88, 110, 128,

164, 176, 177, 191, 218, 219	
Pilon, Joseph-Maxime	38
Pincher Creek	6, 50, 153, 201
Piquette, Léo	18, 185, 210, 223, 226
Plaine de la Nativité	130
Plamondon, AB	169, 170, 232
Plamondon, Joseph	169
Pointe Carcajou	204
Pointe Shaw	178
Poirier, Paul	96
Polonais	12, 141, 158, 189, 193
Prairie Assiniboine (voir aussi Stony Plain)	48
Presse	193
Prince Rupert d'Angleterre	166
Prince, Antonio	123, 125
Prince-Albert	6
Prior, E.G.	5
Projet de loi C-60	35, 207, 210
Prophetic Bible Institute	53, 54
Provencher, Norbert	10, 13, 148, 161, 179, 202, 217
Qu'Appelle	26
Rabbit Hill	12
Radio-Canada	57, 96, 167
Radio-Edmonton Ltée	11, 96, 147
Radisson, Pierre-Esprit	166
Radway	12
Rault, Alphonse	133
Rébellion de la Saskatchewan	24, 30, 88, 111, 131, 140, 165, 177, 187
Red Deer	20, 32, 48, 71, 88, 92, 95, 97, 98, 140, 232
Reeve, Winnifred	89
Régina	112
Reid, James	86
Relève albertaine	40, 222
Rémas, René	14
Rivière Rouge	4, 10, 13, 19, 84, 111, 148, 161, 179, 197, 202, 218
Rivière-la-Paix	12, 13, 15, 17, 22, 64, 74, 76, 81, 109, 134, 150, 151, 174, 178, 182, 204, 214, 221, 222, 230
Robb	123
Rocky Mountain House	83, 164
Rodney, William	70
Rouquette, Louis-Frédéric	33, 119
Routhier, Henri	6, 77, 201
Rowand, John	18
Roy, Georges	125
Roy, Philippe	127
Roy, Raymond	225
Royal Stage Lines	71
Rundle, Robert	163
Ruthènes	36
Rutherford, A.C.	39, 104
Sacred Heard (paroisse)	38
Saint-Albert	10, 21, 25, 28, 31, 41, 46-48, 59, 62, 65-67, 77, 83, 86, 87, 90, 93, 94, 103, 108, 111, 117, 121, 123, 125, 128, 131, 135, 144-146, 156, 159, 168, 173, 177, 185-190, 198, 203, 204, 218, 228
Saint-Antoine (paroisse)	36, 162
Saint-Boniface	13, 62, 100, 111, 148, 161, 172, 202, 217, 218
Saint-Jean, Xavier	131
Saint-Jean-Baptiste	203, 210
Saint-Joachim (paroisse)	6, 11, 36, 46, 65, 108, 124, 162, 198, 206, 218
Saint-Joseph (paroisse)	36, 162
Saint-Louis	111
Saint-Paul	10, 24, 68, 73, 95, 232
Saint-Paul des Métis	24, 73, 121
Saint-Paul-des-Cris	21
Saint-Pierre Apôtre (paroisse)	168
Saint-Thomas d'Aquin (paroisse)	206
Saint-Vincent	122
Sainte-Anne (paroisse)	11
Sainte-Lina	15
Sanderson, James F	176
Saskatoon	25
Saulteaux Landing	178
Saulteux	148
Sauvé, Jeanne	175
Schmidt, Horst	230
Scollen, Constantine	218
Secrétariat d'Etat	153
Séguin, Jean	184
Sexsmith	12
Sifton, Arthur Lewis	37
Sifton, Clifford	1, 5
Simonin, Gustave	79
Sinclair, Benjamin	164
Sioux	80
Skaro	12
Slave Lake	178
Smith, AB	37, 178
Smith, Donald	18, 35, 219
Smith's Landing	113
Smoky Lake	117
Snake Indians	132
Société d'Aide à l'enfance d'Edmonton	82
Société des pères Blancs d'Afrique	122
Société du Parler français	92, 103

Société historique de l'Alberta . . . . .	39	Université de Calgary . . . . .	35
Société Radio-Canada . . . . .	34, 147	Université de l'Alberta . . . . .	39, 95, 153, 195, 221
Société Saint-Jean-Baptiste . . . . .	82, 123, 125, 131	Université de Saint-Louis . . . . .	105
Soeurs de l'Assomption . . . . .	24, 68, 186, 195, 206	Université Laval . . . . .	16, 82, 195
Soeurs de la Charité d'Evron . . . . .	92	Université McGill . . . . .	82
Soeurs de la Miséricorde . . . . .	46, 65	Vallée, Félix . . . . .	225
Soeurs de la Providence . . . . .	44, 52, 110	Valleyview . . . . .	222
Soeurs de Sainte-Croix . . . . .	15, 40, 64, 91, 109, 160, 195	Vancouver . . . . .	90
Soeurs Grises . . . . .	10, 33, 65, 93, 100, 101, 144, 156, 158, 165, 202, 203	Vegreville, AB . . . . .	43, 73, 111
Soyer, Albert . . . . .	173	Végréville, Valentin . . . . .	111, 157
Spindler, William . . . . .	78	Victoria . . . . .	4, 19
Spirit River . . . . .	37, 222	Victoria, CB . . . . .	5, 42, 53, 62, 70
Stampede de Calgary . . . . .	47	Vien, Rossel . . . . .	167
Stathcona, Lord . . . . .	220	Villeneuve, AB . . . . .	69, 103
Steffes, Katheleen . . . . .	2	Villeneuve, Frédéric . . . . .	125
Stettler . . . . .	92	Villeneuve, Marie-Rodrigue . . . . .	201
Stony Plain . . . . .	48, 204	Virmy . . . . .	185
Stowe, Emily . . . . .	63	Voisin, Henri . . . . .	97
Strathcona . . . . .	39, 45, 55, 102, 124	Voyer, Martine . . . . .	112
Strathcona, Lord . . . . .	44	Wabamum . . . . .	131
Strom, Erling . . . . .	143	Wabasca . . . . .	72, 74
Sullivan, James . . . . .	77	Wachowicz, Stanley . . . . .	12, 77
Sun Oil . . . . .	107	Wainright . . . . .	173
Sylvan Lake . . . . .	97	Waterton . . . . .	70
Taché, Alexandre . . . . .	14, 59, 84, 157, 161, 162, 179, 184, 197, 217-219, 226	Watino . . . . .	181
Talmud Torah School . . . . .	194	West Canada Publishing Co. . . . .	193
Tangent . . . . .	15, 174, 181	Westlock . . . . .	185
Tardif, Émile . . . . .	198, 228, 229	Wetaskiwin . . . . .	71, 121
Taylor, Gordon . . . . .	136	Whitefish . . . . .	117
Tellier, Lionel . . . . .	185	Whitehorse . . . . .	221
Tempier, François-de-Paule-Henry . . . . .	215	Wilson, Cairine . . . . .	63
Tessier, Émile . . . . .	101, 102, 114	Winnipeg . . . . .	86, 131, 193
Tétreault, Georges . . . . .	77	Winnipeg Free Press . . . . .	138
Thérien, Adéodat . . . . .	24, 73, 121	Winterburn . . . . .	204
Thibault, Jean-Baptiste . . . . .	13, 28, 148, 187	Wrigley . . . . .	106, 113
Thibert, Pierre . . . . .	28	Youville, Mère d' . . . . .	10
Tide Lake . . . . .	12		
Tissier, Christophe . . . . .	204		
Tissot, Jean . . . . .	225		
Trails . . . . .	149, 150		
Tremblay, J.-H. . . . .	212		
Trocellier, Joseph-Marie . . . . .	189		
Trochu . . . . .	92		
Trottier, Alice . . . . .	27, 50, 101, 114, 156		
Twelve-Foot Davis . . . . .	81		
Union des municipalités de l'Alberta . . . . .	82		
United Jewish Appeal . . . . .	194		
Université d'Ottawa . . . . .	57		